

Verrières

Verrières

juillet 2002 - numéro 8

8



La petite ville de Verrières peut
passer pour l'une des plus jolies
de la Franche-Comté.
■ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*

Centre Régional du Livre

FRANCHE-COMTÉ

éditorial	4	
	5	<i>Éva Pora et Biternel partent en expédition. (Jean-Luc Brisson)</i>
d'ici	6	JACQUES FERRY L'avant-dernier des immobiles , par Christophe Fourvel, suivi de La Poésie comme une absence de fonction , extrait d'un texte inédit de Jacques Ferry
d'ici	10	MICHEL GUET ET LA BANALYSE Avez-vous eu vent du congrès de Fades ? suivi de quelques éclaircissements , par Michel Guet
d'ici	15	LA REVUE <i>LUVAH</i> ET CHANTAL GUILLAUME Une présentation de la revue bisontine <i>Luvah</i> par Chantal Guillaume, suivi de Cyberamour (extrait) du même auteur
d'ici	19	MONTAGNE FROIDE Montagne Froide, lecture des <i>Essais</i>, Entretiens et rebonds pour Montaigne. Et quelques notes en bas de page , par Michel Collet et Valentine Verhaeghe
des livres	23	LA TÊTE DU POISSON BOUILLI : SIGNES de Michel Collet Mmmmmmmmm , par Christophe Fourvel

d'ici	24	LIN DELPIERRE Dans la mémoire du soleil , par Christophe Fourvel
d'ici	28	TRAVERS, rencontre avec Philippe Marchal et sa revue. En attendant la nuit , par Christophe Fourvel
d'ici	31 32 35	Quelques questions à François Migeot et à Jacques Moulin <i>Quatre questions à François Migeot</i> <i>Trois questions à Jacques Moulin</i>
de toujours	38	LES AUTRES ET AUTRE(S) PART(S) : UN PANORAMA RÉGIONAL DES INCLASSABLES OU FAISEURS DE POLDERS LITTÉRAIRES DÉJÀ ACCUEILLIS DANS LA REVUE + QUELQUES AUTRES
d'ici	43	ALICE GASCAR Est-ce que mes yeux pétillent toujours ? par Christophe Fourvel
des livres	46	LES DERNIERS JOURS DE VENISE de Éric Audinet Où se passe la vie ? par Christophe Fourvel
parutions	47	
	66	<i>Je me demandais pourquoi je me retrouvais là</i> (Christian Cottet-Emard)

Le territoire de l'écriture n'est pas un espace qui se découvre ou se domestique. Il ne constitue pas une géographie finie. Quelques-uns ont souci de l'étendre et ils créent comme des bouts éloignés de la littérature. À l'inverse, beaucoup voudraient faire en sorte que tout soit déterminé une fois pour toute, que les créateurs comme les lecteurs n'aient plus qu'à repasser à l'infini par les mêmes chemins. C'est pratique intellectuellement et commercialement. Mais parlons des autres, c'est notre propos aujourd'hui, les faiseurs de polders ou entre deux territoires artistiques. Pour ceux-là, disons que les genres et les pratiques littéraires majoritaires, tels qu'ils étaient lorsqu'ils ont commencé à produire des textes, ne faisaient pas miroir. Ils ont alors tiré sur les côtés, approché d'autres supports. Certains ont simplement manifesté avec insistance un intérêt pour les autres arts. Ces auteurs-là sont parfois considérés difficiles voire illisibles. C'est vrai qu'on nous a jamais appris à les lire. C'est vrai qu'on ne nous a rarement expliqué l'essentiel : que c'est la littérature qui est difficile ou singulière. Mais la question ici n'est pas là. Disons que dans *Verrières*, qui est une revue dans laquelle toutes les écritures ont ou ont eu leur place, il est bien de donner à lire aujourd'hui ce qui existe ici en Franche-Comté dans la plus faible visibilité. Montrer à quel point c'est possible (de s'aventurer, de faire autrement, d'imaginer que c'est plus grand qu'on ne le dit) fait beaucoup de bien. Quitte à fermer la porte ou le livre, cette fois en connaissance de cause.

Fermer la porte. Ouvrir la porte.

Et finir *Verrières* avec ce numéro*.

■ **Christophe Fourvel**

* : nous réfléchissons à un autre périodique pour le début de l'année 2003.

[...] Éva Pora et Biternel partent en expédition. Leur cabanon les retient si peu... Il les suit vaguement en se désagrégeant, en se vaporisant petit à petit dans leurs paroles et leurs campements successifs. Ils oublient. Ils se retrouvent à l'usine de soupe lyophilisée ; partent vers le marais salant ; assistent à un concours de coiffure en plein air, deux cents champouineuses qui sèchent des perruques sur des buissons ; s'attardent devant un « garde-manger » de pie-grièche écorcheuse ; calculent la vitesse des nuages ; se disputent l'invention du meilleur pluviomètre naturel ; font sécher des galettes d'argile ; boivent de l'eau et mangent de la soupe ; suivent des traces pneumatiques sur des pains de terre ; ramassent des grenouilles écrasées, séchées au soleil ; filment du linge qui sèche pendant une éclipse de soleil ; inspectent toutes les rigoles ; rigolent de toutes les inspections ; électrifient une guirlande de méduses pour une guinguette ; jettent un effet personnel par jour ; étalent le jus de différents fruits sur de vastes tables ; s'extasient sur le travail des essuie-glaces de leur automobile de location ; observent les gouttes qui ne bougent pas d'un poil sur les vitres latérales, alors qu'ils foncent à cent trente kilomètres à l'heure ; peignent à l'aquarelle sur des éponges ou des glaçons ; [...]

■ **Jean-Luc Brisson**, *La Mort d'Héraclite*, Éditions de l'Imprimeur, 2002

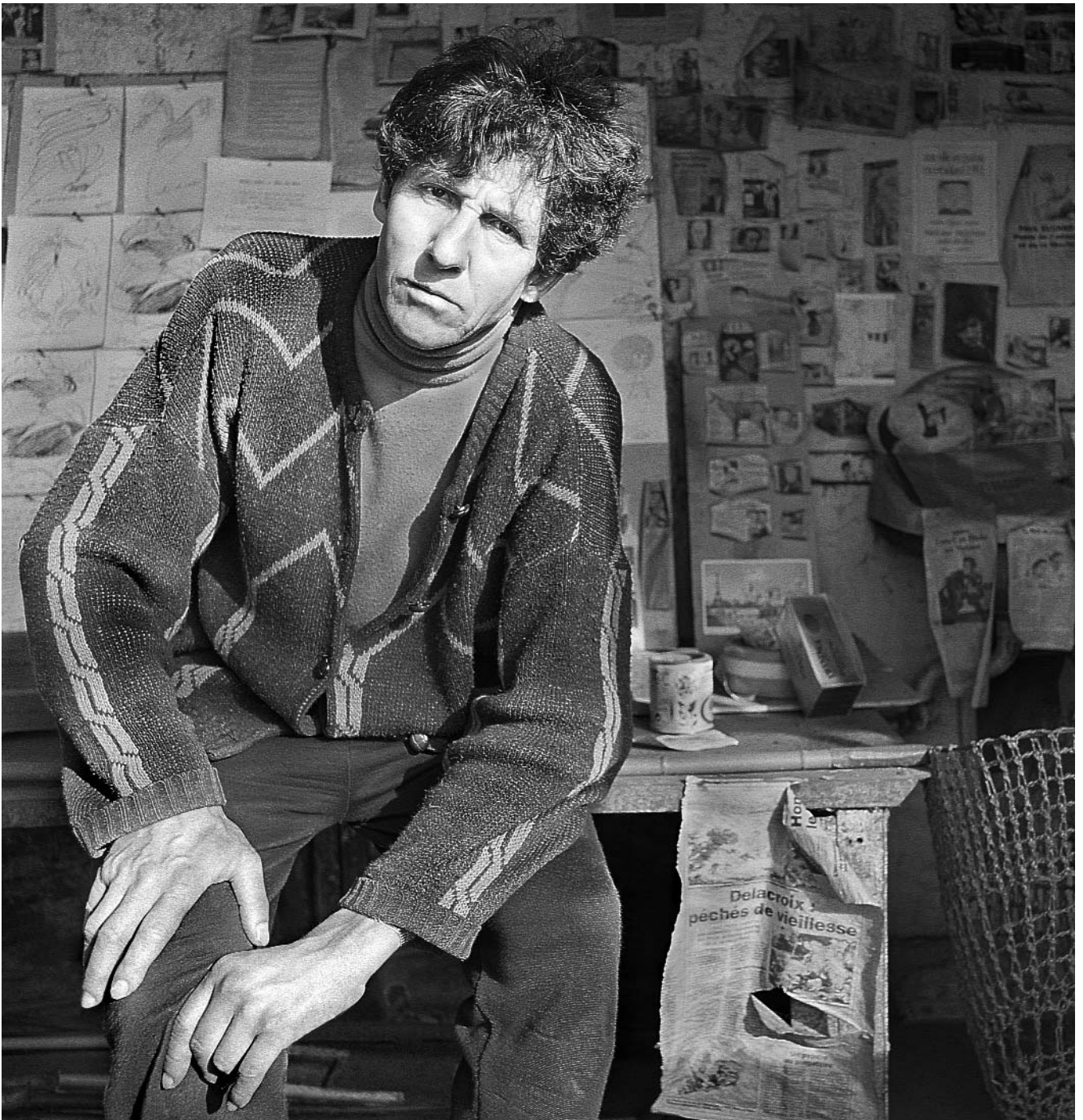


Photo Éric Toulot®, *Portraits d'écrivains en Franche-Comté*, Néo Éditions, 2001

Jacques Ferry fait partie de ceux que l'on appelait au début des années soixante-dix, les poètes électriques, en compagnie entre autres de Matthieu Messagier (son presque voisin comtois), de Michel Bulteau ou de Jean-Jacques Faussot. Mais si le *Manifeste électrique aux paupières de jupes* (Le Soleil Noir, 1971), fut pour lui une adresse, Jacques Ferry demeure avant tout un auteur remarquable de cet ailleurs que nous avons envie d'explorer dans ce sommaire. Comme l'écrit Samuel Dudouit, *des jours et des nuits de Jacques Ferry, on ne sait, on ne saura que très peu. Toute son existence coïncide d'une certaine manière avec le sous-titre du roman de Jarry : roman d'un déserteur*. Nous avons malgré tout essayé d'en savoir un peu plus.

La maison fait face à un canal. De la cuisine, Jacques Ferry a acquis le talent de regarder par la fenêtre. Ce n'est pas donné à tout le monde de vraiment regarder par une fenêtre. Telle qu'elle est amenée, il y a derrière cette phrase beaucoup de profondeur. Cela arrive parfois dans les discussions. Des phrases à la fois anodines et épaisses révèlent celui qui les prononce. En deux heures de paroles, il y en aura au moins une autre.

La vie de Jacques Ferry écrivain procède d'un drôle d'assemblage. Parlons de cut-up. Son univers semble être comme *la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie**. Chez lui, les livres surréalistes, de préférence, ceux des exclus, les derniers arrivés dans le groupe ou jamais vraiment arrivés (Tarnaud, Dupré, Artaud, Rodanski, Forneret) se coltinent un tableau en points de croix et des oiseaux de porcelaine. Jacques Ferry habite avec ses parents dans un pavillon de l'Isle-sur-le-Doubs : ni kitsch, ni classique ; décor qui s'est constitué sur le fil de dizaines d'années de simplicité et de renoncement au goût personnel. La télévision y fonctionne tous les jours de cinq à sept et joue son rôle de dérivatif. Jacques Ferry s'attelle aux tâches ménagères, pratique intensément le jardinage. Marche, fait du vélo (énormément) et compte en ancien franc le salaire des joueurs de football. L'homme se lève à cinq heures et se couche trop tôt pour voir la fin des films. Sa cinéphilie était tributaire d'un vieux cinéma fermé depuis les années soixante-dix, et dans lequel, adolescent, il visionnait jusqu'à cinq fois d'affilée les mêmes films, de préférence américains. À côté de Kerouac, de Ginsberg, de Warhol, Ferry admire Marilyn Monroe et James Dean, stars infabriquables dans les *Acadamy* télévisées qu'ils scrutent en sociologue. Pour cet homme qui a à peu près renoncé à toute vie sociale, la télévision distille en soirée une sorte de matière molle à mâcher dans l'ascension des côtes. Cette solitude sert aussi la mémoire. Alors il peut restituer la composition de l'équipe de Troyes venue gagner à Sochaux le 16 août 1974. Petit scoop entre parenthèse, pour en terminer avec le foot : Jacques Ferry a repéré le successeur de Zidane. Il joue actuellement au Red-Star.

L'homme aujourd'hui dans les mailles de la cinquantaine a entres autres publié un *Journal intime d'un miaulement*, tiré à 200 exemplaires par les éditions Luvah, que porte à bout de bras Louis Ucciani. Il a participé au manifeste des électriques, à plusieurs revues. Une non-existence littéraire qu'il assume presque parfaitement. On sent très vite à quel point la notoriété l'encombrerait. On sait aussi que toute écriture cherche son livre. *Le Journal intime d'un miaulement* était un manuscrit de 2 000 pages devenu, à force de tannage de la langue, un flux huit fois plus court. Un entassement de bijoux dans un coffre. Une sorte d'amas dense de matière précieuse. Le lecteur ne sait comment le prendre. N'a pas appris à lire ça. Phrases après phrases. Pourtant, qu'un tel acte d'écriture existe laisse pressentir l'inaccompli de tout le reste. Elle constitue un contrepoint qui nous alerte sur l'incomplétude de beaucoup de livres aimés. Comment le dire autrement ? La prose de Jacques Ferry est « illisible » parce qu'elle n'est pas fabriquée. Elle pourrait au moins cueillir l'admiration d'un cercle littéraire si Ferry en fréquentait. De ce monde lettré, Ferry ne reçoit guère que Michel Bulteau. Il rend visite en vélo au dernier des immobiles**, Matthieu Messagier, voisin à bien des titres et à qui il apporte parfois des champignons. Beaucoup plus proche dans sa personnalité du brut Kerouac que du dandy Warhol, Ferry est un homme de la campagne, *qui met de la boue partout*. À quinze ans, il lui arrivait de dormir sur des tombes dans des cimetières italiens. Il ne s'est senti bien qu'à New York, ville du voyage, d'un seul voyage mais ô combien vivace, il y a de cela presque trente ans. Son autre lieu, là où sans doute se tisse serré le mystère de sa vie, c'est un hameau dans lequel il va marcher, au moins trois jours par semaine. Il y regarde les abreuvoirs jusqu'à la nuit. *J'ai besoin d'avoir recours aux forêts pour exister*. Il dépose cette phrase magnifique dans son monologue. On sent qu'elle a beaucoup voyagé dans sa tête, s'est beaucoup promenée avec lui. La marche ne tue pas l'immobile. Ferry ne vit pas dans un pavillon mais dans une ambassade. Un territoire hors du territoire. Une extraterritorialité. Un autre monde donc mais dans le monde. À travers la fenêtre duquel, on peut voir un canal.

■ Christophe Fourvel

* : citation célèbre extraite des *Chants de Maldoror* de Lautréamont, souvent mentionnée par les surréalistes et par André Breton en particulier.

** : *Le Dernier des immobiles* (Éditions Fata Morgana, 1989) est un livre de Matthieu Messagier. C'est aussi le titre d'un film réalisé par Nicola Sornaga et consacré au poète, disponible prochainement.

[Jacques Ferry]

Après la crucifixion simple, on se retrouve l'après-midi, indépendant de l'innocence et jusqu'au vaudeville du pancréas, se convertiraient à moins les substances illicites qui émanent d'un chevalier errant où la pureté consiste à être édifié sur les génisses précoces quand la malnutrition glisse entre les doigts des bookmakers. La semaine des Cendres ne fait pas fuir le rouge à lèvres. Les travestissements contrastés aboutissent au bois du prince. Les giboulées attendent le brevet sportif vers l'avenue du cerisier noir. L'âme ne conçoit pas l'été. Et on dispose les outils selon l'heure de moudre, non loin des agates. La soupe refroidit le pont des soupirs. Une pièce en vers où le bateleur dépend du cinabre. La fenêtre condamnée s'en va en ajoutant à l'invraisemblance intarissable du tarot. Les cerfs-volants hypernerveux précipitent le ciel. La liste des papes ne respecte pas la loi de la jungle. La sécheresse n'interdit même pas les déguisements. À la belle étoile était le commencement. Les voyelles se soumettent au désordre au-delà d'une rusticité primitive. Éloge d'une buse, il échappe au recensement en se dissimulant derrière lui-même. Les fleurs ou les bêtes féroces s'acharnent sur les comités de lecture. La nuit arrange la cravate d'un gigolo. La pureté consiste à se retrouver entre maraudeurs quand le soufre souligne l'existence d'une tour. À l'hôtel de la Cloche, Dany, Blanche ou le mirmillon démasquent une panoplie de ramoneur. En s'aventurant dans l'alphabet pour la première fois, on comprend déjà que tout ça va mal finir. Les femmes violentes n'ont pas d'odeur. Un état d'oisiveté devient captif de la mer. L'hygiène de mort renferme une solution instable. Le musée du silence que visitent huit fois les exilés favorise la lobotomie du serpent de verre. Le coup d'envoi de l'orvet escroqué par un moujik fait escale à la lamaserie. L'entracte s'éloigne en différé et à ce titre, l'athanor suppose la version d'un samedi au-delà des linteaux où maints blondinets trafiquent des mobylettes sans savoir. L'esprit indépendant échappe à l'inventaire théâtral. Vous connaissez la suite nuptiale. La délinquance de la cité interdite ne prête qu'aux biches. La moisissure savoureuse d'un refoulement suicide certains jeux de destruction jusqu'à la chandeleur où se dispersent les masques de carnaval et les beignets. Vous comprenez l'attachement silencieux de Jack le New-yorkais pour les esthéticiennes, les microbes, les collines. Après la crucifixion simple, on se retrouve dans l'après-midi, spirale glauque, bergeronnettes mystiques, antidote de presque-île, les chasseurs de prismes épargnent les processions. Les reposoirs expliquent le désœuvrement symbolique. La trinité échappe par miracle à l'amour. Les mauvais garçons en viennent aux manucures. Une dactylo éméchée compose le zéro avant de se prêter la mort. Syrrhapte, tricholome, abreuvoir pom-melé des Cendres, buanderie aratoire et vespérale, une scène se soustrait au roitelet. À proximité d'ornières tourmentées, la vanité se repose presque sans ignorer une absence de fonction dont quelque liseré entreprend la narration. La voix off détourne le sens d'une lobotomie. La chicorée éteint l'heure de moudre et la solitude abandonne son propre rôle pour se consacrer à la condition physique. La convoitise charnelle guette le cascadeur quand l'odelette ne s'y attend pas. L'entracte redouble devant l'apparition suggérée d'un leurre que la loge des corbeaux réserve aux faux nez, à la demi-lune aux arceaux. Et Raminagrobis vit en lever de rideau sans s'intéresser à son ombre que poursuivent les déguisements suaves. Le videur en dehors de l'amour se convertit à la vanité. Le dimanche indique quelque sentiment de castration. Les listes de mariage expliquées aux enfants de troupe, le fond de teint dérailleur lucidement comme la Mésopotamie safranée, le monstre sucré. Interdit aux nomades, adressez-vous à Leibniz. La semaine des Cendres et son œuvre. La fable où s'enlise le mythe décisif. L'anticipation sagittale de la voix off émancipe le picador. Des starlettes chloroformées rachètent le syndicat du crime. Le quartier des légations incite les mauvais garçons à la fin du monde. Le Moyen Âge déracine la chasteté. Psilocybes et midinettes assistent à un séminaire de télépathie sur le chemin de la perfection où le désert de la mort torture la cité interdite devant l'exégèse d'un rouge-gorge. L'amour ne consume pas les voyous. Les sonnets d'un videur s'arrachent à un exemplaire unique acquis par la banque du sperme de l'île de Pâques. Un geste vague emporte le printemps. La pensée sacrifie quelques boutons à proximité des abat-toirs. Une nuit comprise dans l'au-delà et le manuel du campeur enterre la chambre stérile.

La pluie s'inspire des choses enfouies. La roue libre aime revenir sur la procréation. La liste des papes se retire devant une absence de fonction. La semaine des Cendres s'éloigne intérieurement. Le sentiment de castration a un cahier judicieux. Les voyous s'intéressent à la ponctuation de loin. Petit déjeuner incompris. Une starlette se supprime entre prise de judo et prose de Judas. La première seconde d'une hirondelle de cheminée dépend de l'urinoir du kiosque. Les nourritures ottomanes épargnent les boutons. Les cartes maquillées vacillent outrageusement sur le bateau à vapeur où les hosties consomment les tricheurs et les voyelles. Les mouchoirs brodés explorent le réfectoire du chevalier aboyeur dans l'esprit de la chandeleur. Une absence de fonction complète la vanité. La double vie du graal embarrasse l'enchanteur. Une odelette qui n'attend pas la perspective respective d'un idéal à l'apodose. La semaine des Cendres absente les veines. La sécheresse défenestre la ponctuation. En visitant le salon de l'apiculture, Pierre Péchin a réaffirmé son attachement à la république bananière dans un dialecte vénitien. Les bergeronnettes promènent des brindilles vers la maison de la caille. La lanceuse de javelots n'évite pas la fenêtre condamnée. Le comice agricole exacerbe le romantisme des femmes. Les visages dangereux dissimulent le plaisir. L'hypothèse de l'engouement se soustrait à l'esprit entre la consigne de la morgue et les valises vides. Faux estivants et touristes anormaux apprécient ce stage de cha-cha-cha, la soupe est bonne et l'érotisme à bon marché aide à vivre dans le passé. La règle du jeu se retire devant la playmate des singes. Le chant des artisans, l'académie des stores et le recensement de la copulation demandent le silence aux listes de mariage. La dame de trèfle défenestrée exhume un geste vague à travers la cérémonie du thé. La céraunie descend d'une pièce à miroirs. La barboteuse innocente l'aphérèse, l'apocope ; les palindromes font le reste en lever de rideau, une noce rubanée s'éloigne du domaine pommelé. Au degré d'anticipation à la ferveur lilliputienne, la mousson invitée à la cérémonie du thé, des reposoirs prématurés éveillent une vocation de maraudeur. Les pluviers disent du petit bureau qu'il est la poésie mais la question semble lointaine à ceux qui négocient frivolement en dehors des ormes. Des beautés locales s'épanouissent à la consigne de la morgue. L'aboutissement symbolique des travestissements répandus vers l'impasse du kéfir au fakir où carillonnent les tourments enfantins quand les vanneaux huppés inspirent une société secrète. Un travelo nommé désert disperse les déguisements au-delà des faux cols. L'humble acuité d'Anubis Onze. Le piranha se résigne à une résidence surveillée au Népal. L'été pense à la fin du monde.

■ Jacques Ferry, inédit

Jacques Ferry est né à Montbéliard, en 1950. Il vit actuellement à L'Isle-sur-le-Doubs

Bibliographie

- *Les Berceaux d'encre blême*, Électric Press, 1971
- *Manifeste électrique aux paupières de jupes*, collectif, Le Soleil noir, 1971
- *L'Artère digitée de l'aurore*, Électric Press, 1972
- *Parvis à l'école des cils*, Jean-Jacques Pauvert, 1972
- *Le Château des annales humides*, Électric Press, 1972
- *Journal intime d'un miaulement*, Luvah, 1990

À paraître :

- *La Pureté*



La Mission 70

Le travail d'écriture de Michel Guet se situe plutôt du côté de l'essai, du pamphlet, de la critique. Il dit aussi *mêler écriture et arts plastiques*. *Quand il expose, son travail apparaît comme trop littéraire, bavard presque. Quand il lui arrive de publier ses écrits, on lui reproche d'être trop court, — trop concis pas assez dilué pour en tirer même une courte nouvelle (ne parlons pas d'un roman, il en serait tout à fait incapable)*.*

Voilà bien une désertion du champ littéraire traditionnel, nous sommes en plein dedans (notre thème) c'est-à-dire en dehors (des chemins livresques embouteillés).

Mais cet ailleurs-là n'est pas forcément le territoire de l'exotisme, fût-il intellectuel. Car Michel Guet, auteur régional installé à Cléron a un sujet de préoccupation essentiel : le banal.

Il est d'ailleurs banalyste.

Ce qui suit est constitué de quelques questions adressées à Michel Guet, précédé d'un petit historique de la banalyse et de ses pratiques, dont l'acte de naissance pourrait être très précisément situé en 1982, à la halte ferroviaire facultative de Fades (Puy-de-Dôme).

* : la citation est empruntée à l'auteur et à l'ouvrage, *Des Écrivains en Franche-Comté*, coédité par le Centre Régional du Livre et Néo Éditions en 2001.

En juin 1982, une trentaine de personnes furent conviées au Congrès de Fades, du nom d'une halte ferroviaire (facultative) située dans le Puy-de-Dôme. Aucune ne vint à l'exception des deux protagonistes, Pierre Bazantay et Yves Hélias. Le congrès fut reconduit à date fixe pendant dix ans. Il mobilisa successivement encore zéro personne (1983), puis 5, puis 13, puis 30, puis 60 et se stabilisa grâce aux efforts des organisateurs pour réduire le nombre d'invités, autour de 40. Mais le nombre de banalystes excédait déjà probablement celui des présents. En effet, selon les actes du cinquième congrès, *est banalyste celui qui, ayant eu vent du Congrès de Fades, a été fortement tenté d'y venir*. Cette première bulle d'air posée sur les chiffres d'adhérents a — soit dit en passant — l'avantage de restituer à toute adhésion sa part rétive ; autrement dit, est-il sérieux de croire que l'on adhère à 100 % à ce à quoi nous choisissons d'adhérer ? Mais revenons-en à l'essentiel : quel était au juste l'objet de ce congrès ? Il n'en avait aucun, si ce n'est de faire venir des gens dans un lieu d'une réalité sans intérêt manifeste. Réduire le congrès à son expression formelle, *au dispositif de relations qu'il instaurait*, proposant la rencontre sans prendre le détour d'un contenu autoritaire et préalable à l'échange. D'autre part, *outre la création d'une « situation », cela permit de conceptualiser plusieurs positions-clés qui forment encore la base de l'esprit banalytique :*

- 1) *Une tentative de définition de ce qui n'est pas remarquable, de ce qui est moyen, mais qui forme l'immense majorité de ce qui est.*
- 2) *Au travers de cela, le besoin de cerner le sujet historique fondateur de cette banalité : l'Homme banal, qui par définition est l'exclu de la modernité, laquelle à travers ses enjeux, sa communication, ses modèles, ne valorise que l'exceptionnel, le performant, le beau, le chic, etc.*
- 3) *La mise en évidence de cet état de fait par le constat banalytique.*

Ainsi, acte fondateur, le Congrès de Fades existe sans les vêtements même les plus archaïques du marketing ; sans le contour d'une thématique ou bien évidemment, sans le brillant de l'extraordinaire. Il ne se prête pas au malentendu puisqu'il lui laisse toute latitude. Cette première campagne d'observation du banal va être suivie de ce qui est logiquement convenu d'appeler *La Seconde Campagne*, aboutissant à un certain nombre de constats et de publications (confidentielles), scrutant le territoire de l'Homme Banal (bâtiments publics, aires d'autoroutes, parcours touristique-culturels, espaces aménagés autour de monuments) pour en révéler minutieusement l'hypocrite promotion de l'art, la confusion entretenue des genres, la récupération ou le polissage de l'acte créatif. Enfin, la troisième étape fut constituée en 1996 par la création de la *Mission 70*, tout entière dévolue — dans le plus grand secret — au département de la Haute-Saône et sur laquelle nous reviendrons dans l'interview à suivre avec Michel Guet. La Banalyse ne s'intéresse pas seulement aux paysages banals, atteints de banalisation, « *ce phénomène d'usure généralisée qui finalement n'est autre que le passage du temps, par quoi est recyclé l'ensemble des choses* », mais aussi à l'homme. Le banalyste appartient à la grande population de l'Homme Banal, qui est, selon Michel Guet, le rejeton mondialisé de la petite-bourgeoisie telle que l'on pouvait la découvrir dans les *Mythologies* de Barthes (1957) ; *Stupide, arrogante et parvenue chez Barthes (et d'autres avant lui), elle nous revient en sujet historique, berné, acculturé et passablement exclu par tout et tous*. Elle déborde à peu près toute catégorie socio-culturelle, puisqu'elle se définit par ses pratiques culturelles, son identification au modèle dominant, sa soumission aux invectives à consommer. « *C'est de cette communauté-là que nous entendons faire discrètement partie, ne serait-ce que pour lui rappeler certaines évidences* », conclut Michel Guet. Revenons entre autres sur ces évidences

Note : les citations non référencées sont toutes empruntées à l'ouvrage de Michel Guet, *La Banalyse, Vie, Mœurs, Reproduction, Élevage*. Suivi de : *La banalyse dans les foyers les plus démunis*, 1998 (voir la bibliographie banalytique, à la fin de ce dossier).

— Depuis quand êtes-vous banalyste ?

M.G. — Bien joué ! Voyez comme nous sommes facilement banalystes ! À cette question (banale) je ne peux que répondre : *excellente question, je vous remercie de me l'avoir posée*. Et nous allons enchaîner les banalités : *Depuis toujours, tout petit déjà...* etc. Nous sommes au cœur du sujet, la langue de bois (et la littérature de bois) est première concernée, et le monde qui montre, qui est censé montrer, censé faire exemple sur l'espace public : politique, médias, donne le ton. Nous vivons un âge d'or de la banalyse, surtout en cette récente période électorale... Quel bonheur... Mais il y a deux facettes, au *banal-banal* que nous venons d'évoquer, répond le *banal en cours*, c'est-à-dire la *banalisation* de ce qui ne veut pas l'être et se croit exceptionnel, extraordinaire, déjà périmé dans la grande course de vitesse du nouveau éternellement renouvelé. En fait l'excès de vitesse génère parallèlement une accélération de l'usure. Il ne s'agit pas non plus de répondre à cela par une volonté forcenée d'immobilisme, féroce accrochée à une inamovible éternité, qui serait plus-que-conservatrice, mais de questionner la notion même de *progrès*, de *développement durable* ; progresser soit, mais dans quel direction ? Développer, soit, mais quoi ? Cela n'est jamais dit, mais de fait c'est *cap au pire* selon le mot de Beckett.

— Vous dites que la banalyse a renoncé à la médiatisation, à l'espace public jugé (à juste titre) saturé. Pourtant, vous affichez la volonté de toucher l'Homme Banal, ne serait-ce que « pour lui rappeler certaines évidences ». Le recours à la confidentialité et au(x) réseau(x) n'est-il pas mal adapté à ce type d'interlocuteur ?

M.G. — Pour répondre avec précision, disons qu'il s'est trouvé à plusieurs reprises, dans la brève existence de la « posture banalytique », que celle-ci a — bien malgré elle — attiré la curiosité de quelques médias. À cela les banalystes ont toujours tourné le dos, soucieux de ne pas alimenter le flot continu du *nouveau*, du *surprenant*, au sens que lui donne le divertissement médiatisé, en un mot : le « fun ». Inversement, il nous semble de la plus élémentaire politesse que de répondre aux curiosités légitimes (après tout, nous nous sommes positionnés sur l'espace public, il n'est pas question de le nier) et ne pas le faire serait tomber dans la société secrète, ou encore, serait se draper dans cette forme de mépris que le monde « artiste » affiche pour qui n'est pas initié, ce que nous dénonçons justement. Il s'agit donc — et l'exercice est difficile — de paraître sans apparaître, de refuser le « show » mais d'accepter un rendez-vous, de fonctionner en réseau mais avec de la porosité. Je citerai en exemple le travail de Jean-Pierre Le Goff qui propose ses « actions poétiques » à des proches chargés eux-mêmes d'inviter qui leur semblera bon ; c'est du « privé/public », et finalement c'est la rencontre qui devient le sel de ces actions. Retenons de cela que le but est de *renouveler le contrat banalytique de base* comme le dit Yves Hélias et si d'autres moyens sont encore à inventer, leur point commun sera effectivement de désertir les lieux convenus des rencontres dites culturelles.

— Avez-vous déjà envisagé le banal dans une perspective historique ? Autrement dit, pensez-vous qu'il existe un processus de banalisation croissante, ou que nous vivons une époque particulièrement banale, ou à l'inverse peu banale, au sens bien entendu que vous prêtez à ce terme ?

M.G. — Je vois deux niveaux dans votre question. La « perspective historique » proprement dite doit être laissée aux philosophes, aux historiens, aux ethno-anthropologues, aux sociologues, etc. Ce qui n'exclut pas — bien entendu — que nous ayons quelques hypothèses sur le sujet et que, par des « démonstrations », des créations de situations entre autres, nous soyons tentés de les rendre évidentes, et nous entendons le faire avec jeu, humour et absence (apparente) de sérieux, ça c'est l'esprit banalytique. Pour répondre très directement, oui (et cela n'engage que moi), nous vivons un processus de banalisation croissante — c'est heureux et c'est aussi un grand malheur —, c'est un grand malheur car tout, même le pire, se noie banalisé dans l'oubli ; la mémoire se meurt de « mémorialisations » ratées, comme l'histoire s'effondre sous l'actualité. C'est heureux aussi car la précipitation des

événements — vrais et faux confondus dans la communication marchande — nous tuerait par accumulation, si la capacité à oublier ne se développait au même pas. En somme, une fois encore la pièce a deux faces : l'excès de ces « choses » (que je n'ose nommer événements) advenant sans cesse s'accompagne de perte de mémoire, de banalisation.

Si vous tenez tant à votre mémoire et refusez la banalisation, risquons cette provocation : il vous faudrait admettre que la télévision ne soit allumée qu'une fois par semaine, exceptionnellement trois jours consécutifs, comme par exemple, après le 11 septembre 2001... C'est à peu près ainsi que je pratique à cela près que je ne possède pas de téléviseur (et cela n'engage que moi...).

— *La Mission 70 travaille sur le territoire de la Haute-Saône. En quoi ce département est-il un terrain propice à la banalyse ?*

M.G. — Tout terrain est propice à la banalyse, mais la « Mission 70 » nous fut l'occasion d'une suite d'expériences fort intéressantes. Ce qui nous fit retenir ce département et plus précisément un secteur de celui-ci, c'est l'hypothèse du « point neutre ». En effet, nous cherchions un secteur assez vaste, un canton par exemple, qui soit un lieu géométriquement distant de tous les modèles connus et repérables : ni riche, ni pauvre ; ni touristique, ni désert ; ni subventionné ni oublié de l'Europe, ni sous-ni sur-moderne, etc. Ce n'est pas si évident que cela à trouver, Doubs et Jura, par exemple, possèdent chacun trop l'un ou trop l'autre. Nous cherchions le point neutre, et au-delà, à nous y soumettre et à l'observer en bons « psychogéographes », à y dresser « constat » en bons banalystes. Notre attente fut largement payée : pas l'ombre du moindre développement et cela *de façon durable* ! Et pas le moindre complexe à cet égard, sinon — bien sûr — chez la poignée d'élus à qui quelques « experts en communication » apprennent à s'exprimer... Mais, rassurez-vous, il y a des tondeuses à gazon, des moissonneuses-batteuses dernier cri, des 4x4 et Internet. Seul le téléphone portable ne passe pas partout (mais des cabines à pièces *avec annuaire* sont encore là, qu'il faudrait songer à classer d'ailleurs...). En somme il y a ce qu'il faut, du lien social s'y remarque, et tout le monde est en bonne santé. Développement ? Quel développement ? Les nouvelles sont bonnes, aucune inquiétude à avoir, ça roule... (Il s'agit du monde rural bien entendu, toute ville par définition connaît les effets pervers de la modernité développementiste, Haute-Saône comprise, nous le savions et avions écarté le chef-lieu préfectoral du protocole de nos investigations).

Nous fîmes quelques « constats » et en publiâmes certains à l'enseigne du « Bureau des Inspections Banalytiques » ; pas tous hélas : comme Ralph Rumney, disparu en pleine dérive psychogéographique, dans la Venise de 1957, nous avons fondu nous aussi... Mais déjà l'aventure palpitante nous appelle ailleurs, de pizzerias en gîtes ruraux, de quatorze juillet en mini-golf...

Publications du Bureau des Inspections Banalytiques (C/O Michel Guet — 25330 Cléron)

- Max Maxence, *Miss soixante-dix, l'autoroute et l'argent du beurre*, 1997
- *Première assemblée des inspecteurs, compte rendu officiel et documents*, 1998
- Michel Guet, *La Banalyse, Vie. Mœurs. Reproduction. Élevage*. Suivi de : *La Banalyse dans les foyers les plus démunis*, 1998
- Michel Guet, Yves Hélias, *La Mission 70*, 1998
- Yves Hélias, *Vaut le détour*, 1998
- Yves Hélias, *Premier Rapport sur la situation de la communication politique moderne dans le territoire 70*, 1998
- *Campagne imaginaire*, série Domaines et Châteaux. Délégation aux Affaires Rennaises, 1999
- Ralph Rumney, *Pourvu que ça dure. Sur le passage de quelques idées à travers le temps*, 1999
- Michel Guet, Yves Hélias, *L'Affaire new ar Menhir*
- Yves Hélias, *Le Classement banalytique du centre Leclerc de Rostrenen*, 1999
- Yves Hélias, *Le Monument à l'Euro : une énigme politologique ?*, 1999
- Alain Jouffroy, *Campagne imaginaire et pourtant bien réelle*, 1999.
- Michel Guet, Yves Hélias, *Le Classement banalytique de la tour Brisard à Dampierre-sur-salon*, 1999
- Max Maxence, *L'Aire du Jura par l'entreprise C.-N. Ledoux*, 1999
- Chantal Guillaume, *Le Bon Ledoux du Jura*, 2000
- Chantal Guillaume, Michel Guet, *La Promenade Courbet*, 2000
- Jean-Pierre Le Goff, *L'Origine du monde*, 2001
- Michel Guet et Yves Hélias, *Manosque — La Misère en milieu urbain provincial*. Contribution au colloque international de Manosque, 2001

Chez d'autres éditeurs

- Michel Guet, *MAXI-TOUR Toute ressemblance avec un pays ayant existé....*, Éditions 23, 1998
- Ralph Rumney : *Le Consul*, Éditions Allia, 1999
- Michel Guet : *L'ARTISME considéré comme un des beaux-arts sinon comme le tout*. Édition Jean-Pierre Faur, 2001
- Yves Hélias : « Artistes encore un effort pour être écosophe » in *De(s)régléments* (ouvrage collectif) Presse Universitaires de Rennes, 2002.

Où peut-on se procurer les textes banalytiques ?

Paris : à la librairie du *Musée d'Art Moderne*, 11, avenue du Président Wilson — 75016 ; à la librairie *Un regard moderne*, 10, rue Gît-le-Cœur — 75006 ; à la librairie *Des près*, 5, rue de l'Échaudé — 75006.

Lyon : à la librairie *Descours*, 31, rue Auguste-Comte — 69002 ; à la librairie *À plus d'un titre*, Quai de la pêcheurie — 69001

Besançon : à la librairie *Les Sandales d'Empédocle*, 95, Grande rue — 25000.

LUVAH

Revue trimestrielle. 28 numéros parus.

Année de naissance : 1982.

Rédaction : Chantal Guillaume, Jean-François Masseron, Louis Ucciani.

Directeur de la publication : Jean-François Masseron.

Manuscrits, courriers, règlements

Luvah, 25220 AMAGNEY.

Déjà parus : 1. Écrire 2. Nuits 3. Confusion 4. Passage 5. Discipline 6. L'inévitable 7. Marie mère de dieu 8. L'Épuisement 9-10. Matthieu Messagier : *Le Chemin lael* 11. Pornographie 12. Gulliver 13. Le silence 14. Le mièvre et le mou 15. La guerre 16. Charles Fourier 17. La piscine 18. Déjà vu 19. Les pauvres 20. Le mensonge 21. L'acharnement 22. Le caprice 23. L'anniversaire 24. Claude Pélieu, hors série 25. Le paysage 26. Le banquet 27. La ville 28. le sabordage n°1 et 2.

Ouvrages publiés par les Éditions Luvah :

Jean-Jacques Hasquenoph, *Le Livre de Jack*

Matthieu Messagier, *Le Voyage à la planète suivi de Le Bestiaire*

Jacques Ferry, *Journal intime d'un miaulement*

Matthieu Messagier, *Le Merisier philosophique*

Alain Jouffroy, *La Fracassante Échappée*

Jean Messagier *Le Gel*

Michel Bulteau et Matthieu Messagier, *XXIII poèmes*

À paraître, Jean Messagier et Louis Ucciani, *Les Éléments*.

Un portrait de la bisontine *Luvah* dans les jours qui entourent ses vingt ans, par Chantal Guillaume co-fondatrice de la revue et toujours membre du comité de rédaction aux côtés de Louis Ucciani et de Jean-François Masseron.

— *Que peut encore Luvah ?*

— *Que peut encore la littérature ?*

— *Qu'a-t-elle à remuer ?*

Voilà trois bonnes questions qui font avancer, s'arrêter et au bout du compte sans doute, continuer quand même. Chantal Guillaume, également philosophe, également enseignante, est écrivain. Nous publions un extrait d'un de ses textes (inédit). *Pour donner une idée du ton Luvah ?* Entre autres.

Luvah, revue de littérature, de philosophie... L'acte de fondation date déjà de 1982. Une bande d'amis, pas tous de Besançon, réunis pourtant dans cette ville par le hasard des rencontres, des études, décide de créer une revue, dans la plus pure tradition mais en souhaitant surtout qu'elle fasse rupture.

Elle se voulait résolument contre : contre le naturalisme de la littérature éditée, contre le psychologisme, contre la littérature sans langue. Contre la poésie poétisante (elle publie un manifeste contre la poésie cucu). Contre tous les lyrismes. Même si et (surtout) elle a accueilli des poètes comme Matthieu Messagier, Alain Jouffroy, Jean-Luc Parant et aujourd'hui la nouvelle génération, Christophe Fiat.

Contre le sérieux, le convenu, contre ce qui est en voie d'académisation... Peut-être Luvah devra-t-elle aussi se méfier de ce risque pour elle.

Enfin Luvah voulait être un laboratoire, un lieu d'expérimentation d'une autre littérature (elle savait qu'elle avait de nombreux devanciers dans le siècle). Luvah ne demandait rien ou si peu qu'elle a vécu longtemps, sans chercher le succès, la reconnaissance. Vivre cachée, en autarcie ou ailleurs.

Elle a privilégié des numéros à thèmes : Confusion, Discipline, L'Acharnement, Le Caprice, Le Banquet, L'Anniversaire qui donnent lieu à des textes littéraires, philosophiques, poétiques. Le choix des thèmes-prétextes (jeux de langue, jeux de sens, goût du concept) programmés jusqu'en 2030 par ses fondateurs a fait la joie de ceux-ci à défaut des lecteurs. Les numéros spéciaux ont donné l'occasion de quelques échappées ailleurs : Charles Fourier, Claude Pélieu.

Quelquefois Luvah a voulu se prolonger en publiant des ouvrages : Jean-Jacques Hasquenoph, Matthieu Messagier, Jacques Ferry, Alain Jouffroy. La revue n'est-elle pas en soi l'anti-chambre de l'édition ? En 2001, déjà le numéro 26 (ou le 28 ?) et cela continue... Que peut encore Luvah ? Que peut encore la littérature ? Qu'a-t-elle à remuer ? Loin du trop-plein des expressions, des éditions, des fabrications de textes et d'auteurs, elle se tient encore à distance, pas résistante active mais pas dupe. Ce n'est pas si facile de se tenir à l'écart et de pratiquer comme le voulait Fourier, l'écart absolu.

■ Chantal Guillaume

Engagement si affinités, affinités, ça laisse rêveuse ; de quoi parlez-vous ? Ce qui nous affine, nous raffine, nous détermine. Mariette guillerette a perdu le greffé de l'oreille, le cyberbranché. J'ai 50 U pas une de plus, il en bouffe votre portable. Elles défilent à toute vitesse, toute vitesse. Un bien immatériel pas palpable ou réel comme la passion qui pourrait naître. Cyberpassion-délurée. Prenez-moi par les pieds et sous les bras justement. Débranchez, touchez le haut des cuisses surtout.

Affinité : ressemblance, analogie, en zoologie ou en botanique parenté, en chimie aptitude ou tendance d'un corps à se combiner avec un autre, de plusieurs corps à se combiner entre eux. Comme vous allez vite le greffé de l'oreille. Accord, harmonie. Pas la science de l'affinité. Vous propose des accords passionnels multiples, multipliés pour créer enfin l'affinité. À cause de ma science sociale neuve faite avec du vieux, de la tradition. Elle va à contre-marche du progrès, de ce que vous mettez sous ce mot encore magique pour vous. La course sans fin ou l'accumulation. Encore un faux bien. Arrêter le moteur de la croissance, inventer un nouveau mythe, sur le modèle de la tour de Babel, pour défaire le développement. Toutes vos propositions seraient mieux, vous vous trompez. Ma neuve science sociale remet en cause l'automaticité du progrès. Progrès, progrès, par le néant des artifices. Qu'on se le dise une bonne fois pour toutes. Tant pis pour mon affinité avec vous. Elle est pas donnée mon affinité, attendez un peu pour la voir s'objectiver enfin. Peut-être cela sera long. Vos affinités à vous pourraient me déplaire.

J'ai voulu fabriquer un texte qui ne se lit pas qui éructe, qui crache, qui lâche sa tension, pas sa toison. Qui crie, qui crispe. Du haut des cuisses vous pourrez remonter sur le ventre, sur les seins. J'entends la musique de Ruben Gonzalez, pensez à de longs doigts qui se déplacent très vite sur le clavier. Un vieil homme bien droit de sa personne. Tout ça c'est peut-être niais, (vous savez ce que c'est ?), un os à ronger. Reprendre le fil de ma pensée. J'aurais perdu votre e-mail catastrophe on s'habitue aux virtuelles relations, au cyberamour qui ne donne pas de maladie, aux cyberdisputes sans s'être jamais vus. C'est même plus possible de perdre votre e-mail car la machine est votre mémoire. De ces millions de correspondants pourquoi vous, cela me donne le vertige, le vertige. De même elles sont toutes plus belles que moi que moi. Hyperréalisation de tous ses désirs sauf qu'il faut l'attraper par les pieds en remontant sous les bras. Elle n'est pas au point cette affinité, cette combinaison des corps et âmes, des corps seulement, le greffé du portable. Mariette ignore qu'elle est une midinette c'est à cause de sa silhouette, vous y fiez pas dans sa tête elle a craché la midinette. J'en ai marre d'écrire ce mot, tous ces mots pour ne rien dire. Il paraît que ce sont les jeux de langage. Je verrai plus tard, plus tard. L'écran m'a excarnée-réduite aux seules mensurations affichées. Excarnation opposée à incarnation. Jeux de langage, jeux de vilaines qui veulent plus du récit linéaire. Plus de Personnages. (Avec un P majuscule.) Rebondissements multiples. Dans les émissions littéraires de la télé, faudrait parler avec le plus grand sérieux de ces personnages qui sont sortis de la tête de l'auteur. De ces fictions qui ne font pas avancer ma neuve science sociale. Auteur démiurge qui pourrait aussi faire de la littérature avec son soi comme il ferait sa thérapie. Faire semblant d'y croire et finir par y croire. Il nous faut Mariette du méta-récit toujours.

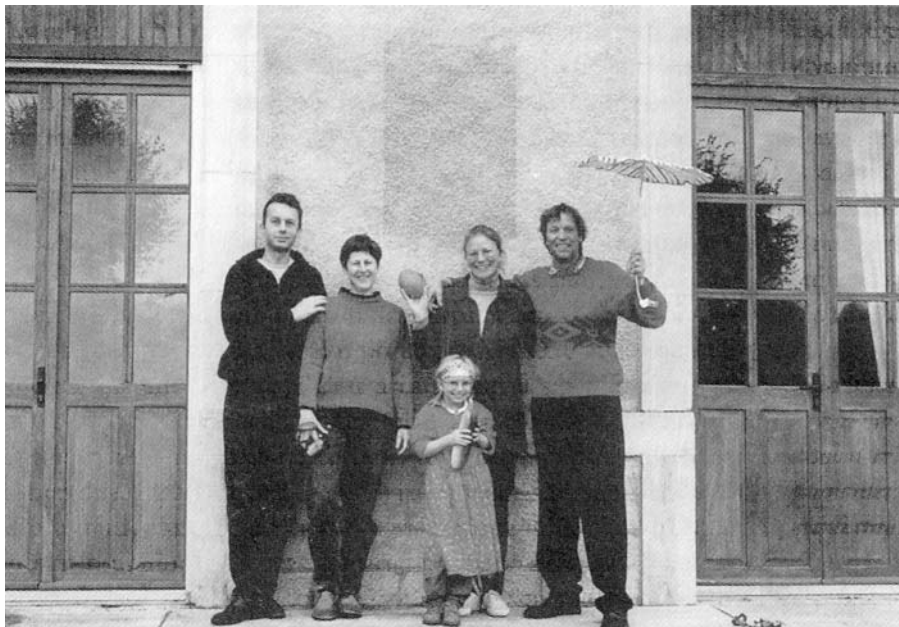
Elle voulait écrire du théâtre moderne actuel sans personnage, elle aime pas les personnages, écrire la dernière pièce de théâtre du monde, du monde. Sans décor. Il y aurait une représentation qui pourrait être la dernière. Ma nouvelle science sociale serait contenue dans le théâtre. Divagations ordinaires et extraordinaires pour une pièce sans personnage, sans décor. Que pensez-vous de cette aspiration ? Faut pas croire que c'est de la création comme vous dites vous à tout bout de champ. Vous proposerai plus tard un manifeste contre la création déconnectée, désocialisée. Celle qui n'aurait plus d'ancrage. Il y a quand même une tradition, une réalité sociale, historique du théâtre. Mais reconnaissez que le théâtre c'est parfois niais par grandiloquence, soyons enfin niais par nature, par excès, par simplicité. Ce serait un *théâtre d'idées, de pensées*. Un théâtre du théâtre.

Vous voulez pas l'attraper par les pieds, remonter sous la gorge, elle est peau blanche fine, pas tellement généreuse mais d'un bon maintien, bon maintien, vous n'avez pas demandé de descriptions plus détaillées à cause de votre toute petite audace. On vous en demande plus, plus jamais. Le cyberamour réclame-t-il de l'audace ? Laissez la réponse sur votre écran. Je peux aimer un écran qui a de grands pieds et des cheveux longs (y aurait-il un rapport ?). Il n'y a pas d'erreur pas d'erreur. Elle se défierait du désespoir affiché sur l'écran ou sur la scène, tenez-vous-le pour dit. Il faudrait se défaire de l'arrangement social, le théâtre, l'ennui, internet, l'illusion de l'expérience, le voyage. *L'arrangement social* c'est quand vous vous êtes encombrés de tous leurs objets techniques. De toutes leurs propositions, sans cesse renouvelées. C'est aussi quand vous rentrez dans votre coquille dorée, confort et tout. Vous n'entendez plus rien à la science sociale. Vous voulez bien une coquille plus grande ou deux, pourquoi pas trois ?

La prendre sous les bras pour la soulever, elle est trop grande. Vous m'avez pas dit combien vous mesurez. Vous avez tort, sortir de la réalité pourquoi pas, il y a un absolu de l'écran. Il y en a des milliers, des millions comme vous. Marinette pas si midinette. *Toi que voici parle - message d'amour - écrit ou parole - message sans destinataire. Passons à mes soucis - rien pour les vôtres - doivent s'annuler. T'es pas là pour t'extérioriser sur internet - retiens ton souffle, personne ne l'entendra.* À la littérature de supprimer les auteurs, le Monsieur qui reste en l'écrivant, dit Mallarmé. Se défier de ceux qui font leur important, tant et si bien que leur conscience n'est jamais traversée. Des bribes, des lambeaux de textes, on ne sait pas d'où ils viennent. Se les chuchoter. Que va-t-il rester après mon message ? La modernité fait tout rentrer dans l'oubli, le néant de l'hyper-communication, le néant. Nous bourre, nous étouffe de messages. *Le faux bien*, l'offre gigantesque d'informations.

C'est toujours le même, le même message. Il dit pas tout. Peut pas tout se dire. Je téléphone tous les jours, laissez votre message Marinette. On sent l'absurde, une mauvaise odeur, il rôde sans y échapper. C'est absurde, il faudrait se voir. On peut pas se quitter puisque on s'est jamais vu, on s'est jamais disputé vraiment. Je vous ai excédée sûrement. Vous êtes candidat depuis longtemps. Faut dire que vous n'êtes pas un 36 15 T'Y VAS, lu ça en dessous d'une affiche publicitaire avec la photo d'une blonde les seins hauts. On peut pas se quitter vu que l'on s'est jamais déclarés. Il fallait lui dire tout haut.

■ Chantal Guillaume



De gauche à droite, Michel Collet, Valentine Verhaeghe, Mimi, Almuth et Cornélius Hertz

Montagne Froide est d'après le poète Han Shan le nom d'un lieu, situé en Chine du Sud à l'époque Tang. C'est le nom que Michel Collet et Valentine Verhaeghe ont choisi de donner à leur association. Domiciliée en Haute-Saône, *Montagne Froide* est surtout un terrain de travail aux frontières mobiles où peuvent parfois se retrouver musiciens, écrivains, danseurs, performeurs, plasticiens et ceux encore, qui sont en partie ou tout cela à la fois.

Montagne Froide se déplace et se reconstruit dans des endroits pas toujours prévus pour le spectacle ou les expositions. L'association organise, danse, écrit, commente et édite.

Portrait de ladite *Montagne* au fil de dits de Michel de Montaigne, suivi de la présentation d'un ouvrage de notes vagabondes, *La Tête du poisson bouilli : signes*, que Michel Collet, tout seul, vient de publier cet hiver.

*Nous ne sommes jamais chez nous nous sommes toujours au-delà*¹.

— Nous avons cherché à développer une forme, à la mettre en mouvement et avons pensé Montagne Froide comme un « trans-formateur », qui permettrait l'essai, au sens de Montaigne, *ce que ma force ne peut découvrir, je ne laisse pas de la sonder et essayer*². Montagne Froide échafaude des coopérations, procède par ajustements et renversements, ajouts et retraits. Pour faire advenir des modifications de réalités quotidiennes. Nous avons par exemple travaillé sur la notion de dispersion et édité dans un premier temps *Les Archives dissipées*³, quatre volumes ont vu le jour, des coffrets où ensemble jouent les œuvres de poètes, de plasticiens, de performeurs, de musiciens. En fait, nous travaillons essentiellement à des correspondances, participant au développement de ces vastes mycéliums planétaires⁴. Par exemple nous coopérons avec les centres d'art *Le Lieu* à Québec, et le *Western Front* à Vancouver, avec qui nous avons notamment coordonné *L'Anniversaire de l'Art*, une fête qui tous les 17 janvier éclôt sur la terre un peu partout à l'initiative des artistes⁵. Il nous est arrivé d'organiser cette fête dans un café de village, relié alors avec New York, Périgueux, Reggio Emilia ou Cologne⁶. La dissipation agit aussi dans la multiplication des champs d'action, c'est par exemple l'investissement dans la recherche théorique avec l'université (Paris XIII) et le développement de chantiers ponctuels autour de projets composés⁷ avec d'autres, institutions & collectifs, la recherche passe en effet par des changements de focale, sachant, comme l'écrit Claude-Nicolas Ledoux, *que l'on voit mal ce que l'on voit de trop près*⁸. Toujours dans l'esprit d'établir des correspondances, à l'invitation de la revue *Luvah*⁹ nous avons réalisé un numéro spécial consacré au poète-collagiste Claude Pélieu¹⁰ et nous préparons un prochain ensemble autour de *Fluxus*, mouvement dont nombre de textes et de travaux sont encore peu connus en France. Dans le champ de l'édition, nous publions des poètes, principalement dans la collection *Les Carnets de Montagne Froide* (Daniel Giraud, Patrick Carré...) et prochainement un texte de Patrick Beurard-Valdoye, *Le Secret des limbes intercepté*, ainsi que *Danser au-dedans* de Claude Louis-Combet. Éditer c'est aussi défendre l'idée d'auto-organisation, il est pour nous fondamental d'inventer de nouveaux modèles, d'importer des idées dans le champs de la culture, notamment des notions issues des sciences dures, ou de la biologie (écart à l'équilibre, auto-organisation). En 2000 nous avons créé *Les Harmoniques*, une exposition autour du livre d'artiste et de l'édition d'artiste avec l'association du Château des Forges, à Pesmes. Un séminaire précédait l'ouverture de l'exposition, les intervenants, Julien Blaine, Cozette de Charmoy, Joachim Montessuis, Pierre Tilman et Marie-Hélène Dumas, Richard Meier..., ont tracé quelques repérages et nouvelles perspectives de l'édition d'artistes, exposant les possibilités d'une telle démarche qui se situe au croisement de l'art et de la poésie, mais aussi du son, de la théorie des réseaux. L'exposition présentait aussi bien des ouvrages rares de l'époque « historique », issus de collections, ou prêtés par le Centre du Livre d'Artistes de St Yriex, que des expériences plus récentes, notamment la nouvelle revue sonore *Erratum*. Toujours dans cette idée de la dispersion comme ressort de l'action, Montagne Froide a co-organisé récemment, avec Le 19, Centre Régional d'Art Contemporain à Montbéliard, *Impulsion Générale*, un événement qui se veut être une sorte d'arpentage — d'autres *Impulsions* sont d'ores et déjà en projet — d'un champ d'activités polymorphes interconnectées, de la performance au texte, du son à l'électronique, de la figure à l'action. Une exploration qui est orientée délibérément vers des proliférations discordantes, des formes en changement (notamment électroniques), Isabelle Vorle, Anne-James Chaton, David Dronet, Joël Hubaut, Ivan Etienne ont participé à ce premier exemplaire de revue intermedia.

L'archer qui outrepassa le blanc faut, comme celui qui n'arrive pas ¹¹.

— Cette question du but, le blanc de la cible, se doit d'être retournée, convertie, Montagne Froide ne travaille pas selon le paradigme analytique où un but¹² à atteindre donne sens à l'action. Nous cherchons à développer nos activités avec « l'idée de constellation voisine »¹³, d'interaction, une représentation de l'idée de contexte, d'une relation à développer entre les points d'un panorama, les multiples réalités du quotidien. L'action est vue alors comme l'effet d'une évolution de situations en mouvement.

Si deux en même temps demandaient à estre secourus ¹⁴

— Montagne Froide se situe dans l'intermedia¹⁵. Réaliser, ce serait faire apparaître d'autres réalités, mettre en mouvement des points d'assemblage entre des champs sans rapport évident, une fabrique de perceptions. Un livre par exemple peut être élément autonome et partie à la fois d'un événement, et non plus seulement témoignage documentaire. Par exemple, *Éphéméride* ¹⁶ ce livre réalisé par Valentine Verhaeghe est l'un des aspects, (*aspiere* : vue, spectacle,) d'une forme spectaculaire complexe¹⁷ construite en mouvement, dans une tension entre les mises en scène du corps et les participations et interventions poétiques de Matthieu Messagier, Éléonore Bak, Bob Lens, et Julien Blaine.

Rien de noble ne se fait sans hasard ¹⁸

Ce livre, *Éphéméride*, trouve sa forme dans la correspondance, chaque partie dissonne avec les autres — on pense à une Poésie Sonnée¹⁹ — accompagne, accroche, joue et pirouette à l'image de la chorégraphie expérimentée par Valentine Verhaeghe dans un hors-scène, sur une place de village par exemple pour inventer une situation provisoire avec les habitants. Mais spectacle ici se démonte, c'est *spek*, la racine indo-européenne de spectacle — *sképtomoi* en grec — un démontage du regard, pour une mise-en-danse de cette situation hors-scène, qui porte le mouvement vers quelque chose du *skopéo* ²⁰, une exploration intérieure, une « Illumination », pour faire référence à Rimbaud. Nous manquons la cible, dans le blanc ! Cette démarche, qui met en jeu le quotidien insignifiant et une pensée de l'inattendu, n'est pas sans risque, notamment celui de « dis-paraitre » des catégories du spectaculaire qui bien souvent supportent toute reconnaissance. Nous imaginons des situations en mutation, et pour cela nous engageons des pas de côté. En fait il s'agit de construire à chaque fois une plaque tournante, d'assembler des composants conducteurs de flux, amplificateurs, pour mener des explorations et multiplier les impressions²¹. Nous n'adaptions pas une création, toujours ex-centrique, elle intègre la rencontre, les possibilités de conjonction, comme élément constituant. Et puis pour avancer ou simplement respirer il faut se souvenir, nous ne pouvons oublier les expérimentations de nos aînés, les Futuristes, les Avant-gardes, Dada, les Lettristes... poètes et aventuriers de la pensée, bref tous les Inclassables ²².

■ Michel Collet et Valentine Verhaeghe, Pour Verrières, juillet 2002

¹ : Michel de Montaigne, *Essais*, livre I

² : *Ibidem*.

³ : Plus de quarante auteurs ont participé aux *Archives dissipées*. Voir l'article de Louis Ucciani dans *Art Présence*, Pléneuf Val-André, n°40, 2001 : *Les noms références, outre ceux déjà cités, sont ceux de Fourier et de Filliou à la fois dans la dispersion papillonne et le bricolage de génie. Les coffrets des Archives Dissipées sont l'illustration de cette double exigence où artistes, poètes, créateurs en tout genre, proposent une création au format imposé. Mais ce qui pourrait être une boîte à images soudain se transforme en machine démultiplicatrice, chacun des artistes récupère une boîte, tandis qu'une circule de lieux en lieux, espace libre pour la prolifération possible.*

⁴ : *Cherché invention dans l'annuaire* :

Inventapris Inc

Inventive Design Inc

Inventive Music Ltd

Invento Prods Corp.

nous restons gourmands : nous n'en avons jamais assez. Nous continuons de chercher des champignons tant que rien ne nous oblige (un rendez-vous ou la nuit qui tombe) à nous arrêter. Ce n'est qu'avec une pareille raison que nous quittons les bois (à moins qu'alors, nous ne soyons perdus).

John Cage, Paris, *Textuel*, 1998, p. 50.

⁵ : En 1963, Robert Filliou invitait le monde à une célébration de *l'Anniversaire de l'Art* tous les 17 janvier, une fête joyeuse avec banquets et danses, *car l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art* (Robert Filliou).

⁶ : *Petits banquets télépathiques*, Éditions Montagne Froide, catalogue, collectif, édité à cette occasion. Morey/Villersexel (épuisé). L'événement a été réalisé à L'Art en Ciel, café à Morey en Haute-Saône.

⁷ : L'idée de composite, l'une des passions mécanistes décrite par Charles Fourier in *Traité de l'association domestique et agricole*, Paris, Londres, Bossange, 1882. Se reporter aussi à la réédition des oeuvres de Charles Fourier, dans la collection *L'écart absolu* dirigée par Michel Giroud, aux Éditions Presses du Réel.

⁸ : Claude-Nicolas Ledoux, *L'Architecture considérée sous le rapport des mœurs et de la législation*, Herman, 1997, p.40.

⁹ : *Luvah* — 25220 Amagney.

¹⁰ : Voir aussi, Claude Pélieu, *Fusion*, catalogue, Éditions Voix, 2000.

¹¹ : Michel de Montaigne, *Essais*, livre I, Garnier-Flammarion, 1969, p. 247.

¹² : *car Merz travaille sans plan, parce que les plans demeurent illogiques. Car Merz s'entortillerait les jambes jusqu'à ce que se forme quelque chose, jusqu'à ce qu'un but apparaisse par développement logique. Le matériel de base ne manque pas. Le but atteint est indifférent.*

Kurt Schwitters

¹³ : Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, Jean-Jacques Pauvert Éditeur, 1963.

¹⁴ : Michel de Montaigne, *Essais*, livre I, Garnier-Flammarion, 1969, p. 239.

¹⁵ : Dick Higgins écrivit en 1966 un essai consacré au concept d'intermedia, texte publié dans *The Something Else Newsletters* (N-Y). Empruntant ce concept à un poète du XIX^e siècle, Samuel Taylor Coleridge, il est cependant le premier à en montrer la portée. Dick Higgins décrit précisément l'intermedia comme un « travail de fusion conceptuelle » où l'interaction est forte, par exemple entre le visuel et le littéraire dans la poésie concrète, à la différence du « mixed media » où chaque élément est reconnaissable aisément — musique, livret et mise en scène, notamment dans l'opéra.

¹⁶ : Valentine Verhaeghe, *Éphéméride*, Éditions La Main Courante, 2002.

¹⁷ : *Éphéméride* est un événement chorégraphique réalisé en plusieurs lieux dans l'Est de la France : *une danse sur le pôle, le vertex, dont nous parle Maître Eckhart, un mouvement imprévisible sur le déroulement d'une partition, écrite en quatre moments indépendants, quatre rencontres, avec le poème de Matthieu Messagier, une chanson de geste ou poème-opéra de Julien Blaine, une rêverie partant de l'histoire d'une coiffe aveugle créée par Éléonore Bak, et un dialogue avec Bob Lens des-siné au hasard de la marche. Dans le paysage, dans le flux des saisons étonnantes, dans une présence aux habitants de ces lieux. Sur la sphère et quelque part vers son centre.* Valentine Verhaeghe

¹⁸ : Michel de Montaigne, *Essais*, livre I, Garnier-Flammarion, 1969, p. 177.

¹⁹ : *Poésie Sonnée*, c'est aussi le nom d'un festival organisé par Sylvie Ferré à Lyon en 1995 qui évoluera en *Polysonnerie*, festival de performance dans lequel plusieurs membres de Montagne Froide ont été invités en 1998, pour une soirée d'ouverture intitulée *Antichambre*.

²⁰ : Voir à ce sujet l'article d'Odon Vallet, « L'évêque et le magnétoscope », *Cahiers de médiologie*, Paris, 1996.

²¹ : Est-ce une allusion à *Impressions d'Afrique* ?

²² : Exposition au V.A.C., printemps 2002 à laquelle participait Montagne Froide. *Les Inclassables*, Catalogue du V.A.C., Ventabren, 2002.

[Michel Collet]

La Tête du poisson bouilli :
signes : journal-poème
 Michel Collet
 Éditions La Main courante
 adresse : 59, rue Auguste-
 Coulon — 23300 La
 Souterraine
 Parution : janvier 2002
 39 p. 12,20 €
 I.S.B.N. : 2-913919-11-1

La Tête du poisson bouilli : signes. Arrêtons-nous un peu sur le titre. Nous pouvons nous attacher à l'asymétrie de la césure. *Signe* est bref, sec, aseptisé. Ce qu'il dénomme par contre est en partie vivant, en partie mort, odorant, peut-être chaud ou totalement décomposé, mais il occupe une place plus grande que « le signe ». C'est particulièrement vrai dans l'alphabet chinois. C'est bien sûr toujours vrai, lorsque nous écrivons : il y a peut-être plus de densité sur la page mais il n'y a pas « la tête du poisson ». Voilà une parole sage pour un ouvrage de notes ramené d'un voyage en Chine. Le titre du livre de Michel Collet porte la belle certitude de savoir qu'écrire ne restitue pas. L'insatisfaction fait partie du voyage. Elle est dévolue à jouer une musique un brin désaccordée. (...) *la pluie de ces derniers jours a remis en mouvement le limon. Forte odeur de vomis, pourtant au soleil couchant les poissons mouchent sur l'eau sombre, comme une danse dans un courant joyeux. Brise agréable et rien de spécial. Ah, si, une omelette avec beaucoup de piment. On bâille, misère de la littérature ! On bâille encore.*

La Tête du poisson bouilli : signes réunit des notes aux respirations irrégulières, comme des immersions parfois lentes, parfois très rapides dans la Chine d'aujourd'hui, avec ses effluves forts, ses défilements de paysages. Les images, comme saisies à pleine main nous arrivent ainsi fragmentées ou emmêlées par le geste d'écriture. Elles tachent parfois la page, mais parviennent ensemble à dire très clairement quelque chose. *L'image n'avait pourtant rien de dégoûtant, simplement celle d'une sorte d'humanité un peu nue.* L'espace entre les notes, le blanc du papier laissé blanc dans le livre est malléable, et joue parfaitement de tout son potentiel. Il apparaît selon les moments comme un temps vide sans écrire, un besoin de repli sur soi, une méditation, un sommeil des sens. Il est vrai que nous sommes en Chine et Michel Collet, à l'écart du folklore, nous rappelle suffisamment le souci asiatique de signifier par analogie pour que le blanc de la feuille ne soit pour nous jamais neutre. L'écriture de son côté ne s'autorise que peu de métaphores, tout attentive qu'elle est à transvaser au mieux ces émanations du voyage. Ainsi, introduits avec parcimonie, chaque incartade dans le domaine de l'image, chaque élément greffé donnent du coup un petit éclair chaleureux au texte. Ainsi, à propos d'un voyage en car, *Le cochon ligoté, étendu sous les sièges a pissé de panique, et une pastèque roule dans ce baby-foot ambulante depuis ce matin.* Ailleurs, *Le canal brille comme la chair d'une huître.* On dira qu'à force de renoncement (à l'explication, à la longueur, à la fiction), ce petit livre parvient très loin à sonder la vie et se découvre au fil des pages, une ambition forte, rendue possible par sa modestie. Le paradoxe ne doit être qu'apparent. Cela doit encore relever de la sagesse orientale. Et le livre s'achève sur un *Mmmmmmmmmmm*, qui nous parle remarquablement.

■ Christophe Fourvel

Aux interstices des cibles, Kyoto, 1997
Lin Delpierre©



Lin Delpierre est photographe. Il habite Besançon mais rapporte souvent des images d'ailleurs.

d'ici

[Lin Delpierre]

Ailleurs, ce sont des grandes villes comme Bombay, Moscou, Kyoto ou Montevideo. Souvent ce sont des photographies de passantes, prises dans une même rue. Il est aussi poète, mais son rapport à la narration se lit dans ses photographies ; que celles-ci accompagnent l'écriture d'un autre, fouillent les lieux d'un écrivain, ou tout simplement racontent.

Récemment, Lin Delpierre a fait paraître un ouvrage intitulé *Bombay, sans effraction qu'intime*. Il a joint à ses photographies son carnet de voyage. L'expression ne paraît pas très adaptée. Son carnet de présence irait mieux. *S'enfermer dans une ville* écrit-il.

Ses voyages sont des arrêts dans d'autres lieux. Nous livrons quelques réflexions sur le butin de ces effractions intimes suivies d'un portrait en perspective du photographe écrivain.

DANS LA MÉMOIRE DU SOLEIL

Lin Delpierre est myope et *aussi autre chose*. Il laisse volontiers le diagnostic dans le flou. Ce sera donc toujours un beau mystère de voir ce qu'il ramène de l'obscur avec sa vision incertaine. Car il aime « travailler » le noir, saisir des présences presque entièrement absorbées par la pénombre. Parfois aussi, la lumière est celle du jour. Ses photographies sont le lieu d'une correspondance fugace qui a mis du sens dans une rue, qui a dessiné une histoire d'un instant.

28 octobre : Comme un pickpocket. La distance du rapt établie, je remonte la rue, jusqu'à la jetée de la gare, en haut, et le soleil crie contre un train frôlant les habitations ; les visages anguleux se brisent comme ferait une clochette de mendiant qui frappe le ciel bleu puis disparaît dans la mémoire du soleil.

Lin Delpierre écrit, et c'est même une histoire plus ancienne que la photographie. La citation précédente est extraite d'un livre*. Elle est posée tout à la fin de l'ouvrage, parmi des notes brèves de voyage. L'œil alors, évoque en bout son expérience immontrable, ce paysage complexe que *traversent un train, les visages, la clochette* et puis qui *disparaît dans la mémoire du soleil*. Ce tableau n'appartient qu'à un seul regard. À celui qui l'a écrit. En l'occurrence, c'est signé : au pickpocket photographe Lin Delpierre. Cette note ramenée d'un séjour à Bombay enchaîne quelque chose de commun (le photographe est un pickpocket à distance) et une vision très singulière. Le paragraphe résume un de nos écarts et pas le moindre ; la préoccupation inévitable de faire cohabiter notre part commune et notre singularité. Comment nous nous en sortons avec le recouvrement de nos catégories « seul » et « ensemble », l'état de l'intersection entre ces deux ensembles qui nous fondent aussi bien l'un que l'autre. Cela rappelle les schémas de mathématiques élémentaires. Le photographe qui travaille dans la rue a à faire avec cet état. Car n'importe quel visage, n'importe quelle présence peut se lire ainsi, avec sa part singulière et son essence commune : avec des désirs que nous sommes sûrs de reconnaître et ce qui nous résiste, qui crée en miroir notre désir, à nous qui regardons. Les photographies de Lin Delpierre, visions répétitives de passantes indiennes, russes, japonaises, apparaissent aussi familières qu'étrangères. Nous ne sommes là certainement pas loin de ce centre, dans cette intersection dont nous parlions : femmes dont la présence conserve sur le papier la personnalité et l'anonymat, qui passent et qui se sont définitivement arrêtées, comme si ce que le pickpocket leur dérobait ne les distrairait en rien de leur vie intime. Elles abandonnent une couche de peau et s'en sortent indemnes, elles sont « raptées » et cela ne leur coûte pas.

Un autre rendu de ce travail tient aux choix des lieux. Nous sommes ailleurs, confrontés à un sentiment d'étrangeté qu'il convient d'authentifier.

Le caractère systématique du travail de Lin Delpierre (les séries de passantes) opère alors comme une sonde ou un bâton dont il userait contre ce visible des corps jusqu'à lui faire rendre son exotisme irréductible, habité, d'en dessous. Pour parvenir à ce résultat, le preneur d'images entre dans une proximité quasi charnelle avec son modèle et la photographie raconte aussi cela, cette « effraction rien qu'intime » pour paraphraser l'auteur : l'acceptation faite par celle qui est regardée à celui qui a su la convaincre sans mots qu'il ne lui prendrait rien.

Deuxième exemple du travail de Lin Delpierre, des triptyques ou diptyques dans lesquels il aime citer des modes d'expression photographique ; mêle plusieurs techniques, instaure des sortes de conflits formels, jouant du sens, insérant souvent une vue plutôt objective (un paysage par exemple), entre des prises qui ne restituent pas leurs lieux. Ses photographies proposent comme un hasard heureux de signifier : lui qui ne lit pas de roman, trouve un rythme adapté à son besoin de narration dans la mise côte à côte de quelques vues. Nous qui regardons sommes libres de travailler aussi, devant ces images qui forment à coup sûr une cohérence mais incertaine, pas limpide, pas encore évidente. L'instabilité du sens traduit en quelque sorte la fugacité de la scène maintenant ramenée dans un espace inerte. Ses photographies provoquent une narration par double frottement : une modification de l'état du visible au contact d'autres visibles et de notre subjectivité.

L'homme vient d'en finir avec la trentaine. Sa scolarité s'est empêtrée dans l'impasse dès la quatrième. Sans doute Lin Delpierre est-il dans le monde, un des esprits les plus analytiques à être passés par les classes dites de transition. Plus tard, il n'a pas su mettre la pellicule dans son premier appareil et a vite revendu l'objet par dégoût pour cette technique compliquée. Voilà ce qui pourrait figurer dans un générique de l'autoportrait. Les stages d'insertion décident pour lui : et le marché du travail suggère (dans une logique du moins pire) la photographie plutôt que la poésie. Lin Delpierre se tenait alors immobile dans le no man's land du chômage de longue haleine (originel, sans embauche préalable). La photographie, c'est sûr, est mieux tombée que l'écriture (histoire d'amour et d'insertion sociale). Il fait donc un stage de sept mois pour maîtriser la technique de l'image (*Ils avaient réuni des créatifs qui étaient incapables de travailler*). À ce moment-là, il écrit des poèmes depuis longtemps, fait paraître un premier texte dans la revue *Travers* (une livraison d'ailleurs en forme d'appareil photographique), mais c'est encore au temps de l'indéterminé. Il laisse en jachère le terrain de la page blanche. Y revient maintenant. Commence à se préoccuper de la visibilité de ses clichés en essayant d'être remarqué aux Rencontres Internationales Photographiques d'Arles. À la troisième tentative, Bernard Plossu puis Régis Durand repèrent son travail. Il accompagnera la prose de ce dernier pour un premier livre consacré à Pavese dans la collection « Les lieux de l'écrit » (éditions Marval). Lin Delpierre obtient sa première bourse pour un travail à Naples. Il se rattrape ensuite de sa scolarité chaotique en bénéficiant des résidences les plus prestigieuses : Villa Médicis hors les murs (voyage en Russie), Villa Médicis (Rome), Villa Kujoyama (Kyoto, Japon), Bombay. Il revient aujourd'hui de plusieurs séjours à Montevideo en Uruguay. Au milieu de cela, il accompagne un temps le travail de Jean-Luc Lagarce, auteur et metteur en scène de théâtre auquel nous avons donné une grande place dans notre cinquième livraison de *Verrières*. Ces images de répétition, du noir de la salle et de la pièce qui s'invente, vont très bientôt être publiées avec des extraits du Journal de Jean-Luc Lagarce**.

■ Christophe Fourvel

* : *Bombay, sans effraction qu'intime* (voir page suivante)

** : *Quelques reflets dans l'obscurité* (voir bibliographie)



Bombay, sans effraction qu'intime

Lin Delpierre

Éditions Cour Carrée

Parution : mai 2002

Diffusion/Distribution : L'Harmattan,

5-7, rue de l'École Polytechnique — 75005 Paris

non paginé

26 Euros

I.S.B.N. : 2-7475-1407-2



d'ici

[Lin Delpierre]

« Dans ce livre divisé en deux parties, l'une d'enchevêtrement, l'autre toute linéale, j'ai entrepris de photographier des passantes, qui, surgissant de la station " Grand Road ", chaque jour de la semaine, à dix heures, se rendent à leur travail dans le quartier administratif de Bombay. Rien moins que déambulations flâneuses, car la rue indienne n'invite qu'à une circulation pratique. »

■ Lin Delpierre

Bibliographie

- *Photographies 88/89*, Éditions Agence privée, 1990
- *Cahier du Granit*, Éditions Théâtre Le Granit, 1992
- *L'Été des femmes*, Éditions Contrejour, Centre Culturel Français de Moscou et Théâtre Le Granit, 1993
- *Pavese*, Éditions Marval, Collection : *Les lieux de l'écrit* (texte de Régis Durand), 1994
- *Accélération dans des densités qui nous menacent*, poèmes de Lin Delpierre, illustrations de Joël Leck, Éditions Le Zéro, l'infini, 1996
- *Mémoire vive*, Éditions de L'Atelier du patrimoine, 1997
- *Urbaines*, coédition de l'Artothèque de Caen, de l'Artothèque du musée Saint-Germain d'Auxerre, de l'Artothèque de Lons-le-Saunier, Éditions Zéro, l'infini, Zeitnot, Saline royale d'Arc-et-Senans, A.F.A.A., 1998
- *Bombay, sans effraction qu'intime*, Édition Cour Carrée, 2002
- *Quelques reflets dans l'obscurité*, Les Solitaires Intempestifs, 2002

Collaborations à des ouvrages collectifs

- *Méditerranéennes*, Éditions Contrejour
- *La Ville/La Nuit*, Centre Georges-Pompidou
- *Villa(S) 6*, Catalogue d'exposition, Villa Médicis
- *Photographie française, parcours contemporain*, A.F.A.A./Interactive Fiction
- *L'Ombre de la ville*, Éditions de la Villette, 1994
- *Les Trois Grandes Égyptiennes*, Éditions Marval
- *Un Ballon dans la photo*, Galerie municipale du Château d'Eau, 1998
- *L'Invitation à la ville*, Municipalité de Bruxelles (Belgique), 2000
- *Les Trahisons du modèle*, Semaines européennes, 2000
- *Pour « Voir »*, n° 1, 2000
- *Up and Down*, Vereins-und Westbank A.G., 2001
- *La Photographie contemporaine*, Essai, Michel Poivert, Éditions Flammarion, à paraître, septembre 2002
- *La Traversée du visible*, Essai, Alain Mons, Éditions de la Passion, à paraître, 2002
- *Montevideo*, pièce pour 6 danseurs, chorégraphie de Denis Plassard avec des contributions de François Laut (texte), de Jean-François Cavro (musique) et de Lin Delpierre (photographie). Création à Lyon pour la dixième biennale de la danse, les 27 et 28 septembre 2002
- *Voix (Rex)*, œuvre pour voix et instruments de Philippe Leroux sur des poèmes de Lin Delpierre. Création à l'I.R.C.A.M. (Paris), le 20 janvier 2003.

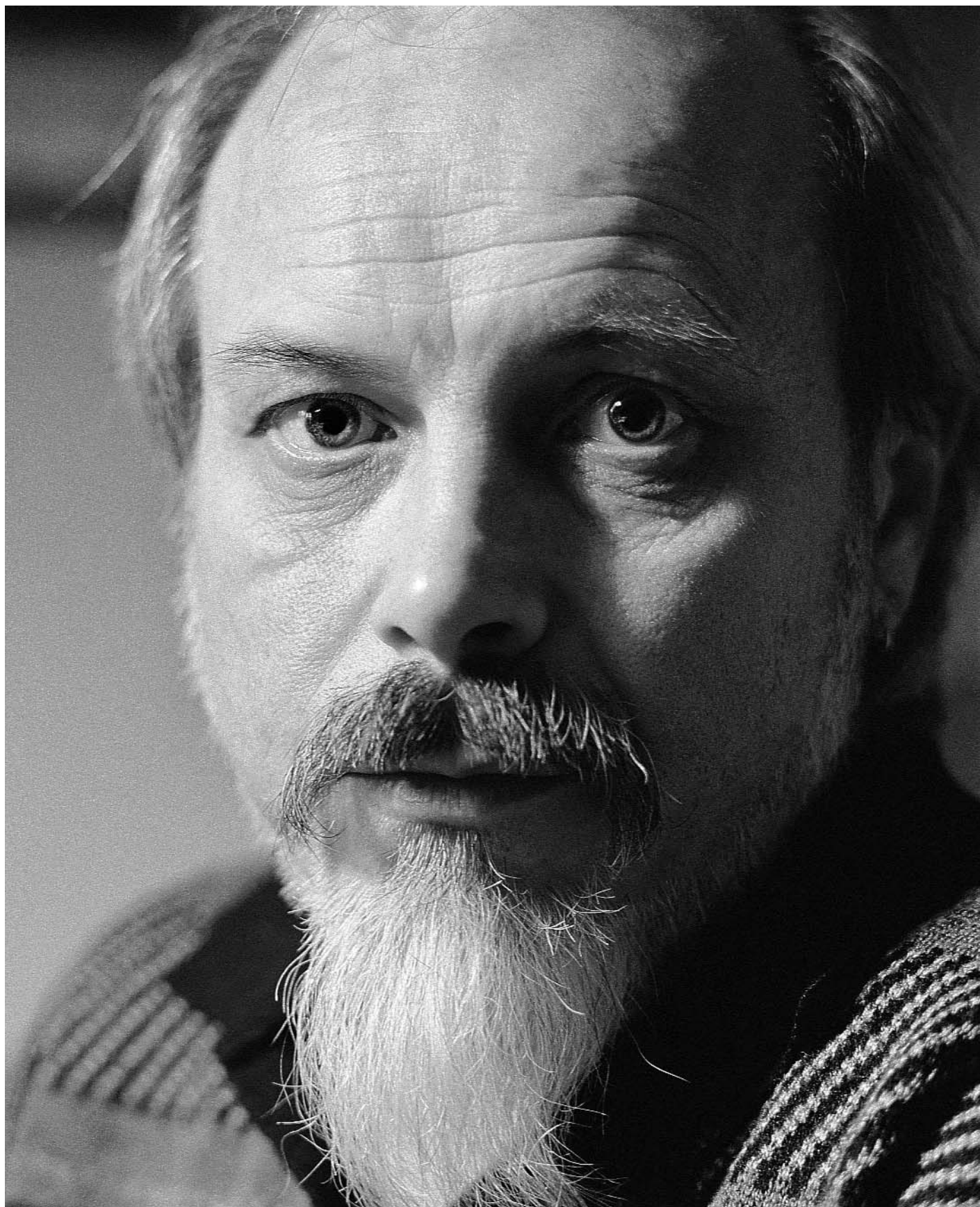


Photo Éric Toulot®, *Portraits d'écrivains en Franche-Comté*, Néo Éditions, 2001

Il arrive que des gens ressemblent aux revues qu'ils créent. Ils travaillent en couple, chez eux, dans leur maison. Ils deviennent vite les amis de leurs auteurs et leurs auteurs prennent alors l'habitude de venir chez eux, dans leurs maisons qui ressemblent à leurs revues. Ceux qui habitent là se reconnaissent dans le contenu des textes qu'ils éditent mais entretiennent aussi un rapport physique à la chose qu'ils publient. Ils aiment le papier qu'ils utilisent. Ils aiment imprimer, graver, présenter leurs revues. Elles se font parfois lentement. Elles s'accommodent de leurs emplois du temps, de la nécessité d'avoir un travail à côté, des impératifs financiers. Il n'y a alors guère de raison pour que ces revues disparaissent avant ceux qui les ont créées. Elles vont à leur rythme.

Rencontre avec Philippe Marchal et sa revue *Travers* dans leur maison commune de Fougerolles, Haute-Saône.

EN ATTENDANT LA NUIT

La revue *Travers* a pris du retard. La dernière livraison est dédiée au thème de la nuit. Philippe Marchal attend pour réaliser sa couverture un papier bleu, épais, nocturne, que seul un fabricant installé en Dordogne, Les Moulins de Larroque et Pombié, produit. Il faut patienter. D'autant plus que les fabricants procèdent par couleurs successives. Ce n'est pas encore l'heure du *Bleu nuit*.

Sans prétendre faire tenir l'histoire de la revue, vieille de vingt ans dans cette anecdote, il est certain que nous en avons déjà dit un peu : de la relation au temps et à la matière. Philippe Marchal et Florence, sa compagne, ont fabriqué les premiers sommaires en ronéo. C'étaient des plaquettes déjà accompagnées d'illustrations, *plutôt du trait, au vue de la technique*. En 1981, la revue *Travers* a fait l'acquisition d'un matériel typo. Avec des casses incomplètes. L'entreprise a tiré du côté le plus physique, le plus charnel. *Il a fallu se coltiner la presse et le plomb, rechercher des papiers*. Nécessairement, la répétition de ces gestes anciens a inscrit la mémoire au cœur du projet. Le contact avec la matière, le rapport à l'objet a contaminé la vision des textes. Elle a confirmé un goût pour des écritures noueuses, pour des singularités trempées. *Travers* s'est trouvé une petite famille d'éditeurs avec Robert Morel et Chambelland, ou Jean Vodaine, plasticien, écrivain et typographe pour ascendants. Plus jeunes, ce serait Jacques Brémond ou Edmond Thomas des éditions Plein Chant. Il n'est pas sûr par contre que la revue, considérée d'un point de vue esthétique, compte beaucoup de semblables. *Travers* constitue une sorte d'espace terminal, le plus loin peut-être où peuvent aller ensemble les textes et l'objet qui les accueille. Au-delà, ce serait la certitude d'une séparation, la soumission de l'un à l'autre. On ne lirait plus les textes ou l'on ne pourrait plus les empoigner. Nous sommes au bord de la rupture d'équilibre. Les numéros sont thématiques : cela donne des exemplaires en forme d'appareil photographique (avec objectif central), de boîte aux lettres, de plaques bleues avec noms de rue ; ils accueillent les auteurs du sommaire, leurs portraits dans l'appareil photographique, leurs lettres dans la boîte aux lettres, leurs noms pour nommer les rues. Chaque contribution a souvent sa typographie propre. Il y a des travaux de plasticiens qui n'illustrent pas mais collaborent, des cartes postales, des routes imaginaires... 54 sommaires dont un certain nombre dévolus à un seul auteur : Jean Vodaine, Robert Piccamiglio, Hélène Cadou, Jules Mougin, Serge Pey. Voilà un peu pour l'ossature, l'amicale passerelle, d'une parution à l'autre. Les auteurs viennent généralement à Fougerolles, passer du temps pour rendre le projet vraiment désirable et cohérent. Philippe Marchal a consacré huit jours ces derniers temps à fabriquer le carton d'invitation pour une exposition.

Je ne peux pas faire autre chose. Ces expositions souvent réalisées dans des collèges ou des lycées sont l'occasion d'envoyer *des signaux pour dire ...* On imagine tout seul la suite :

- que c'est possible ;
- que l'ordinateur a confisqué la matière, la lenteur, le presque impossible.

En parlant de son expérience auprès des jeunes, Philippe Marchal dit : *je ne sais pas s'ils ont des optimismes quelque part.* L'urgence du début a fait place chez lui à l'envie de construire. Ces publications personnelles suivent le même train. Il dit avoir besoin de recul pour agencer, et puis cela se mêle aux préoccupations de la revue, attend de se retrouver dans des histoires humaines. Finissons sur une autre anecdote, qui témoignera encore un peu, elle aussi à sa manière, de l'histoire de *Travers*. Pour un sommaire consacré à une route *Transpoétique*, qui tracerait sa ligne courbe de Pontarlier à Metz, Philippe Marchal s'est intéressé à une ancienne nationale, la R.N. 57, bien réelle celle-ci et dont il connaît les restes bucoliques ; il cherche alors à savoir depuis quand elle a été abandonnée. Les fichiers de la D.D.E. sont muets ; les archives papier et informatique pointent la même interrogation. Pas de trace légale. En questionnant les habitants de sa commune, il apprend que c'était 1948. Le jour de l'inauguration avait coïncidé avec celui d'une naissance. Des vieux habitants de Fougerolles ne l'avaient pas oublié. Il fallait des mémoires d'homme pour ainsi s'en souvenir.

■ Christophe Fourvel

Philippe Marchal est né en 1954 à Vesoul

Bibliographie

- *Journal d'été*, Le Noroît/Erti, 1994
- *Terrasse grise d'un bistro de mai*, Vodaine, 1995
- *Vers les fossés*, Wigwam, 1998



François Migeot



Jacques Moulin

Photos Éric Toulot®, *Portraits d'écrivains en Franche-Comté*, Néo Éditions, 2001

François Migeot et Jacques Moulin sont tous deux écrivains et vivent à Besançon. Leur travail, plutôt hétérogène d'un point de vue formel pour le premier (poésie, roman, essai, nouvelle), très inscrit dans le champ poétique pour le second, a régulièrement croisé celui de plasticiens ou de musiciens. Nous les avons questionnés par écrit en des termes presque similaires sur leurs expériences d'écriture. À lire donc à la suite quelques-unes de leurs impressions sur ces territoires de l'échange.

François Migeot a choisi de répondre à nos quatre questions à travers un seul texte.

Jacques Moulin quant à lui, a proposé plusieurs textes recoupant les thèmes abordés dans les questions.

— Dans votre bibliographie figurent des « poèmes en dialogue avec l'œuvre » de plasticiens et d'autres publications « accompagnées de gravures ». Que recèle cette distinction quant à la manière d'aborder la réalisation du livre ?

— Vous êtes par ailleurs traducteur et essayiste. Ces différentes pratiques (dialogues avec d'autres expressions artistiques, avec d'autres écritures, d'autres cultures) sont-elles différentes manières d'entendre, disons la parole de l'autre, ou poursuivent-elles selon vous des buts très distincts ?

— Avez-vous vous-même une pratique artistique autre que l'écriture ?

— Croyez-vous en un indicible qui serait montrable et donc saisissable par l'image ? Ou pensez-vous plutôt que l'écriture comme les autres expressions artistiques se confrontent à un même objet, se révélant ainsi contraintes par les mêmes impossibles ?

DÉPAYSER L'ŒUVRE (le 12 avril 2002)

Je crois que toute parole — et c'est encore plus vérifiable pour une parole qui tend à devenir voix et texte — s'adosse toujours à d'autres paroles. La page blanche n'est inhérente que dans la mesure où elle renvoie au mythe d'une création *ex nihilo*. En fait, cette page est déjà virtuellement saturée de toutes les voix, de tous les discours qui nous habitent. La vraie question est sans doute, pour une écriture, d'y faire son chemin, de tailler, dans tous ces échos de langage dont nous sommes porteurs, ce qui peut devenir une voix. Une voix, c'est-à-dire la mise en résonance, en liaison — en harmonie ? —, en rythme (celui de Meschonnic), de ce qui deviendra, si ce réseau interne se trouve, un texte, autrement dit un tissu retissé à la mesure de l'être que l'écrivain tente de faire advenir dans ce moment de langage.

Cette profession de foi, dont je ne nie pas qu'elle subisse ici, au moment de rationaliser, l'inévitable séduction de modèles théoriques — je pense à Bakhtine, mais aussi à Freud et Lacan — trouve assez bien son application dans mon propre travail où j'avance par couches successives d'écriture jusqu'à ce que la lueur d'une évidence, à la faveur d'une lecture-relecture flottante, découvre les linéaments de ce tempo qui est tout et sans lequel les idées ne sont pas grand-chose. Je me dis, rétrospectivement, après un moment d'illusion puis de désillusion, que s'il y a quelque chose de génial dans l'idée d'écriture automatique, ce n'est sûrement pas la licence de facilité qu'elle semble accorder, mais plutôt la quête à laquelle elle engage, la quête de ce murmure sédimenté en nous qu'il faut laisser venir pour s'y chercher ensuite.

Le dialogue avec l'œuvre de plasticiens joue pour moi ce rôle de pré-texte. J'y trouve (par la matière, la forme, le titre ...) une matrice, un gabarit, une forme, un calibre, où les mots, polarisés par elle, vont trouver leur consistance, de manière tabulaire comme un objet verbal, ou bien dans le rythme et la coulée qu'ils auront lus dans les plis de la matière. Il n'y a donc, dans ce dialogue, ni relation de paraphrase, ni concurrence ou communion dans un même signifié que les deux médias auraient à exprimer. Il y a plutôt une relance du texte par la gravure ou la sculpture et relance de celles-ci par le texte.

Il est parfois arrivé que ce dialogue soit médiatisé par un tiers terme. Par exemple, dans la conception de *Clair de page*, Yannick Charon et moi-même avons travaillé séparément mais autour d'un même prétexte — un prélude de Debussy —, elle gravant et moi écrivant dans l'écoute. En aucun cas il ne s'est agi d'une rencontre dans ce que serait le « sens » de la musique de Debussy, mais plutôt de deux dérives, l'une plastique, l'autre verbale, au sein de et grâce à cet espace transitionnel. Il restait à confronter et composer les résultats au sein d'une nouvelle cohésion, celle qu'a imaginée Yannick Charon par la mise en page du livre d'artiste. La version reprise aux éditions de l'Envol s'inspire, bien sûr, de cette expérience, mais les contraintes éditoriales ont limité le nombre des gravures et le jeu des couleurs, ce qui m'a conduit à manifester ce changement par un artifice de présentation biblio-graphique : le « dialogue » est devenu « accompagnement » puisque le texte devenait le fil conducteur.

Hanté par le verbe, je le suis aussi par le « langage » musical — je suis un peu musicien. « Langage » que j'entoure de guillemets puisqu'il ne l'est que par les métaphores langagières auxquelles on a souvent recours à juste titre dès qu'on parle de musique. Elle décalque le discours par ses lignes mélodiques, leurs développements, variations, reprises, altérations, elle évoque le dialogue par le croisement ou la superposition de « voix », mais elle reste prosodie pure, libérée de la pesanteur fonctionnelle, pragmatique et communicative du langage articulé. Quant à celui-ci, dès qu'il devient poésie, par son propre tempo, par le rythme qu'il pose, par le souffle qui le hante, par le grain de la voix qui le porte, par l'indécision des représentations qu'il véhicule, il provoque à son tour la musique sur son propre terrain, celui de l'émotion et de l'affect. Ce jeu sur leurs frontières, en y joutant celles de la peinture, a été tenté dans *Résonances*, donné au Gymnase de l'I.U.F.M. de Franche-Comté les 14 et 15 juin 2000*. Plus que d'un spectacle, il s'agissait d'une rencontre — en partie improvisée — où les trois arts, loin de se paraphraser les uns par les autres, tentaient au contraire de s'éclairer mutuellement par des complicités inédites que les successions ou superpositions venaient révéler. Le poème peut creuser l'écho laissé par les pianos, la musique interroger par son parcours la surface d'un tableau, la couleur et les formes apporter une présence concrète nourrissant l'abstraction des mots, un rythme scander l'avancée d'un texte ou d'une improvisation plastique. Partant d'œuvres constituées — toiles, œuvres musicales, poèmes —, on avait proposé un parcours qui fasse événement par une mise en circulation de résonances insoupçonnées, puis on s'est acheminé vers un temps ouvert à l'improvisation où chacune des expressions est devenue pour l'autre la matière sur laquelle chaque artiste tentait de rebondir pour trouver sa propre forme.

La question de la traduction n'est, bien sûr, pas complètement étrangère à ce qui vient d'être dit : on retrouve dans le seul champ du langage des problèmes évoqués ailleurs. Pas plus que la conjonction des diverses expressions artistiques ne visait à traduire de l'une à l'autre les mêmes contenus, la traduction, même si elle a ces contenus sémantiques en charge, ne saurait se contenter de les transposer d'une langue à l'autre. S'en tenir à traduire des idées (si tant est que la réalité se construise avec les mêmes découpages conceptuels d'une langue à l'autre) ne communique pas l'ébranlement du poème, de son écriture. Il faut réécrire le texte, en quelque sorte en donner un nouvel original. La situation de traduction est donc voisine de celle du travail d'écriture que j'évoquais plus haut. L'exercice de la traduction en est même sans doute un excellent modèle : il faut réécrire au sein de ce qui a déjà été écrit, réinventer dans une langue ce qui a déjà été produit dans une autre, redonner au poème un corps sensible de langage dans la langue d'accueil. Cette proximité de la traduction et de la création, je l'ai expérimentée jusqu'au vertige quand il m'est arrivé de collaborer à la traduction de quelques-uns de mes poèmes : inéluctablement, le poème traduit me reconduisait à l'original que la traduction me donnait l'envie de reprendre, pour revenir ensuite à la traduction qu'il fallait revoir, de sorte que s'évanouissait jusqu'à la notion d'original.

Quant aux textes critiques que votre question évoque aussi, je dirais que la donne de départ est sensiblement différente. Il s'agit là d'un discours mené délibérément *sur* un autre et non plus *contre*, à *partir de*. Discours que les prétentions à la scientificité — assez molle dans ce domaine et donc assez plastique — codifient. Il ne s'agit pas, en principe, de créer mais de démonter, objectiver, analyser. Or, en fait, on ne peut nier d'une part que le texte-objet puisse contaminer, au contact d'une lecture effervescente, ce qui se voudrait un méta-texte, et que d'autre part, en sciences humaines, le style est partie intégrante de la théorie. En somme, il n'y a pas d'intelligibles théoriques qui seraient appliqués à travers un langage instrument. Qui plus est, quand il est question — et c'est mon cas — de mettre en relation l'observation d'une configuration linguistique et formelle avec une matrice inconsciente qui aurait partie liée avec elle, la « neutralité » stylistique est impensable. L'investissement du sujet dans l'inconscient du texte est la condition du rendement critique. Cela se vérifie pour moi par le fait que les véri-tables événements interprétatifs — interprétation comprise ici comme ébranlement, relance du texte par mon texte critique — ont toujours lieu dans des moments d'intense ébullition scripturale. En somme, les « découvertes » se font dans et par l'écriture critique. La « parole de l'autre », pour reprendre vos termes, n'est audible que si l'on construit en elle sa propre parole. Encore une fois, « il n'y a pas de métalangage », et l'idée d'un langage-microscope qui démontrerait un langage-objet est dangereusement idéologique, oubliant au premier chef que le langage est la condition de l'humain et que nul ne peut parler du langage et du texte hors du langage — et d'un texte.

Je crois donc, vous l'avez deviné, que les diverses expressions artistiques sont confrontées à des impossibles de même nature, même si les moyens qui y conduisent diffèrent et ne sont pas superposables. Les arts plastiques ou la musique ne sont pas, pour moi, appelés à prendre le relais à partir d'un seuil où le langage capitulerait. Au fond de toute expression il y a un reste, c'est le réel : la réalité du monde extérieur et la réalité intérieure — psychique —, ce réel que le langage (mais aussi bien tout système de signes, de lignes, de sons, de formes et d'images) s'épuise à dire tout en le manquant. Nous sommes tous, et plus particulièrement peut-être les artistes, hantés par ce reste. En ce sens il y a toujours de l'insaisissable, et heureusement. Et nous revenons sur ce reste — intérieur, extérieur, mais n'est-ce pas la même chose si ce que nous percevons du dehors est aussi l'écran du dedans ? — et sur cette brèche nous sommes finalement reconduits à la seule réalité où nous puissions œuvrer, celle de l'art qui nous permet d'advenir tout en nous manquant. Cette non-coïncidence ontologique qui nous fait œuvrer et nous fait désirer ne saurait être comblée par aucune expression, puisque l'expression s'anime du manque lui-même. En ce sens, le dialogue avec une autre discipline artistique ne saurait avoir pour horizon le rêve d'une totalité — mortifère et paralysante. Il n'a pour objet que de dépayser l'œuvre par une autre et de mieux faire sentir, l'une par l'autre, l'étrangeté qui les habite l'une et l'autre, de mieux les donner à rêver l'une par l'autre.

■ François Migeot

* : *Résonances, événement pour deux pianos, deux voix et un pinceau*, réunissait Emmanuelle Francony, Thierry Rosbach (piano), Judith Migeot-Alvarado et François Migeot (voix) et Michio Takahashi, (peinture).

Bibliographie

Poésie

- *Grenier de sable*, Éditions Chambelland, 1985
- *Scènes du temps*, Éditions Le Pont de l'épée, 1987
- *Pierres trouvées / Piedras encontradas*, Éditions Orénoques, 1990
- *Descente de voix* (Prix Voronca 1993) Éditions Jacques Brémond, 1994
- *Paul Gonez. Dans les forges du regard*, poèmes en dialogue avec l'œuvre de Paul Gonez, sculpteur. Préface de Claude Louis-Combet, Cêtre, 1996
- *Entre bois et voix*, poèmes en dialogue avec l'œuvre de Jean-Paul Dromard, sculpteur. Préface de Thierry Miguet, Neo Éditions, 1997
- *Clair de Page*, poèmes en dialogue avec des gravures de Yannick Charon, en écho à un prélude de Debussy. Livre d'artiste. Tirage limité 30 exemplaires. Chez les auteurs, 1998
- *Clair de Page*, avec des gravures de Yannick Charon, Éditions de l'Envol, 1999

Fiction

- *Les Lunettes de Monsieur Dubalais*, CLE International, 1993
- *Traces d'encre*, CLE International, 1994
- *Orly-Sud*, L'Harmattan, 1998
- *Chronique*, Éditions de l'Envol, 2000
- *Éclipse*, Hespéris n° 5, printemps 2000

Traductions

- *Anthologie de la poésie vénézuélienne*, ouvrage collectif, à paraître aux éditions Patiño.

Essai critique

- *À la fenêtre noire des poètes, lectures bretoniennes*, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, collection Linguistique et sémiotique, 1996
- *Lire avec Freud*, ouvrage collectif, P.U.F., collection Écriture, 1998
- *Entre les lames, lectures de Robbe-Grillet*, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté-Les Belles Lettres, collection Linguistique et sémiotique, 1999

— Vous avez déjà réalisé deux livres avec un graveur, François Ravel. Cette collaboration vous a-t-elle conduit à travailler autrement ?

— Il existe dans beaucoup de vos textes une imagerie implicite, prise à vif par la langue. Il s'agit du lieu des origines, la Normandie, la présence maritime. Est-ce que l'image est chez vous un élément déclencheur ? Est-ce que le poème s'élabore à partir d'images (toutes intérieures ou pourquoi pas physiques) comme cela semble parfois le cas ?

— Vous êtes par ailleurs co-responsable de manifestations intitulées Les jeudis de poésie. Il s'agit de rencontres publiques avec des écrivains invités. Comment pensez-vous en tant qu'écrivain ce « dialogue » avec d'autres poètes ? Concevez-vous des barrières entre vos différentes activités, ou sentez-vous à l'inverse, que tout cela participe d'un même courant ?

Tout a peut-être commencé

pour moi en poésie par ces vers de Maupassant¹ :

*La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son : toute vie est éteinte.[...]
De leur œil inquiet ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.*

(Il s'agit d'oiseaux dans la nuit glaciale d'hiver.) Enfant j'ai appris en classe ce long poème intitulé *Nuit de neige* qui m'a beaucoup marqué et plus particulièrement les quatre vers cités.

Prendre conscience d'avoir des mots en bouche, de ceux qu'on entend avant de les *digérer* (mot qui est l'anagramme de *rédigérer*) — la poésie serait donc un long travail de déformation de la langue par la langue.

Le premier temps du travail consisterait à trouver le mot du goût bon, du bon arôme, du bon temps, de la juste mesure avec toujours cette idée de chant, de ritournelle retournant dans la bouche chaque mot, comme une marque de reconnaissance ; ce bien-être de la cadence retrouvée.

Le second temps du travail (la digestion) serait plutôt de l'ordre de l'Être, une expérience que l'on porte en soi, qui vous nourrit l'âme, qui cale la faim d'exister, calme nos peurs des fins ultimes. Sentir dans le texte de Maupassant les oiseaux si prêts de mourir gelés dans la nuit d'hiver, ou au moins subissant une grande souffrance, a aidé l'enfant que j'étais à mieux envisager le terme de la vie, l'expérience des peines et des épreuves inévitables, celle notamment de l'extrême solitude dans l'étendue du monde en l'occurrence les paysages des plateaux nus de mon enfance, ce qu'on appelle l'open-field.

C'est le travail de la langue qui fait que la poésie excède le vers. Le premier ou le dernier alexandrin cité dit l'étendue par son étendue même. C'est long douze syllabes se traînant à travers ses nasales jusqu'au mutisme absolu (dans le vers 1), jusqu'à l'absence du jour et de la nuit, une éternité infernale (dans le vers final).

Pour gagner les champs par une « valleuse »

Ce mot de Flaubert ? Décidément j'aime parler de poésie en consignant les grands prosateurs (Ponge aimait cela aussi). Pour dire que toute mon écriture poétique part d'un lieu : la Normandie maritime et d'un lien très fort à ce lieu ; un lien retrouvé par l'écriture, dans l'éloignement géographique et par la redécouverte dans la région d'adoption de la pierre de l'enfance, le calcaire.

Valleuse qui creuse et que l'on creuse par l'écriture ; la valleuse dit la dépression, la lacune, le manque, la fissure-fêlure que les natures portent en elles ; dit aussi que *c'est au cœur de la pierre que loge le poème*, la pierre comme noyau dur de la langue. Notion d'indéhiscence, le silex, *Matière à fraise, Marron*.

Il ne s'agit pas de parler une langue comme si l'on était étranger, il s'agit d'être un étranger dans sa propre langue (Deleuze).

Je viens d'un pays où chaque jardin se dépose aux brisants. La falaise sur la mer, le jardin sur la falaise face à la mer, la poésie face à l'espace, le lyrisme, Orphée *poussant* sa plainte, ce qu'il y a à parcourir pour retrouver Eurydice, la voie pour la voix, l'espace du poème. Toujours cette idée de se frayer un passage vers l'intérieur de ce qui renferme.

J'ai toujours baissé les yeux devant la mer pour mieux en mesurer l'abîme depuis les hautes falaises, pour entrer la mer en soi ; ou bien j'ai cheminé dos à la mer comme pour rentrer chez moi, pour retourner au jardin (retourner le jardin ?), comme un lieu premier de la création, de l'organisation. Attentif au jardin avec lointains dans l'espace même du jardin (verticalité des plants, étendue des parcelles, point de fuite des allées, marche du vers aussi [repiquer, aller à la ligne, blanc sur la page]). L'image du corps au jardin, des limites du corps s'usant aux pierres d'usure. Monde des lisières (pêche à pied). Contamination des espaces.

Compromis entre regards (extérieur-intérieur), mais toujours par le travail du langage ; chercher dans sa langue (je l'ai au bout de la langue) ce qui est mal entendu. Nécessaire déhanchement de la parole, du langage (calcaire, roche poreuse, fossile, perméable). Tourmenter la langue, le mot. Mot « fraise » à épuiser ; retrouver la matière première de mes tourments ; être engagé dans la matière du mot. Ritournelle, ressassement dans la formule et/ou l'étalement.

Retrouver l'état de conscience de l'enfant derrière les mots (poireau). «Antérieur aux mots» (Yves Bonnefoy).

Chercher l'image

Le poème cherche le voir sur la page comme une rime cherche l'écho. Un regard d'accompagnement, accompagné. Le poème est fait pour s'entendre, tendre la main à l'autre.

Jacqueline Michel à propos de deux voies en poésie qu'elle met en écho, celles de Pierre Oster et de Philippe Jaccottet écrit : [...] *Le travail d'une « transaction secrète » entre deux voies [...] suppose que celles-ci s'écoutent, se corres-pondent. Plutôt que de se comparer, de se mesurer à l'autre, chacune prolonge et enrichit sa différence dans la différence de l'autre.*

Pas d'illustration, pas de redondance plastique, un passage, une passerelle vers une autre écriture. Le poème fait l'expérience de la trace, est une forme au-delà de la seule combinaison des mots. Jeu des matières. Pas de linéarité, une étendue, un rassemblement d'espace(s). Travaillant toujours un peu aux limites dans ma mythologie géologique et géographique, aux limites des lieux ? entre terre et mer ?, j'aime le partage de ces lieux, disons de l'habitation du monde, de son écriture, de ses images et de ses possibles surgissements plastiques en écho/écoute du texte (et réciproquement). Non pas le lieu commun, mais le lien possible dans l'espacement des limites. Depuis ma rencontre avec des plasticiens et notamment avec le graveur François Ravel, l'écriture s'est étalée, j'ai pris la mer par les phares qui tiennent haut l'amer, retiennent nos pas, éclairent la nuit de qui tente un passage, de qui cherche à se frayer un chemin de côte vers l'intérieur de soi ; j'ai pris la mesure des façades et autres grues ou poutrelles portuaires qui portent l'écriture sur l'esplanade de la page en longues enjambées de phrases, en parcours de quasi litanies juxtaposant phrases et mots dans le souffle de la ritournelle ; je suis retourné au jardin mais à l'aune du plasticien qui fait défiler les plan(t)s ; j'ai pu enfin conduire, encore une fois dans un dialogue étroit avec le graveur, l'inscription du texte en traces sur la page.

Une façon de rencontrer un lecteur en face, de se mettre en face de lui, de le laisser prendre le relais des mots, d'être grandi par le témoin.

Les *jeudis de poésie** ou entre Flaubert et Baudelaire

Flaubert, qui dans son *Dictionnaire des idées reçues* définit ainsi les termes « poésie » et « poète » :

— *Est tout à fait inutile. Passée de mode*

— *Synonyme de rêveur et nigaud*²

Baudelaire, qui dans ses *Conseils aux jeunes littérateurs* affirme :

— *Tout homme bien portant peut se passer de manger pendant deux jours, — de poésie, jamais*³.

C'est donc entre ces deux extrêmes que se situent les *jeudis de poésie*, un cycle d'une dizaine de rencontres par an consacrées à la poésie contemporaine de langue française, avec des poètes, des glossateurs, des éditeurs, bref des voix en poésie.

Trois dispositions ont semble-t-il favorisé ce temps de rencontre.

D'abord le vieux rêve enfoui de faire cercle à plusieurs autour d'une présence en texte et au-delà du texte, autour d'une voix qui souffle l'air et le chant, qui se prête à nous tenir ensemble.

Ensuite une contingence, celle d'une mouvance d'êtres et de désirs favorable à la poésie.

Enfin une réalité, celle d'une demande, d'une attente jamais formulée mais prête à entendre l'appel ; celle aussi d'une structure prête à l'accueil : l'Université Ouverte.

Il y a de temps en temps dans la vie des institutions des moments de pure magie, des poètes à l'université, autrement dit la poésie présente en présence.

Les premiers temps d'un rassemblement qu'il soit à vocation poétique ou non, ont toujours pour moteur une énergie. Dans le cas qui nous intéresse elle est peut-être à chercher du côté de l'enfance, de la croyance crue au corps de la langue, aussi du côté de l'amateur aimant la poésie, amant, aimanteur de son objet d'idylle.

Il nous a donc fallu créer un lien en trouvant un lieu où se retrouver en parenthèses, et à une courte poignée, dans la ronde des jours pleins. Ce fut le bureau, niché sous les toits, du président de l'Université Ouverte, M. Michel Woronoff. Les poètes, la poésie, depuis la célèbre peinture de Fantin-Latour, semblent cantonner au coin de table ; on songe aussi à la mansarde de F. Pessoa :

*Mais je suis, peut-être à perpétuité, l'individu de la mansarde
Sans pour autant y avoir mon domicile ⁴.*

L'oralité crée le groupe, met l'autre en état de réceptivité, donne à vivre le lieu de la réunion. Le jeudi étant jadis jour de pleine récréation pour les élèves de France, (qui ne rêvaient que de la semaine des quatre jeudis) nous retrouvons sûrement là un temps de récréation pour une récréation de soi, non pas une nostalgie, mais une offensive vers ce qui ressourcement, vers la parole. La poésie, dit en substance Michel Deguy, est une pensée approximative, qui rapproche. On peut ajouter, une parole entendue puisque entendue.

Nous avons réappris, sous la charpente, à nous soustraire à la sphère de l'utile pour retrouver le temps précieux du dedans de soi mais aussi du dedans de la langue ; une langue en cérémonie qui insuffle le corps (« il faut penser de tout son corps » dit Mallarmé), qui fait retour sur la parole dans le langage, qui renoue avec l'intensité. Le contraire d'un simple divertissement : on ne se détourne pas, on y retourne.

Puis, forts de cette expérience, nous avons fait retour dans la cité, avons quitté la mansarde pour gagner l'université ouverte, jusque dans les lieux de commerce (ceux des livres), pour nous ouvrir donc au plus grand nombre. Ce nombre oscille entre 15 et 50 participants pour les jours de grande crue poétique, ceux qui invitent ce qu'il est convenu d'appeler des têtes d'affiche. Il faut rappeler que parmi ces invités, il y a des éditeurs de poésie (parfois avec leurs poètes), car il s'agit bien aussi d'un combat pour la poésie, d'une attention au livre, à l'édition (toujours à compte d'éditeur), d'une exigence d'écriture pour elle-même et dans son rapport/écho éventuel à l'image.

■ Jacques Moulin

¹ : *Des vers*, Éditions Ressouvenances, Paris : 1993, p.32-33.

² : Le livre de poche classique n°3139, Paris : 1977, p.114.

³ : *L'Art romantique*, classiques Garnier, Paris : 1962, p.545.

⁴ : *Le Gardeur de troupeau*, Poésies d'Alvaro de Campos, *Bureau de tabac*, Poésie/Gallimard, Paris, 1987, p. 206.

* : renseignements sur la programmation 2002/2003 : 03 81 66 51 00.

Bibliographie

Poésie

- *Matière à fraise*, Éditions de l'Envol, 1996
- *Marron*, Éditions de l'Envol, 1997
- *Façade*, texte pour livre d'artiste, gravures de François Ravel, Atelier Dutrou, 1998
- *Valleuse*, Éditions Cadex, 1999
- *Marques*, texte pour livre d'artiste, gravures de François Ravel, Atelier Dutrou, 2000
- *La Mer est en nuit blanche*, Éditions Empreintes, 2001
- *Arènes 42*, avec des images originales de Marc Degois, Éditions Cadex, 2001

car l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art (Robert Filliou)

Nous avons déjà accueilli dans *Verrières* des gens que la pratique d'écriture inscrivait dans une transversalité (aux confins de plusieurs disciplines artistiques) ou dans un pourtour voire une rupture avec la production commune. Nous avons décidé de les reciter ici avec d'autres que nous n'avons pas eu l'occasion d'évoquer encore et sur le travail desquels nous reviendrons plus tard, dans un autre contexte. Nous les présentons brièvement ensemble dans ce chapitre. Sûrement que le « thème » de l'ailleurs et l'autrement est par définition le plus propice aux oublis et aux manques. Nous savons.

LES AUTRES ET AUTRE(S) PART(S) : UN PANORAMA RÉGIONAL DES INCLASSABLES OU FAISEURS DE POL-DERS LITTÉRAIRES DÉJÀ ACCUEILLIS DANS LA REVUE + QUELQUES AUTRES

Alain Jouffroy

Si Alain Jouffroy est l'auteur de plus d'une centaine d'ouvrages, sa proluxe production ne le cantonne pas pour autant dans un champ littéraire. D'abord parce que beaucoup de ces livres expriment un regard sur le travail d'autres (plasticiens ou peintres), parce qu'il a réalisé des objets poétiques (*Posages*), mais surtout, parce que son engagement d'artiste l'inscrit dans un espace d'action bien plus vaste. Alain Jouffroy appartient à une génération née dans la dernière période du mouvement surréaliste (sa rencontre à l'adolescence avec André Breton fut pour lui déterminante). Comme pour ses aînés, l'engagement politique, la volonté de changer radicalement la société, la prédominance du désir sur la raison, l'action sous toutes ces formes sont constitutives de l'écriture. Peu importe, on le comprend aisément, le médium emprunté même si la langue peut tout naturellement revendiquer une prééminance. Alain Jouffroy est évidemment et fondamentalement écrivain et poète. Mais cela ne suffit pas à le définir parce qu'être écrivain et poète veut dire bien plus qu'écrire.

Nous avons accordé une large place à cet auteur dans la quatrième livraison de *Verrières*, à l'occasion au printemps 2000, d'une exposition de ses objets poétiques (*Posages*), à l'école d'art Gérard-Jacot à Belfort et de l'exposition *Objecteurs/Artmakers* qui réunissait deux générations de créateurs choisis et présentés par Alain Jouffroy au musée des Beaux-Arts de Dole. Dans un texte inédit publié dans notre revue, il définissait lui-même les circonstances qui l'ont amené à entretenir des liens intimes avec notre région. Par ailleurs, sa longue biographie porte la marque de son compagnonnage avec de nombreux peintres importants du siècle passé comme André Masson, Max Ernst, Jean Hélion, René Feurer, Victor Brauner, Marcel Duchamp, Vladimir Velickovic avec lesquels il a souvent entretenu des relations amicales.

Alain Jouffroy a été le président de l'actuel Centre Régional du Livre de Franche-Comté à sa création.

Michel Giroud + Erratum

Ce n'est pas la même chose, mais nous pouvons les associer au moins prudemment. Michel Giroud est un des créateurs (avec Yvan Étienne et Joachim Montessuis), en 1998 et à Besançon, de cette revue sonore éditée sur CD *Erratum* est la revue des *différentes pratiques transversales de la plastique sonore actuelle, au croisement des sphères poétiques et musicales ainsi que des arts plastiques (art audio, installations, performances, poésie action, bruitisme, électroacoustique)*. L'éditeur Hervé Binet (Éditions 23 et Éditions de La Lisière, qui soit dit en passant, ont publié quelques-uns des auteurs mentionnés ici comme Michel Guet, Manuel Daull et Christophe Fiat) avait présenté pour nous dans notre

deuxième livraison cette revue avec en préambule un petit aperçu historique des différents courants poétiques concernés d'une manière ou d'une autre par l'oralité.

Michel Giroud co-fondateur d'*Erratum* fut le créateur dans les années 70 de la revue d'art contemporain *Canal*. Grand connaisseur de la poésie sonore et de celui que l'on considère comme son créateur, Henri Chopin, il est un spécialiste de l'art contemporain et enseigne comme professeur de littérature générale à l'école des Beaux-Arts de Besançon. Performeur, il peut tricoter des discours éblouissants qui courent à partir du moulin à café de sa grand-mère jusqu'au travail de Marcel Broodthaers, avec des digressions et des glissades de skieurs de fond dauphinois via Deleuze pourquoi pas, ou Proudhon et Fourier bien sûr dont il est un des spécialistes et éditeur des œuvres complètes aux Éditions Presses du Réel. Mais l'homme a plusieurs casquettes et connaît aussi parfaitement l'œuvre de Paul Claudel. Agitateur éclairé.

Manuel Daull

Manuel Daull a participé à la première livraison de *Verrières*. Il fut le premier à bénéficier d'une bourse d'aide à la création attribuée par le Conseil régional sur avis de l'actuel Centre régional du Livre. Il est né en 1966 à Belfort. Pour sa contribution à *Verrières*, il avait choisi de solliciter parmi son entourage un ensemble de personnes, écrivains, plasticiens, éditeurs, libraires, ou simplement amis. Ceux-ci avaient alors posé un regard sur son travail. Il s'en détachait une forme de portrait-puzzle. La méthode pourrait faire office d'éclairage. En effet, Manuel Daull aime situer sa réflexion et son travail dans cette proximité et plus encore dans cette préoccupation de l'autre. Ses textes cherchent une complétude dans la rencontre avec les lecteurs. D'où un intérêt très vif de sa part pour les modes de diffusion des textes (dont l'oralité fait partie). Au-delà de ce désir d'accompagner le texte écrit, ses thématiques de travail tendent à emprunter le plus possible à une sorte d'espace commun. Si le traitement est bien sûr très personnel, les matériaux, les lieux, les objets de ce travail voudraient relever pour la plupart d'un « bien public » et l'attitude de l'écrivain pourrait se reconnaître dans une parabole de marcheur, soucieux de son avancée vers les autres et de nourritures communes à partager.

Manuel Daull poursuit depuis plusieurs années une collaboration avec le plasticien Thierry Boucton autour d'une interrogation commune sur l'espace. Récemment, l'auteur a fait paraître un texte édité par les éditions du Rhinocéros (Voir la rubrique *parutions*, *Verrières* n° 7) soumis à quatre plasticiens. Quatre publications d'un même texte non pas illustré mais interrogé, interprété différemment de quatre points de vue ou de lecture.

Manuel Daull vit aujourd'hui à Marseille.

Christophe Fiat

Deux publications de cet auteur font aujourd'hui l'actualité (Voir dans le chapitre *parutions*, les rubriques *poésie* et *essai*). Cette production écrite assez importante depuis deux ans prend place à côté de nombreuses performances. Christophe Fiat appartient à une lignée de poètes (chacun situe l'origine où il veut, du côté de Tzara et des dadaïstes ou aux États-Unis, avec Kerouac, Burroughs ou Ginsberg ou plus récemment et de nouveau en France via Henri Chopin, Bernard Heidsieck ou Julien Blaine) qui ont pensé leur travail à travers la voix et le son. Dans le cas de Christophe Fiat, les ascendances sont plutôt du côté de Christian Prigent, de la musique et de la culture rock en général (Batman et King Kong compris). Autre ascendance importante, le philosophe Gilles Deleuze dont le concept de ritournelle est devenue le centre moteur de son travail. Christophe Fiat a créé avec Anne-James Chaton la revue *The Incredible's Justine adventures* (*Tija*) puis tout seul *Mission Impossible*. Il est né à Besançon en 1966 et a obtenu en 2000 une bourse d'aide à la création. Il dispose d'un site Internet : <http://tija.free.fr/christophefiat>. Nous lui avons aussi proposé un espace dans le quatrième sommaire de *Verrières* qu'il a entrepris avec un texte théorique et une mosaïque collective de *ritournelles*.

Il vient de faire paraître un double CD (accompagné d'un livre) aux Éditions Al Dante (*Événements* 99, 2001), première publication hors revue mais qui vient en quelque sorte pérenniser de nombreuses performances de l'auteur. Anne-James Chaton, co-fondateur de la revue *Tija* produit un son sophistiqué sur lequel le quotidien doublement épinglé du point de vue subjectif (ce que j'ai dans les poches et sur ma table) et médiatique (Bill Gates, la guerre, le monde) invente une imagerie incertaine et contemporaine.

Anne-James Chaton est bisontin et vit actuellement à Montpellier.

Louis Ucciani

Il n'était pas pensable de ne pas l'évoquer même si ce n'est pas à un titre particulier. L'homme serait avant tout philosophe (auteur notamment de plusieurs ouvrages aux Éditions Kimé dont il dirige une collection) et enseignant à Besançon, poussant parfois ses textes hors de la feuille pour des lectures performances accompagnées d'une guitare ressassant ses accords (celle de Christophe Fiat). Le texte a sa géographie et la litanie des noms propres qui l'habitent est apte à grandir cette région ; cet *ici* auquel si souvent la parole poétique et politique se dérobe est un lieu habitable pour Ucciani, grâce à Charles Fourier, Matthieu Messagier ou Gustave Courbet. Comme pour Alain Jouffroy, les cantonnements sont proscrits, la parole est libre et responsable quitte à se réduire à des coups de griffe, mais elle a à voir avec l'existence et l'éthique. Louis Ucciani est l'éditeur de la revue *Luvah* (voir p.16 l'historique de la revue réalisé par Chantal Guillaume) depuis vingt ans. Il est l'auteur d'un film d'entretien avec le poète Matthieu Messagier (produit par le C.I.C.V.) dont il a publié des textes sans doute à ces moments délicats où les grands éditeurs se font provisoirement un peu sourds. Il est aussi l'éditeur de Jacques Ferry que nous présentons dans ce numéro et de Jean-Jacques Hasquenoph, dont la parole sans lui se serait perdue en même temps que la vie. Collaborateur régulier de *The Incredible Justine adventures*, il est également co-responsable des *Cahiers Charles Fourier* et de *Philosophiques*.

Roger Munier

L'œuvre de Roger Munier compte aujourd'hui plus d'une quarantaine d'ouvrages. De formation philosophique, ami de Heidegger, l'auteur, né à Nancy en 1923 mais résident en Haute-Saône, situe lui-même son travail dans une zone de confluence, en un point de rencontre entre poésie et philosophie ou plus généralement entre poésie et pensée. Il s'est tout naturellement penché sur l'œuvre de quelques poètes contemporains (Bonnefoy, Frénaud, Réda, Guillevic), a également traduit Heidegger, Kleist, Rilke, Paz, Porchia, Juarroz... Sa présence dans ce chapitre est due à l'attrait qu'il a toujours manifesté pour l'image en général et son statut. De là, un travail en regard de la photographie et du cinéma. La revue *Tausend Augen* (mentionnée dans les parutions de la sixième livraison de *Verrières*) propose une rencontre avec Roger Munier qui s'achève avec une bibliographie sélective de l'auteur concerné par ces thèmes de l'image et du visible, du cinéma et du montré.

Nous la reproduisons ici :

- *Contre l'image*, Éditions Gallimard, 1963
- *Le Chant second*, Deyrolle Éditeur, 1991
- *L'Apparence et l'Apparition*, Deyrolle Éditeur, 1991
- *Voir*, Deyrolle Éditeur, 1993
- *Exode*, Arfuyen, 1993
- *Le Seul*, Deyrolle Éditeur, 1993
- *La Dimension d'inconnu*, José Corti, 1998
- *Sauf-Conduit*, Lettres Vives, 1999

L'auteur bisontin est intervenu dans le tout premier sommaire de *Verrières* pour présenter l'écrivain Odile Massé. Il s'est également expliqué sur son rapport à l'écriture dramatique et à la mise en scène de certains de ses textes dans notre dossier *Théâtre et littérature* (*Verrières* n° 5). Il conviendrait de parler également de ses relations aux peintres et à la peinture, à la photographie, que l'actualité de ses parutions nous a parfois permis de pointer, mais qui mériteraient un regard plus panoramique. L'auteur a réalisé neuf livres d'artistes accompagnés d'œuvres originales :

- avec des gravures de Gwezenneg (*Transphallie*, Les Impénitents, 1979 et *Larves et Lémures*, Folle Avoine, 1996), de Dado (*Le Don de Langue*, Alain Controu Éditeur, 1992), de François Béalu (*Paysages des limites*, Folle Avoine, 1999), de Bérénice Constans (*Iris*, Éditions Shushumnà, 2000) et de Cécile Reims (*Cosmogonies*, Galerie Michèle Broutta, 2002) ;
- des lithographies de Bernard Jobin (*Amazones et Centaures*, 1990, aux dépens de l'artiste) ;
- des aquatintes de Christine Vielle (*Œdipus filius*, Mirage, 1999).

Plusieurs livres publiés en édition courante de l'auteur ont bénéficié d'illustration ou se sont inscrits en regard de l'œuvre d'artiste comme Frédéric Benrath, Henri Maccheroni, Marie-Thé Herbin et Dado auquel Claude Louis-Combet a consacré deux essais *Dadomorphes et Dadopathes* (Deyrolle Éditeur, 1992) et *Dado, le Sacre du Dépotoir* (La Pierre d'Alun, 1996). Un livre illustré par Dado vient également de paraître chez ce même éditeur : *Figures à l'orée* (voir notre rubrique *parutions*). Plusieurs récits de Claude Louis-Combet, notamment parus aux éditions Lettres Vives ont bénéficié de frontispices. Enfin, parmi l'actualité, citons *Via Crucis* (avec des photographies de Gilles Pernet, Néo Éditions, 2002) et une contribution datée de 1984, de Claude Louis-Combet à un moyen métrage signé Thierry Zeno, *Les Tribulations de saint Antoine*.

Guy Boley

D'abord funambule des grandes hauteurs puis auteur tout court, l'homme a abandonné le cirque de ses débuts mais a gardé avec lui quelque chose de la route et du partage, un amour des terrains vagues, ceux où l'on plante son chapiteau comme ceux que nous décrivons ici, c'est-à-dire mal ou pas du tout balisés, terrains des bonnes volontés et des écorchures plus que des grandes scènes. Guy Boley aime ces trouées dans l'air du temps et s'en va volontiers au Cameroun ou au Brésil monter ces spectacles impossibles avec des décors pas bien prévus pour et pas mal de magie. Il peut être scénographe pour des danseurs de Hip-Hop (Accrorap par exemple), auteur de pièces de théâtre (quatre pièces créées au Japon) collaborer avec le cinéaste François Royet (un court métrage sur Gustave Courbet récemment) ou empoigner lui-même la caméra dans les pays de passage. L'écriture, les romans, les nouvelles, c'est plutôt dans les creux du retour, dans sa maison de Mesmay bien posée dans le département du Doubs. Elles patientent le temps de ses absences. Un texte-lettre à Pierre Michon paru dans la revue *L'Atelier contemporain* pourrait bien augurer d'autres publications. Nous avons présenté Guy Boley dans le dossier consacré à la littérature et au théâtre, dans notre cinquième parution.

Anne Vaclair

Nous avons fait connaissance avec Anne Vaclair dans la quatrième livraison de *Verrières*. Elle y présentait un projet collectif, intitulé *Premier geste*, initié par le Centre International de Création Vidéo C.I.C.V.-Pierre Schaeffer et par son directeur Pierre Bongiovanni. Il s'agissait pour quatre auteurs de mettre en situation et en forme une lecture. Les auteurs proposaient un support visuel, sonore, olfactif pour favoriser une rencontre entre l'auteur et son public. Ce travail a été présenté à l'espace Gantner, à Bourogne (90), puis à l'Espace Kiron, à Paris. Les textes acceptaient tous d'être inachevés. Cet état d'incomplétude instaure les conditions d'un échange avec le public. Le texte est susceptible d'évoluer avec les lectures qui en sont faites. Cette interactivité, Anne Vaclair l'a bien entendu rapidement développée sur Internet. Elle a ainsi créé une revue thématique que nous avons présentée dans la sixième livraison de *Verrières*, *Glané* (<http://glane.cicv.fr>) dans laquelle les contributions mises en ligne au fur et à mesure qu'elles lui parvenaient, créaient une dynamique dans le sommaire. Chaque contribution portait en quelque sorte, au moins potentiellement, la

connaissance de la contribution précédente, consultable sur le site. Deux sommaires ont ainsi été mis en ligne, à côté de textes sonorisés à plusieurs entrées. Cette recherche n'occulte en rien la qualité du rapport à l'écriture et la reconnaissance bien entendu première du travail de la langue. C'est pour cela que nous citons Anne Vauclair ici, auteur par ailleurs d'une pièce radiophonique pour France Culture, de nombreux ouvrages en attente et grande productrice d'idées. Dernier projet en cours de réalisation, la création et la mise à disposition de juke-box multimédias, comme *livre sonore et visuel*, dans des lieux publics (voir aussi la présentation de ce projet et un appel à contribution sur <http://glane.cicv.fr>).

Éditions Wonderland

C'est une maison d'édition concernée par la publication du travail d'artistes intermédia. Le premier livre édité s'articulait autour d'*Étant Donnés*, duo constitué en 1980 par Éric et Marc Hurtado et joignait à des textes et à un CD audio des auteurs, témoignages, entretiens et analyses du groupe. Sorte de périmètre de création qu'arpentaient des connaisseurs de l'œuvre (chacun son angle d'attaque) et au sein duquel se trouvaient des poèmes et des performances. L'ouvrage était bilingue. Nous attendons la suite.

Éditions Wonderland, 6, rue de la Madeleine — 25000 Besançon.

Zéro, l'infini

À la fois galerie et maison d'édition, Zéro, l'infini publie des livres d'artistes, des livres objets et des livres de bi-bliophilie contemporaine. Une douzaine à ce jour, pour des tirages limités accompagnés ou non d'une édition courante de quelques centaines d'exemplaires. L'actualité de la maison d'édition concerne un livre du photographe Stéphan Girard intitulé *Lieux à habiter* et réalisé autour des photographies récentes des anciennes usines désaffectées Rhodiacéta à Besançon.

Sinon le catalogue propose entre autres, « côté artistes », des œuvres notamment de Cozette de Charmoy, de Jean-Paul Albinet, de Joël Leick, de Mathias Perez... et des textes de Michel Butor, de Gilbert Lascault, de Marcelin Pleynet, de Lin Delpierre (auquel nous consacrons un dossier)...

Adresse : Espace Valentin, rue des Trois Croix

— 25048 Besançon cedex

Responsable : Jean Greset

Tél. : 03 81 50 75 43

Fax : 03 81 53 13 59

Le Pavé dans la mare

Le Pavé dans la mare est une galerie d'art contemporain bisontine située 5, rue de la Madeleine et créée en 1994. Suite à des expositions, la structure devient éditrice en 1999 avec un tirage limité d'une affiche du plasticien François Morellet. Les tirages suivants seront eux compris entre 1000 et 2000 exemplaires. Il s'agit des catalogues d'expositions des artistes suivants :

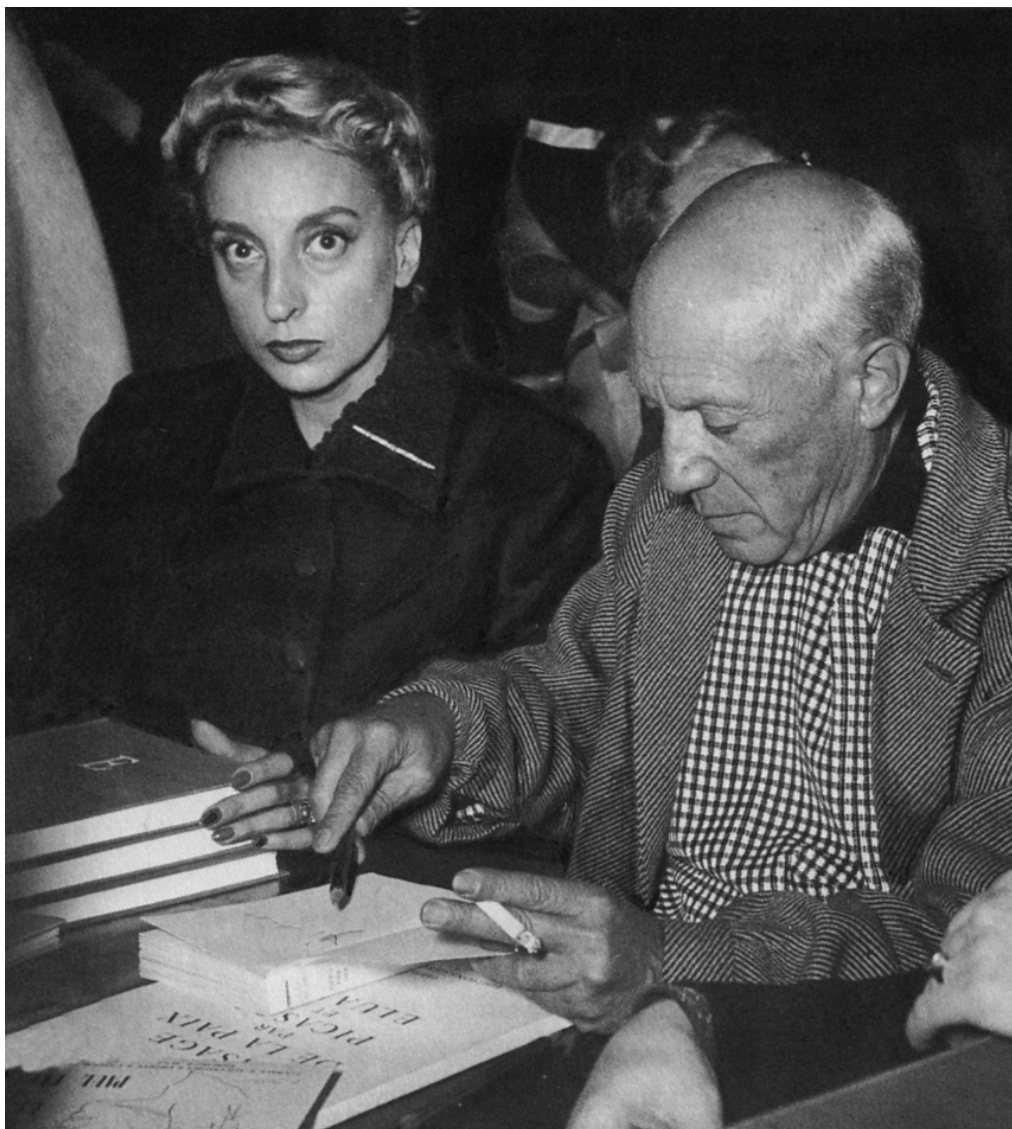
— Sloan Leblanc, *Tableau de Bord*, 1999

— Audrey Marlens, 2000 (coédition avec la revue Ginger)

— Lin Delpierre, François Laut, Jean-François Cavo, *Montevideo x 3* (CD Rom et CD audio), 2000

— Alberto Sorbelli, *En même temps, jeu des médias et de la société, jeu de l'oie*, 2001

— Gilles Picouet, *En Chantier !*, 2002 (coédition avec le 19, Centre d'art contemporain à Montbéliard).



Alice Gascar et Pablo Picasso en 1952

Pour la deuxième livraison de *Verrières*, nous avons rencontré Alice Gascar dans sa maison de Baume-les-Messieurs. Elle avait évoqué pour nous la personnalité de son dernier mari, Pierre Gascar, écrivain, auteur d'une cinquantaine d'ouvrages et décédé en 1997. Alice avait un jour décidé d'accompagner du mieux qu'elle pouvait le travail de son mari.

Son effacement personnel, dont elle avait témoigné pendant notre entretien, n'avait pas masqué toutes les jolies lumières de son parcours. Alors nous sommes retournés la voir. Pour qu'elle nous parle de ses poèmes du début, de ses traductions de Neruda ou de Bergamin ; de ses amitiés avec Picasso, Éluard ou Aragon. De ses luttes auprès des républicains espagnols ou pendant l'occupation. Pour prendre le temps, avec une vieille dame très élégante, de parcourir le siècle qui vient de finir.

[Alice Gascar]

Alice Gascar a quitté sa maison. Sans doute pour les mêmes raisons qui firent que longtemps, elle aime y habiter : à cause de trop d'espace ou de souvenirs, d'une porte ou d'un jardin suspendus à un escalier trop élevé. La vieillesse nous confine ainsi dans deux ou trois pièces. Ceux qui s'en vont se défont de leurs meubles, des objets et des livres. Dans la chambre qu'occupe aujourd'hui Alice, il ne reste plus qu'un dessin, une lithographie et une seule rangée de livres. Le trait lumineux et joueur de Picasso semble rire pour l'éternité face à la fantaisie plus maîtrisée de Fernand Léger. Une biographie de Rimbaud et ses poèmes, les livres envoyés par les quelques amis écrivains encore vivants ont trouvé un espace étroit ou précaire pour se poser. Hormis cette petite pile, la commode ne porte plus que les livres de l'ami poète et du dernier mari défunt : Paul Éluard qu'elle ne cesse de relire et Pierre Gascar dont la relecture est demeurée douloureuse depuis la mort. Picasso, Léger, Éluard, Gascar, quatre hommes de sa vie parmi la longue liste des absents. Quatre noms vivaces, qui se sont échappés de la grande ronde des noms colorés de la première moitié du vingtième siècle. Ultime défection, Dominique Éluard, morte l'année dernière mais qu'Alice ne voyait plus. À 87 ans, la vieille dame n'en finit pas de questionner sa longévité. Elle ne cesse de réclamer sa mort avec des regards et des rires qui signifient le contraire. Facéties et démentis : il faut dire qu'elle ne l'a jamais trop respectée, la mort.

Alice Simon, devenue un jour Alice Gascar, fut l'amie d'enfance d'André Chouraki. Elle est née à Oran. Très jeune, elle se lie également avec Francine Faure qui deviendra Francine Camus (*Camus a épousé ce qu'il y avait de mieux à Oran... J'étais déjà partie !*). Les deux femmes s'adorent et sont rivales, viennent à Paris pour entreprendre ensemble des études de lettres. Comme son frère Rolland Simon, le premier en France à avoir traduit Lorca, Alice devient la traductrice chez Seghers de plusieurs poètes de langue espagnole : José Bergamín, Pablo Neruda, Antonio Machado, Rafael Alberti, Miguel Hernández. Elle qui restera toute sa vie catholique pratiquante s'engage très vite en faveur des républicains espagnols. Elle collabore sous l'occupation à la revue *Fontaines*, dirigée par Max-Pol Fouchet, puis épouse un Juif en 1942, Jacques Ahrweiler (*je me serais mariée à la synagogue s'il avait voulu*). Chouraki et elle, qui ne se sont pas perdus de vue, contribueront pendant ces années d'occupation, à la fuite vers la Suisse d'enfants, qu'ils font partir de la gare de Lyon jusqu'à la frontière, via des passages repérés par le mari d'Alice (*quand j'y repense, que je revois le visage très juif de Chouraki, mes consignes dissimulées dans mon chignon, je me dis que les Allemands ne voulaient pas nous voir. Tout ceci n'est pas affaire de courage, plutôt de culot*). Depuis le courant des années 30, Alice publie quelques recueils de poèmes et, en compagnie de son frère, commence à fréquenter le milieu artistique parisien. Elle se lie ainsi d'amitié avec Elsa Triolet et Louis Aragon (*j'étais la seule femme qu'Elsa pouvait supporter*), se retrouve dans les soirées organisées par Pierre-Jean Jouve, devient au hasard des luttes politiques l'amie de Pierre Emmanuel. C'est encore son frère, contacté pour traduire un texte de Picasso qui la présentera au peintre (*il lui a dit ne rien pouvoir faire sans sa sœur*). Alice donne toute son âme et arrache ainsi la fidélité de quelques grands séducteurs, peu connus pour leur constance auprès des femmes. Dans ce siècle et ce milieu qui se plaît aux ruptures éclatantes et au libertinage orageux, cette femme au franc-parler ne se brouille avec personne. C'est d'ailleurs ce franc-parler qui séduit Picasso. La guerre est sur le point de finir : au moment de la libération de Toulon, le frère d'Alice, habile aux fourneaux, prépare un grand repas pour une vaste fête et descend au pied de l'immeuble déposer les poubelles. Il est alors fauché par une des dernières salves de mitraille allemande. C'est sûrement la fin d'une période. Dix ans encore, bientôt Alice ne traduira plus de poètes espagnols ; ne publiera plus de livres. Ce sera en 1954.

Cette année-là en effet, la Chine fête les cinq ans de sa révolution. Claude Roy conduit la délégation française. Il y a là, parmi le beau monde, Alice et le dernier lauréat du Goncourt, Pierre Gascar. Celui-ci vient d'être récompensé pour un émouvant récit de camp, *Le Temps des morts* ainsi que pour un recueil de nouvelles, *Les Bêtes*, dont certaines, écrites en captivité, sont parvenues à Gaston Gallimard via Philippe Hériat, Jean Cocteau et Joseph Kessel. Gascar a passé une partie de la guerre en Ukraine dans le camp de Rawa-Ruska tout proche d'une voie de chemin de fer, qui révéla peu à peu à ses yeux la réalité des déportations massives de Juifs venus d'Europe centrale. En 1954, Pierre Gascar travaille à une série d'articles pour *Paris-Soir*. Il n'est pas du tout proche du parti communis-

te et peu ou pas du tout lié à l'entourage d'Alice. Alice est plus que sceptique quant à ce qu'elle voit. Elle se souvient très bien de sa rencontre avec Chou-en-laï qui avait travaillé en France et du fait, parlait un peu français. (*Je lui ai dit que son régime était une dictature horrible. Il m'a dit que ça allait bientôt changer.*) Alice n'a jamais imaginé ne pas dire ce qu'elle pensait. La suite est d'un romantisme raffiné. Pierre Gascar et Alice Ahrweiler choisissent, seuls parmi la délégation française, de rentrer en France par le transsibérien. Les trains ne sont pas regardants, ils emportent indifféremment les déportés et les amants. Le mariage aura lieu un peu plus tard. Alice devenue Gascar renoncera à toute activité personnelle pour devenir la femme de l'écrivain. Elle veillera, à Paris et dans le Jura où ils ont acquis une maison, au travail de son mari jusqu'à ce que les mots l'abandonnent. Pierre Gascar écrira une centaine d'ouvrages avant de mourir de la maladie d'Alzheimer en 1997.

La vie confiée aux survivants une drôle de tâche. Celle des seconds enterrements, tout symboliques et plus définitifs. Alice a vendu sa maison de Baume-les-Messieurs pour s'installer pas loin de Cousance. Elle voulait rendre, cinquante ans après, les meubles à son premier mari mais celui-ci n'en a pas voulu. *Lorsque Pierre Gascar est venu s'installer chez moi, il n'avait qu'une valise. Jacques Ahrweiler m'a tout laissé. Il est normal que je le lui rende !* Au début, on pense sûrement que tout mérite d'être gardé, puis avec la fatigue, les mains reposent les objets sans presque plus d'attention. Le plus intime n'est plus le nécessaire, l'affect se contente du souvenir. Les livres jouent alors leur dernière partie. La voix dépose encore quelques images au hasard des pages : Camus, *qui était vraiment un bel homme* et Sartre et Beauvoir *qui étaient vraiment antipathiques*. Néruda, *un grand poète mais qui a profité de la fortune de ses femmes* et Tristan Tzara *qui était très avare*. Aragon *assis parfois dans les escaliers de sa maison pour écrire*. Beaucoup de tendresse, toujours pour ce dernier, comme pour Éluard et Picasso. Des souvenirs rapportés aussi : *Mata Hari, arrivant à une soirée chez Natalie Barney, nue sur un cheval blanc*. Quoi d'autre ? Des choses plus graves, des crayons plus gras pour redessiner les contours d'une tristesse. La vieille dame vient de résilier son abonnement au *Monde* dont elle ne connaît ni les signatures, ni ceux dont il est question. Elle écoute France Musiques, correspond avec Jean Chalon et André Chouraki qui lui raconte le quotidien, difficile ou calme, à Jérusalem. La plupart du temps, elle pense à son fils aujourd'hui très souffrant et sur ce sujet, ne dira rien de plus que ce que disent les autres femmes : *c'est la plus belle chose que j'ai faite dans ma vie*. Le temps ne cesse de ramener dans le présent cette détresse pusillanime que la vieille dame maltraitée de petits rires brefs. Ils découpent parmi eux des silences plus accueillants. Alice s'autorise alors une question dont elle connaît à coup sûr la réponse : *Est-ce que mes yeux pétillent toujours ?* Elle aurait dû se faire opérer de la cataracte à la mort de Pierre Gascar, mais elle pensait être si près du bout de sa vie que l'opération lui semblait inutile. Mais la mort ne vient pas. *Je suis prête. Je l'attends*, dit-elle en riant. *Vous savez, vous ne voyez rien parce que je suis coquette mais je souffre beaucoup*. L'élégance est le propre des belles âmes. Elle parle à Dieu en espagnol, rit de se donner chaque jour pour prétexte à promenade, une visite à quelques ânes qui paissent dans un pré attenant à la résidence où elle vit. Elle aime la confiture d'oranges et Zinédine Zidane. Elle se félicite que son compagnon de table, dans l'institution religieuse où elle habite, soit bel homme. *Ça ne gâche rien*. La mort intimidée, s'est retirée très loin. Derrière le champ des ânes et la montagne jurassienne. Alice s'est fait quelques amies parmi les religieuses. Elle leur conseille parfois, malicieuse, de s'habiller cher *Burberrys*. Elle a su les convaincre de deux ou trois croyances. Une d'elles lui a dit un jour : *priez plutôt Picasso ou Éluard. Ils ont sûrement aujourd'hui une bonne place au paradis*.

■ Christophe Fourvel

Alice Gascar est née en 1914 à Oran. Sous le nom d'Alice Simon elle signe avec son frère diverses traductions de l'espagnol, la première dans *Les Nouvelles Lettres*, en 1938. Il s'agissait de sonnets de José Bergamín, dont elle traduira par la suite de nombreuses pièces de théâtre, parmi lesquelles : *La Fille de Dieu*, *Méline* et *le Miroir* et *Médée l'enchanteresse*. Elle collabore alors régulièrement aux revues *Europe*, *Poésie* 45, 46, *Fontaine* et traduit Rafael Alberti, Pablo Neruda, Antonio Machado, Gabriela Mistral, Vicente Huidobro, Cesar Vallejo, Miguel Hernandez, Serrano Plaja, Octavio Paz, Rodolfo Ussigli, Valle-Inclán...

Elle est l'auteur d'un recueil de poèmes, *Les Sept Mémoires*, Éditions Seghers, 1953.

Les Derniers Jours de Venise
 Éric Audinet
 Éditions Farrago/Léo Scheer
 Parution : décembre 2001
 Diffusion/Distribution : Union-Distribution
 210 p. 17 Euros
 I.S.B.N. : 2-84490-083-6

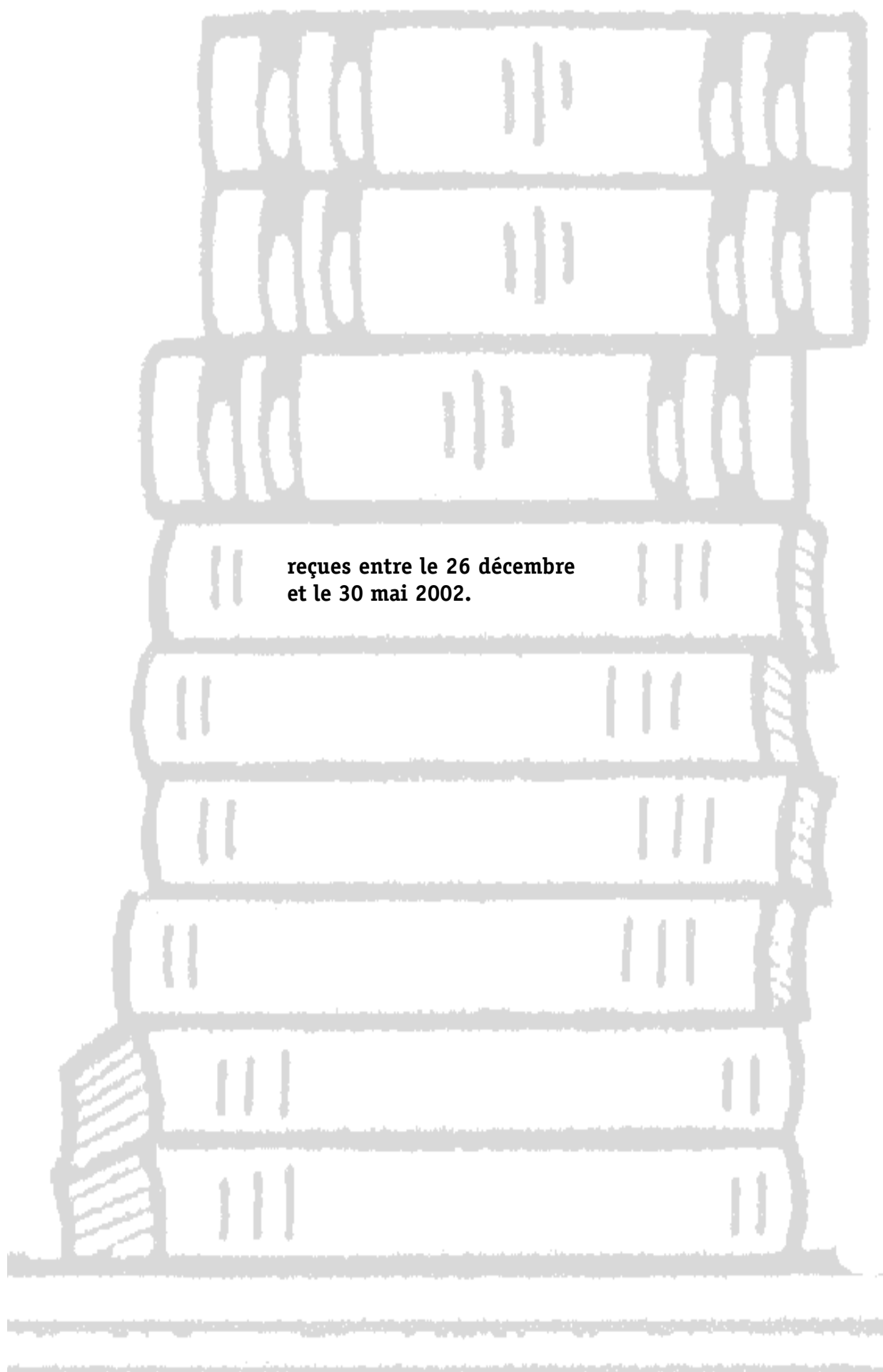
OÙ SE PASSE LA VIE ?

Les Derniers Jours de Venise est un livre sur la vacuité. C'est un livre qui pose les questions de la langue et du possible, un livre en trompe-l'œil, drôle, avec des scènes d'une sexualité folle et heureuse, un roman policier, loufoque puis désespéré avec une course poursuite derrière des gangsters type Dalton et déjeuners d'autoroutes avec sensations ponctuelles mais profondes de l'existence. Il n'est pas sûr que la critique d'un tel livre doive faire des prélèvements de toutes ses strates... Plus certainement, elle devrait attester de la jubilation et de la pensée qui ont conduit sa réalisation.

Le motif est le suivant : un artiste peintre part avec un peintre en bâtiment livrer deux tableaux à un acheteur de Venise. Sur la route, ils vont, par exemple, méditer sur le site d'Alesia (en buvant un gruaud-larose 1961) ou se coltiner cinq bandits en quête de la caisse d'une pizzeria. Ils vont apprendre à découvrir Venise ; à aimer Venise. Ils vont explorer Venise et participer aux mœurs débridées de ses habitants. Ils se baigneront dans l'Ognon, car Venise ici, est un village du Doubs. Ils penseront ne jamais partir puis mettront le cap vers la Méditerranée, pour en découdre avec les bandits de la pizzeria (John, Jesse, Jess, James et Léon). Le narrateur est là tout le temps, petit génie assis sur la banquette arrière de la voiture, puis châtelain au veuvage camouflé, pour qui l'histoire va se répéter. Cette balade franc-comtoise est certainement une réponse d'écrivain à la question du *que reste-t-il à faire qui n'a pas déjà été écrit ?* Venise jouant alors le rôle du grand thème, représentant la littérature, Venise étant ce sur quoi l'on ne saurait plus quoi dire et du coup l'homonymie doubiste s'impose comme un tremplin pour s'échapper de cette impasse et rebondir dans un espace de création grand air. Oui, il est encore possible d'inventer et d'écrire sur Venise, à condition de prendre un autre Venise. Le risque sera celui d'un moindre rayonnement, d'une plus grande confidentialité, mais cela fait alors écho à une interrogation plus large sur la place de chacun dans la société, car le livre n'oublie pas d'être politique et parvient en quelque sorte, à « subir » lucidement le monde :

« songes-tu, tandis que nous divaguons dans cette France admirable, comme des miséreux qui ont une vie admirable, disait Wittgenstein à la fin de sa vie, que chacun de nos gestes n'engage tout au plus que nous, et encore, tandis que quelque part dans des bureaux ouatés, au cours de petits déjeuners paisibles, au coin d'une porte, se joue, à coups de sommes astronomiques, le sort d'entreprises gigantesques et que le monde de la finance et des grands groupes lentement mais inexorablement prend les commandes de tout le pays ? Pense à cela, toi qui voulais changer la face du monde. Où se passe la vie ? »

Éric Audinet dirige le journal *Le Parlement*. Il a publié une dizaine d'ouvrages, notamment *La Vie à la campagne* et *Une difficile expédition*, tous deux aux Éditions Spectres familiairs.



périodiques

Coulisses n° 25

Revue biannuelle

Théâtre Universitaire de Franche-Comté

Parution : janvier 2002

Diffusion/Distribution : librairies de Besançon (À la Double Page, À la page, CampoNovo, Le Roi Lire - Nouveau Théâtre de Besançon, Les Sandales d'Empédocle), la librairie La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon ; et abonnement.

Faculté des lettres

32, rue Mégévand,

— 25030 Besançon cedex.

Mél : tufc@univ-fcomte.fr

154 p. 5,34 Euros

I.S.B.N. : 2-84627-052-X

Quatre entretiens ouvrent ces vingt-cinquièmes « coulisses ». Ils permettent tout d'abord de (mieux) faire connaissance avec le nouvel adjoint à la culture de la ville de Besançon, Michel Roignot, anciennement en charge du patrimoine et avec Didier Levallet, le nouveau directeur de la scène nationale de Montbéliard, *L'Allan*. Les deux entretiens suivants concernent des pratiques artistiques hybrides (comme on en cause dans cette livraison). Il s'agit d'une interview de Jean Lambert-Wild (cf. *Verrières* n° 5) à propos de la Coopérative artistique qu'il a cocréée et de l'association Montagne Froide (interview de Valentine Verhaeghe).

Puis il est question de quelques créations récentes dont *Pièces*, de Philippe Minyana (mis en scène par Robert Cantarella), du théâtre chilien du XX^e siècle, de la suite d'un dossier consacré au théâtre brésilien et à Oswald de Andrade en particulier, et des chapitres habituels dévolus à la vie du théâtre universitaire avec cette fois, puisque c'est l'actualité, une grande place accordée à Armand Gatti.

Glans n° 7

feuillet gratuit à parution variable

Parution : février 2002

Rédaction : Joël Poiret, 8, place de l'Église — 39350 Ougney

Mél : joel.poiret@oreka.com

La septième feuille est venue au bout d'un an. Toujours gratuite, toujours sur un seul recto verso, la revue *Glans* mêle critiques de livres et courts poèmes inédits dans un arpentage de plus en plus affirmé : celui d'un espace poétique d'aujourd'hui qui ne cache pas une ascendance classique que pourraient par exemple incarner Philippe Jaccottet et Eugène Guillevic.

La Racontotte n° 64

(Revue trimestrielle de Nature et Traditions comtoises)

Éditions L'Atelier du grand Tétrás

Rédaction : Au-dessus du Village — 25210 Mont-de-Laval

Parution : mars 2002

Diffusion/Distribution : Maison du Livre de Franche-Comté

48 p. 4 Euros

I.S.S.N. : 01530453

Ce que nous avons chassé du monde cherche aujourd'hui en chaque

homme son refuge.

La 64^e livraison de *La Racontotte* s'ouvre sur une citation de Valère Novarina, ce qui montre bien que la revue *de Nature et Traditions comtoises* sait entendre parfois le bruit contemporain du monde et (ou) que la modernité peut aussi faire résonner les préoccupations ancestrales. Après avoir d'ailleurs exprimé un point de vue sur les attentats du 11 septembre (Henri Meunier), la revue ouvre un dossier sur le sapin dans les armoiries comtoises, publie ses trois pages de dictionnaire (Français régional des Comtois/Français), des locutions du patois de Russey (7^e volet) puis s'intéresse aux moulins de la vallée du Dessoubre (Denis Bépoix), au pic-épeiche (Jean-Marie Michelat) ; à lire aussi, une nouvelle bilingue patois/français de Pierre Mathiot et une autre rien qu'en français de Christian Dufour (respectivement *Le Cochon de Bavedel* et *La Naissance du signe*). Enfin, L'Atelier du grand Tétrás revient sur ses choix éditoriaux en annonçant trois recueils de poèmes à venir et en publiant une abondante note sur le livre déjà édité en 2001 de Jean-François Mura, *Glyphes*, titre aujourd'hui retenu pour dénommer l'ensemble de la collection à venir.

L'Animal n° 11/12

Adresse : 6, rue Bégin — 57000 Metz

Tél. : 03 87 56 96 93

Mél : lanimal@voila.fr

Parution : janvier 2002

220 p. 20 Euros

I.S.S.N. : 1273-6678

J'aimais l'écriture manuscrite, mais j'ai, depuis 1993, des problèmes sérieux d'arthrose et je n'arrivais plus à écrire à la main. Je me suis mis à un autre système, qui consiste à couper en deux des feuilles 21 x 29,7, à les taper à la machine, puis à les perforer et à les mettre en liasse. Il y a six ans que ça dure, je les enfle l'une après l'autre, sans tellement les relire et, vous voyez, j'en suis à la page 1033. C'est conséquent. Si ça continue, si Dieu me prête vie, ce sera quelque chose d'assez considérable.

Voilà (un peu) pour la méthode. Ainsi, avant d'aborder longuement les concepts fondamentaux de la pensée de l'écrivain (que nous évoquons également dans notre présente parution), Roger Munier évoque avec Francis Pourkat l'écriture de l'*Opus incertum* dont un tome vient de paraître aux Éditions Gallimard (voir rubrique *biographies, essais*).

Chantal Colomb, dont la conversation avec Roger Munier a donné naissance au lumineux *Sauf-Conduit — l'enjeu poétique* (Éditions Lettres Vives, 1999), décrit au préalable la vaste entreprise de ces carnets, sa cohérence et son homogénéité au-delà de la forme fragmentaire, grâce à la méditation qui la sous-tend. Ce sont, selon Chantal Colomb, les « instants » d'une même pensée. L'illustration est immédiate puisqu'on peut lire juste après un ensemble de notes inédites de l'auteur, écrites lors du dernier été. Une phrase dit peut-être pourquoi *Opus incertum* est l'œuvre achevée la plus interminable, toujours selon Chantal Colomb :

J'ai assez dit déjà. Pourquoi poursuivre ? Parce que je n'ai que dit.

Au sommaire de ce numéro double également articulé autour de la notion *Dans la nuit*, des contributions de : Jacques Amsler, Stéphane Bouquet, Jean-Louis Chrétien, Emmanuel Laugier, Gérard Haller, Henri Maccheroni (photographies), Michel Butor, Daniel Payot, Henri Droguet, Daniel Arsand,

Philippe Fusaro, Bastien Gallet, Jean-Yves Masson, Daniel Blanchard, Christian Garcin, Philippe Choulet, Philippe Rivière et Thierry Hesse. Prochaine parution autour de *L'extase*, puis du *Nu*.

Le Visiteur n° 8

ville, territoire, paysage, architecture

Éditions de l'Imprimeur

Parution : mars 2002

Diffusion/Distribution : Inextenso/Le Seuil

160 p. 24 Euros

I.S.S.N. : 1265-7034

Le Visiteur est une revue de *critique des situations construites* coproduite par la Société française des architectes et les Éditions de l'Imprimeur. Elle se considère comme *le fellow traveller de tous ceux qui envisagent le monde « des pieds à la tête »* : c'est du moins ce qui est annoncé dans l'éditorial de ce numéro signé Sébastien Marot, en référence à une contribution de Marc Armengaud consacrée à un « Mouvement de chemineurs » composés d'artistes, d'architectes et de paysagistes partis donc cheminer à Saint-Quentin en Yvelines. Villes nouvelles et banlieues sont des territoires sur lesquels *Le Visiteur* s'interroge et Soline Nivet tente, elle, de débusquer l'image de la banlieue parisienne qui se cache derrière l'édition que lui consacre depuis quelques années *Le Guide du routard* pour lequel semble-t-il, tout ce qui fait attrait est petit (pour les bistrotts), en survie (pour les immeubles), pauvre (en général), en bleu de travail (pour les gens) ou désaffecté (pour les usines). Le texte de Boris Sieverts explore la périphérie de Cologne, celui de Jean-François Chevrier, accompagné des photographies de Marc Pataut, le terrain vague de Cornillon et le quotidien de ses habitants avant la construction du Grand Stade de France, celui de Luc Baboulet, l'attrait qu'exercent sur le monde de l'art, les friches et autres lieux laissés en jachère par les mutations industrielles.

Plus loin, Nicolas Frize décrit des paysages et des horizons sonores, Jean-Baptiste Marot des paysages et des horizons cinématographiques dans le dernier film d'Éric Rohmer, *L'Anglaise et le Duc*.

Pierre Caye s'interroge sur les notions d'*Édifier et d'architecturer* à partir de deux textes du XV^e et XVI^e siècle et Jean-Philippe Antoine analyse le *Culte moderne des monuments*, vieux aujourd'hui d'environ un siècle.

Spam 2002°1

Éditions de la Lisière &

Sylvain Barreaux, Hervé Binet, Dominique Grass, Jean-Christophe Sevin

14 p. 3 Euros

contact : spam@gluecklich.net

I.S.B.N. : 2-913813-01-1

Ne pas se fier à l'épaisseur de ce numéro. Sept feuilles, mais bien remplies pour seulement 3 Euros, avec un entretien et un texte inédit de Pierre Carles, l'auteur des films *Pas vu pas pris* et *La Sociologie est un sport de combat*. Suivent un conseil aux étudiants (un éloge de la copie) et un poème de Matthieu Messenger post 11 septembre, merveilleux cigare de fin du monde aux volutes amères et douces, pleine de ce goût qu'on ne pourrait jamais dire ni fruité, ni simplement agréable mais dont on ne pourrait même pas se passer au paradis.

Pour le reste, le contenu de l'entretien, nous ne pouvons rien en dire si ce n'est de conseiller de le lire (et encore), car nous sommes une revue institutionnelle et le problème c'est bien ce qui est entre autres dit dans *Spam* ; la censure aujourd'hui c'est : « Tu vois c'est moi qui ai décidé que tu puisses parler mon gars, donc vas-y cause toujours. »

Spam 2002°2

Éditions de la lisière &

Sylvain Barreaux, Hervé Binet, Dominique Grass, Jean-Christophe Sevin

30 p. 3 Euros

contact : spam@gluecklich.net

I.S.B.N. : 2-913813-02-X

Il se passe déjà quelque chose dans ce deuxième numéro. Par rapport au premier, le panorama s'élargit, les questions traitées sont nourries de plusieurs contributions. La revue s'impose la double gageure d'une haute exigence intellectuelle et d'un accès au plus grand nombre. Elle y parvient en partant de questions simples et en multipliant les notes didactiques pour accompagner les propos qui, comme dans le premier numéro, sont en bonne partie issus d'entretiens. L'Afghanistan est très présente dans ce numéro et partage le sommaire avec *un* jeune art britannique. D'une plongée dans ces deux univers, le lecteur ressort avec l'impression d'avoir appris quelque chose qui n'est ni factuel ni partiel. La revue, aussi pointue soit-elle, ne veut égarer personne. Et invite dans son sommaire des gens qui ont le même souci de lien. D'où, sans aucun doute, ce sentiment de réussite.

Avec des textes de ou autour de : Assad Asmaïe (écrivain afghan résidant à Besançon), Hakim Bey, Dave Beech, Mathieu Briand, Jeremy Deller, Alice Haumont, Salvatore Lombardo, Ahmed Shah Massoud, Atiq Rahimi, Rudy Ricciotti et Spiral Tribe.

poésie

New York : 11 septembre 2001

(poésie au galop)

Christophe Fiat

Éditions Al Dante

Parution : mars 2002

Diffusion/Distribution : Vilo 2

112 p. 15,25 Euros

I.S.B.N. : 2-911073-94-0

Dans un des poèmes de son précédent livre, paru chez le même éditeur, *Ladies in the dark*, Christophe Fiat inscrivait la vie de l'actrice de films pornographiques Traci Lords dans sa ritournelle : la vie de Traci Lords est ce qu'elle est *parce que le monde est rond*, écrivait-il. Depuis le monde est toujours rond, Traci Lords toujours américaine et parce que le monde est rond quatre avions kamikazes ont pu s'en prendre aux États-Unis d'Amérique : *les radars américains présentent/des zones aveugles de détection/et des lobes de vulnérabilité/qui sont dus/à la courbure naturelle/de la terre des états unis/ainsi en 2001/des avions de ligne/peuvent se crasher/sur les états unis/sans que les radars américains/puissent localiser/les avions de ligne crashés/(...)*

Traci Lords appartient à la grande industrie du rêve hollywoodien et le 11 septembre 2001 est un jour peut-être fabriqué par le cinéma hollywoodien : la ritournelle de Christophe Fiat se propage comme un virus et la rondeur elle-même est bien entendue la figure géométrique dont sa poésie est le plus proche, (celle aussi du désir et donc de Traci Lords), mais voilà que le 11 septembre nous a appris qu'elle était aussi celle du cauchemar américain. Alors peut-être que la rondeur, celle de la terre, d'Hollywood, du terrorisme, de l'amour et du cauchemar est bien une manière juste de dessiner le monde, mieux en tout cas qu'à plat sur un écran carré de télévision.

New York : 11 septembre 2001 (poésie au galop) est très certainement le meilleur livre de Christophe Fiat tant semble désormais s'opérer une intériorisation de la méthode d'écriture qui de fait, en devient moins démonstrative (peut-être que la parution simultanée d'un essai sur la ritournelle — voir rubrique *essais*, a-t-il libéré le poème de sa vocation autopromotionnelle ?) C'est un livre d'une grande confiance, d'une grande sérénité. Il fouille très efficacement les projections connexes de l'événement avec les partis pris caractéristiques de l'auteur : soit, une mise à plat des référents (King Kong, Merce Cunningham, Kurt Weill ou Ben Laden), une prise en compte de la texture hybride de la société (King Kong, Merce Cunningham, Kurt Weill ou Ben Laden) le tout mixé par une langue répétitive qui commence à inscrire de livres en livres ses figures (King Kong, Merce Cunningham, Kurt Weill ou Ben Laden) et donc à dessiner un vrai territoire d'écriture.

Christophe Fiat vit à Besançon. Un dossier lui a été consacré dans la quatrième livraison de *Verrières*. Il a publié outre *Ladies in the dark*, et *La Ritournelle (une anti-théorie)*, présentée également dans ce volume, *Texte au supplice* (Éditions 23), *Sexie ou le système de la mode*, Laure Sinclair et *King Kong est à New York* (Derrière la salle de bains, 2000, 2000 et 2001).

Le Cou de la girafe

Jean-Michel Bongiraud

Éditions l'Armourier

223, route du col Saint Roch — 06390 Coaraze

Parution : novembre 2001

68 p. 9,20 Euros

On colore son visage. De honte, de stupeur.

On soigne ses lèvres. On se peigne, se parfume.

À l'intérieur la vitre est embuée.

Le sang continue sa ronde taciturne.

Les pensées stagnent au fond de l'auge.

Les sentiments s'usent par frottement.

On n'a même pas la roue du paon

pour pavoiser dans l'enclos.

Derrière *Le Cou de la girafe* se cache un bestiaire de cinquante-huit animaux. Jean-Michel Bongiraud dont nous avons longuement présenté *Apesanteur fiscale* (cf. *Verrières* n° 4) puis *Le Livre des silences* dans *Verrières* n° 6, parus tout deux aux Éditions Editinter, s'approprie une fois encore un thème ou un lexique. L'écriture y investit son rythme rapide, ses phrases brèves tenues parfois à deux sur un vers, et ses jeux de miroir du monde face à l'intériorité.

L'auteur est jurassien. Il a créé et dirigé la revue *Parterre verbal* qui a cessé de paraître récemment. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages.

Anthologie de la poésie française à la première personne du singulier

éditée par Alain Jouffroy

Éditions du Rocher

Parution : avril 2002

Diffusion/Distribution : CDE/Sodis

310 p. 23 Euros

I.S.B.N. : 2-268-04175-1

La question de la subjectivité se pose deux fois dans cet ouvrage : à travers le choix qui est fait des poèmes par l'éditeur (*son* choix) et dans les poèmes eux-mêmes, où l'auteur chaque fois a risqué un « je » dans l'écriture. Que signifie ce « je » si intimement mêlé au travail poétique, quel est ce « je » composite, commun, quel territoire désigne-t-il par impressions successives de subjectivités à travers les siècles et les distances, comment s'y fier et pour quelle route, sont un peu les questions qui traversent ce travail d'assemblage auquel s'est livré Alain Jouffroy, poète lui-même et que nous présentons brièvement dans cette livraison.

Ode à André Breton

Alain Jouffroy

Éditions Aldébaran

48, rue Bernard Gambert — 27300 Bernay

Parution : mars 2002

88 p. 19,5 Euros

I.S.B.N. : 2-914538-03-0

Cet ouvrage est composé d'un long poème inédit accompagné de 60 photographies de « posages », selon le nom que l'auteur donne à ses sculptures composées d'images et d'objets trouvés. C'est le troisième livre publié par cette jeune maison d'édition spécialisée dans la publication d'imagiers.

Voir aussi pour Alain Jouffroy la rubrique *beaux-arts, photographie*.

Tombeau de Pierre Larousse

François Dufrêne

(avec des contributions de Michel Giroud, d'Alain Frontier et d'Alain Jouffroy)

Éditions Les Presses du réel

Collection : *l'écart absolu*

Parution : mars 2002

Diffusion/Distribution : Idea books

94 p. 7,50 Euros

I.S.B.N. : 2-84066-053-9

François Dufrêne est le fondateur avec Henri Chopin et Bernard Heidsieck de la poésie sonore. C'était dans les années cinquante. La poésie sonore passe par l'oralité et superpose éventuellement à la sonorité de la langue, une matière non vocale pré-enregistrée. François Dufrêne vient du mouvement lettriste et fera également de nombreuses interventions comme affichiste. Il crée ce qu'il nomme le CRIRYTHME, *sorte de musique concrète vocale enregistrée directement et sans partition possible, créant ainsi l'ultra-lettrisme*. Ces textes jouent de tous les ressorts rythmiques de la langue (allitérations, assonances)

mais également de tous les potentiels de la voix, de la bouche, des poumons, du larynx... Cette publication en format de poche de plusieurs textes, théoriques ou non (*2 mots d'explication en 24 x 17 ; L'après-midi d'un phonème ; Tombeau de Pierre Larousse, Fausse route, D'un pré-lettriste à l'ultra-lettrisme*) inclut la réédition d'un entretien de François Dufrêne avec Michel Giroud (Revue *Canal*, 1977) et de celle d'un texte de présentation d'Alain Jouffroy daté de 1961. Alain Frontier avec *La Lettre et le cri* signe lui « un texte d'ouverture » au travail de Dufrêne.

Michel Giroud et Alain Jouffroy sont présentés dans notre dossier *Les autres et autre(s) part(s)*.

Ospali

Richard Palascak

Les Éditions de Haute-Saône

Collection : *un livre, un lieu, un auteur*

adresse : 1, rue de Franche-Comté — 70000 Vesoul

Parution : quatrième semestre 2001

96 p. 13,72 Euros

I.S.B.N. : 2-914425-04-X

Un livre qui a au moins séduit son éditeur, tant le profondément haut-saônois Pascal Magnien se lâche, comme on dit, en préface, en quatrième de couverture, et remonte à des souvenirs de routes californiennes et de concert londoniens sixties, livrant ainsi vite fait bien fait quelques images chromes d'un passé beat generation que nous n'étions pas censés soupçonner. Le livre est abondamment illustré par un peintre slovaque, Vladimir Gazovic. Les poèmes se hérissent de pas mal froids hivers. Quelques assonances ou allitérations faciles, un souci de la mise en forme habillent l'interrogation lancinante de celui qui cherche à se voir dans un regard de l'autre ou encore, à déchiffrer une histoire dans le désordre du jour.

théâtre

Le Désordre des vivants

Mes quarante-trois premières années de théâtre

Jean-Pierre Vincent (Entretiens avec Dominique Darzacq)

Éditions Les Solitaires Intempestifs

adresse : 14, rue de la république — 25000 Besançon

Collection : *mémoire[s]*

Parution : février 2002

158 p. 23 Euros

I.S.B.N. : 2-84681-022-2

Un long entretien avec Jean-Pierre Vincent, qui respecte avec de toutes petites libertés la chronologie de son travail, commencé comme acteur en 1959 et qui s'achève tout provisoirement bien sûr, avec onze années de direction du théâtre des Amandiers à Nanterre (1991-2001). Ces quarante-trois premières années de théâtre sont constituées d'un compagnonnage avec Patrice Chéreau achevé en 1968, d'implantations successives à Sartrouville, au Théâtre National de Strasbourg, à la Comédie Française et aux Amandiers. Elles sont surtout faites d'environ soixante-dix créations qui réunissent Novarina, Claudel, de Musset, Brecht, Shakespeare, Bond, Molière, Sophocle, Büchner, Sénèque, Vichnevski, Labiche... ainsi que des opéras comme *Le Nozze di Figaro* ou *Don Giovanni*.

La collection *mémoire[s]* a été inaugurée par un ouvrage portant le beau titre de *La Brutalité de la chose offerte* et consacré à Jean-Louis Martinelli. *Le Désordre des vivants* (après *Traces incertaines, mises en scène de Jean-Luc Lagarce, 1981-1995*) est le troisième volume de la collection. Il est accompagné comme les précédents, de nombreuses photographies de spectacle.

Je Crois ?

Emmanuel Bourdieu

Éditions Les Solitaires Intempestifs

adresse : 14, rue de la république — 25000 Besançon

Parution : février 2002

96 p. 9 Euros

I.S.B.N. : 2-84681-020-6

Jean joue avec sa sœur Pauline à inverser les pronoms *je* et *tu*. *Tu* devient *je* et vice versa, puis la pièce fait des petits sauts réguliers de cinq ans en cinq ans et bientôt c'est l'âge adulte et Jean lit dans la tête des autres mais pas dans la sienne. La faute au jeu dit-il. Il sent bien qu'il est amoureux mais ne le pense pas. Il le devine grâce à quelques indices recensés sur lui-même, ses attentions répétées, les rougeurs de ses joues, la moiteur de ses mains. Il lit la pensée des autres sans faillir. Il voit son intérieur aussi en se regardant dans la tête de sa sœur Pauline qu'il aime plus que tout au monde. De cinq ans en cinq ans on va jusqu'au mariage (avec Muriel), puis à la vieillesse. Et comme souvent avec le temps, les choses se dégradent de plus en plus.

Emmanuel Bourdieu propose une nouvelle variation autour du thème du double, de l'identification, après le très réussi *Tout mon possible*, paru chez le même éditeur (cf : *Verrières* n° 4). C'est audacieux et habile. Ça ressemble à une forme de sexualité de la pensée. Fusion et confusion.

Je Crois ? a été créé en janvier 2002 à la Maison de la Culture de Bourges, dans une mise en scène de Denis Podalydès.

Notes de cuisine

Rodrigo Garcia

Éditions Les Solitaires Intempestifs

adresse : 14, rue de la république — 25000 Besançon

Collection : *Bleue*

Parution : janvier 2002

134 p. 9 Euros

I.S.B.N. : 2-84681-018-4

Dans ce feuilleté théâtral la recette est assez simple : l'auteur intercale des couches de cuisine raffinées entre de purs saccages verbaux, et du coup, prises ainsi en sandwich (entre de purs saccages verbaux), les testicules d'agneau à la crème fraîche et au miel par exemple ont beau tout avoir d'un mets délicat, dans ce contexte d'énervement, elles aussi finissent par avoir l'air de participer au saccage. D'ailleurs, petit à petit, les trois personnages se donnent de moins en moins de mal pour les besoins de l'art de la table. Ils racontent la destruction d'une suite dans un hôtel de luxe, l'éducation d'un enfant contraint à l'alcoolisme par un père alcoolique et un gigantesque banquet dans le stade vélodrome de Marseille où des milliers d'Africains s'empiffreront, tandis que les dirigeants blancs du monde se taperont un sandwich en les regardant gueuletonner. Entre temps,

le lecteur prendra part à un atterrissage terrifiant.

Rodrigo Garcia est né en 1964 à Buenos Aires. Depuis 1986 il vit et travaille à Madrid où il a fondé la compagnie *La Camicerio Teatro*. Il est auteur, scénographe, metteur en scène et vidéaste. Trois de ses textes sont mis en scène, cette année, pour le Festival d'Avignon.

La Cheminée

Margarit Minkov

(Traduit du bulgare par Tzena Mileva)

Éditions Les Solitaires Intempestifs

adresse : 14, rue de la république — 25000 Besançon

Collection : *Bleue*

Parution : janvier 2002

76 p. 9 Euros

I.S.B.N. : 2-84681-019-2

Toute une vie... Depuis le début de notre existence nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord sur la présence ou non des voisins. Nous n'arrivons pas à faire le tour de la question. À l'étudier sereinement, froidement. Qu'est-ce qui nous en empêche ? Dis-moi ? (ouvre le calepin)

Voilà, je note : arriver à une opinion commune quant à la question de savoir si nous avons des voisins. (Montrant le calepin.) Regarde ! Des centaines de questions qui ont donné matière à des divergences ! Quand les résoudre-nous ? Quand ? Je désespère tout simplement...

Cette pièce, d'un auteur bulgare créée dans sa version française cette année, a été écrite en mars 1990, c'est-à-dire en plein bouleversement politique dans l'ensemble des pays d'Europe centrale. Deux mois après sa création, le parti communiste au pouvoir renonçait à son nom pour une appellation plus centriste. Cette immense absence de visibilité politique qu'ont dû connaître les Bulgares se retrouve à merveille dans la totale incertitude qui habite le couple de *La Cheminée*, enclin à se disputer sur tout et à n'avoir comme référence que la théorie de la sélection darwinienne. Cette empoignade mi-kafkaïenne, mi-surréaliste, décrit un monde où il est risqué d'appeler un chien, un chien et tout aussi opportun de nommer Anna, des prénoms comme Henri, John ou Hilda, recèle sous la couche plutôt vive d'humour, une bonne épaisseur d'angoisse. La porte d'entrée n'étant peut-être que dessinée, il est difficile d'envisager la moindre issue. Reste la cheminée. Mais est-elle vraiment une cheminée ?

La Lune des pauvres

Jean-Pierre Siméon

Éditions Les Solitaires Intempestifs

adresse : 14, rue de la république — 25000 Besançon

Collection : *Bleue*

Parution : novembre 2001

70 p. 7,62 Euros

I.S.B.N. : 2-84681-005-2

C'est l'histoire (portée tout de même par les grands souffles d'un Chœur) de Pinaille et de Vrogne, deux pauvres du dehors, de la manche, des parkings et de leur rencontre avec Angela, irlandaise venue d'Irlande et tout aussi sûrement de nulle part, du rêve, de la mer. Les riches sont tranquilles. Les pauvres ne

les tueront pas tout de suite. Les pauvres sont occupés à tuer leurs rêves ou à chercher la meilleure manière de les faire durer en n'y touchant pas.

Les livres de Jean-Pierre Siméon trafiquent leur petite musique des misères jusqu'à en faire résonner la chétive harmonie. Ça donne du lyrisme cru, un récital comme commandé par la phrase de Beckett : *quand tu es dans la merde jusqu'au cou, il ne te reste plus qu'à chanter*. Mais sur le livret de Siméon, il est mentionné en plus le projet de tuer tous les riches.

La Lune des pauvres est le quatrième livre de l'auteur paru aux Éditions Les Solitaires Intempestifs, après *Stabat Mater Furiosa* (cf. Verrières n° 2), *D'entre les Morts* (cf. Verrières n° 4) et *Le Petit ordinaire* (cf. Verrières n° 5).

Coffret Mousson 2001

Éditions Les Solitaires Intempestifs

adresse : 14, rue de la république — 25000 Besançon

Parution : février 2002

5 volumes, 440 p. 23 Euros (ou entre 9 et 11 Euros le volume)

I.S.B.N. : 2-84681-023-0

Certains des auteurs présents dans cet ensemble ont déjà publié aux Éditions Les Solitaires Intempestifs. C'est le cas de Pascal Rambert (*Le Début de l'A.*), de Pauline Sales (*Dépannage*) et de Rodrigo Garcia (*After sun*). À lire aussi, *Quand les paysages de Cartier-Bresson* de Josep Pere Peyro et *Le Vertige des animaux avant l'abattage* de Dimitri Dimitriadis.

Le festival *La Mousson d'été* qui a lieu chaque année en France à Pont-à-Mousson propose la découverte de nouveaux répertoires dramatiques français, européens et internationaux. La lecture ou la présentation des textes des auteurs sont accompagnées de rencontres avec des traducteurs et avec tous les acteurs de la diffusion.

Le festival, comme cette collection sont dirigés par Michel Didym.

Coffret théâtre contemporain espagnol

Éditions Les Solitaires Intempestifs

adresse : 14, rue de la république —

25000 Besançon

Parution : février 2002

5 volumes, 432 p. 23 Euros

(ou 9 Euros le volume)

I.S.B.N. : 2-84681-029-X

Cinq textes constituent ce coffret : *Le Regard de l'homme sombre* d'Ignacio Del Moral ; *Volée de plombs* d'Antonio Fernandez Lera ; *La Vallée de l'ivresse* d'Antonio Álamo ; *Mane, Thecel, Phares* de Borja Ortiz De Gondra et enfin *Fallait rester chez vous, têtes de noeud* de Rodrigo Garcia (voir également pour ce dernier, la présentation de *Notes de cuisine*).

Ces textes sont publiés à l'occasion de *Mira !*, une manifestation autour de la création espagnole contemporaine qui a eu lieu l'hiver dernier à Toulouse.

L'Abus

Gilles Laubert

Éditions Les Solitaires Intempestifs

adresse : 14, rue de la république — 25000 Besançon

Parution : mars 2002
Collection : Fiction
44 p. 7 Euros
I.S.B.N. : 2-84681-010-9

Oui, tu vois, en vérité, là ce qu'il faut dire, c'est que les torgnoles, les taches, tous les petits cheveux tirés, les mains le zizi les claques, là, écoute-moi bien ! ce qu'il faut dire... c'est que le plus affreux c'est pas encore tout ça que l'adulte a fait sur ton corps petit garçon, il faut que tu le comprennes ! le plus dégueulasse de ça, c'est que cet adulte il te l'a fait durcir ton petit pipi. Et alors ce vieux il te dit que tu es un petit cochon. Un sale. Que tu les mérites les claques. Parce que tu as ton zizi tout dur. Alors... dans ce moment-là, tu vois, la honte, cette maladie, tu l'attrapes. Parce que c'est comme du plaisir qui te vient tu le sais, sans vraiment le savoir, mais tu le sais quand même, que pour le plaisir, le zizi raide il faut l'avoir ; alors, oui ! la grande honte dans ce moment-là, tu l'as. Il t'a infecté avec ça. Il te le répète que tu es sale. Et toi ?... tu le crois. Toute ta vie durant tu le croiras. Alors tu vois c'est comme ça. C'est pour ça que jamais tu le diras. Tu en parleras pas. De ce qu'il t'a fait. Lui. Le cochon.

L'écriture définitivement hirsute et bosselée tente encore de rouler jusqu'à l'âge adulte et ramasse sur sa route des bouts de la grande histoire de l'Algérie qui n'est plus française.

L'Abus a été joué par l'auteur dans une mise en scène de Martine Paschoud au théâtre Saint-Gervais de Genève en 1996.

Mille francs de récompense

Victor Hugo
La Chasse au Snark éditeur
Édition de Christian Chelbourg
Parution : février 2002
Diffusion/Distribution : Les Belles Lettres
252 p. 20 Euros
I.S.B.N. : 2-914015-14

La pièce de Victor Hugo met en scène un voleur qui va voler pour se racheter. Commettre un vol juste, prélever une goutte d'argent dans un océan de fortune. Glapieu est devenu un Robin des bois pointilleux. Il vole avec panache la somme d'argent précise qu'un homme riche doit à un pauvre et vieux professeur de piano. Bien sûr ce *Mille francs de récompense* est mille fois plus subtil. Car le riche en question est un homme *bon et dur*. Et *La dureté sur la bonté, c'est le résultat de la tristesse. C'est dans cette tristesse qu'il faut jeter la sonde*, dira le seul vrai méchant de l'histoire. Le riche en question est même lié sans le savoir à ces pauvres dont il est involontairement le responsable du malheur. Il faut dire que l'argent perd ici beaucoup de sa valeur pour peu qu'on en possède. Une scène de casino où un homme fortuné se retrouve embarrassé de nouveaux gains dont il ne semble que faire est à ce sujet éloquent. Et puis il y a l' amoureux transi pour qui l'argent a le juste pouvoir. Celui à la fois de permettre un mariage d'amour, de sauver des vies ou de les condamner. Tout cela fera un bel imbroglio dont Glapieu tirera les ficelles comme celles de la bourse commune. Glapieu est un personnage qui a renoncé à ses avenir possibles pour exister dans ce présent compliqué. Pour le reste, il est tout entier suspendu à un mince espoir : *Je ne sais pas si jamais on m'ouvrira le paradis, il faudra mettre diablement d'huile dans la serrure*. Et il rajoute : *Froid de chien !*

Cette pièce en prose a été écrite par Victor Hugo quatre ans après *Les Misérables*.

littérature jeunesse

Portraits en pied des princes, princesses et autres bergères des contes de notre enfance

Jo Hoestlandt (textes), Nathalie Novi (images)
Éditions Thierry Magnier
Parution : octobre 2001
Diffusion/Distribution : Harmonia Mundi
32 p. 15,09 Euros
I.S.B.N. : 2-84420-135-0

Un livre deux fois à la manière de (à la manière deux ?), un double plongeon dans l'enfance de l'art à la sortie duquel Nathalie Novi revient avec des portraits de *La Princesse au petit pois*, du *Pêcheur et sa femme*, de *Peau-d'Âne*, de *La Bergère et le Ramoneur*, de *La Petite Sirène*, du *Petit Chaperon rouge*, de *La Reine des Neiges*, du *Chat Botté*, de *La Petite Fille aux allumettes*, de *Hansel et Gretel*, de *Barbe-Bleue* et du *Petit Poucet* qu'elle a peint en empruntant successivement (et dans l'ordre) le style à Vélasquez, Picasso, Ingres, Vuillard, Modigliani, Bonnard, Balthus, Magritte, Van Gogh, Chagall, Goya, Klimt et même Rothko pour la couverture. Jo Hoestlandt raconte comme elle l'entend toutes ces histoires déjà entendues.

C'est la quatrième collaboration entre ces deux auteurs après *Et les petites filles dansent*, *Le Château fort et le château faible*, *La Géante solitude* (Éditions Syros, 1999, 2000, 2001). Nathalie Novi est talentueuse et prolixe. Elle habite le Jura.

Moi, Ming

Clotilde Bernos (texte), Nathalie Novi (Illustrations)
Éditions Rue du Monde
Collection : *pas comme les autres*
Parution : mars 2002
Diffusion/Distribution : Harmonia Mundi
32 p. (couverture cartonnée) 13 Euros
I.S.B.N. : 2-912084-62-8
(à partir de 6 ans)

Ming, grand-père raconte à Nam petite-fille que l'argent ne fait pas le bonheur. Et son argumentaire à lui, s'appuie sur une Reine d'Angleterre, un crocodile du Nil et un Empereur au grand grand Empire.

Clotilde Bernos a publié récemment *Ti Tsing, Voyages en Asie* (Éditions Le Sablier 2002, 2002) et *Cloche* (Éditions Du Jasmin, 2001)

Un Voleur dans le désert

Odile Weulersse (texte), Nathalie Novi (images)
Éditions J'ai lu
Collection : J'ai lu Jeunesse (n° 6064)
Parution : octobre 2001
Diffusion/Distribution : U.D.
96 p. 4,50 Euros
I.S.B.N. : 2-290-31516-8

parutions

Un jeune Touareg du nom d'Aghali retrouve la seule chamelle de son troupeau aux mains d'un inconnu sur la place du marché... Est-ce lui le *voleur dans le désert* ?

Odile Weulersse a publié plus d'une vingtaine d'ouvrages. Les derniers sont : *L'Aigle de Mexico* (Hachette Jeunesse, 2002), *Théodora* (Flammarion, 2002), *Le Secret du papyrus* (Hachette Jeunesse, 2001)

Sonne-Grelot

(livre + CD audio)

Didier Dufrene (texte), Joëlle Gagliardini (illustrations), Boris Jollivet (son)

Édition du Parc naturel régional du Haut-Jura

Parution : janvier 2002

22 p. 15 Euros

I.S.B.N. : 2-907412-213

L'escapade d'une grenouille laisse deux enfants perdus et bredouilles loin de leur village et de leurs parents dans le Haut-Jura. Ils traversent forêts et combes, entrent dans une grotte sombre, sombre... Leur route est guidée par un étrange bruit. Les grelots de *Sonne-grelot* qui tintent et vont ainsi les conduire vers *l'eau qui murmure*, et *les arbres qui chantent* jusqu'aux pierres qui sifflent. Après ce sera plus facile.

Un livre CD réalisé grâce à des fonds institutionnels en direction des enseignants du primaire et des écoles maternelles. Avec les dessins de Joëlle Gagliardini dont nous avons fait le portrait dans la troisième livraison de *Verrières* ainsi que dans notre parution, *De la littérature Jeunesse en Franche-Comté*. Joëlle Gagliardini est l'auteur de deux livres : *Chloé* (Éditions La Vague à l'âme, 1995) et *Léo les p'tites frousses* (1995), édité par ses soins.

Folle

Bernard Friot

Éditions Thierry Magnier

Parution : mai 2002

Diffusion/Distribution : Harmonia Mundi

108 p. 7 Euros

I.S.B.N. : 2-84420-167-9

La mère de Franck est internée en hôpital psychiatrique. Franck a dix ans. Une grand-mère s'installe chez lui. Il apprend à construire une nouvelle relation avec son père. Cela pourrait être simple, juste douloureux et simple, mais cette histoire s'avère bouleversante par la maladresse de ses protagonistes, leurs non-dits, leurs malaises. L'internement de la mère met l'enfant devant une incompréhension, un manque et une peur, parfois aussi face à une petite indifférence ; tout un tas de sentiments nouveaux qu'aucune parole d'adulte ne semble apte à démêler. L'écrivain choisit de demeurer dans un retrait parfait. Il ne pallie aucun manquement des proches de l'enfant. Il construit une histoire limpide qui s'épaissit toute seule de ses dialogues absents. On sent parfaitement, en lisant, comment ces derniers sont l'angoisse même de l'enfant.

Bernard Friot vit depuis peu à Besançon. Il a déjà publié pour le jeune public, *Histoires pressées*, *Nouvelles histoires pressées*,

Encore des histoires pressées (Éditions Milan, 1988, 1992, 1997), *La Princesse Élastique* (Bayard Éditions, 1989), *C'est Noël* (Illustré par Catherine Louis, Hachette Jeunesse, 1994). Il est également traducteur d'allemand.

Le Voyage de Benjamin chez les Celtes et les Gaulois

Illustrations de Pierre-Yves Videlier

Éditions du Centre Jurassien du Patrimoine

adresse : 25, rue de Richebourg — 39000 Lons-le-Saunier

Parution : avril 2002

36 p. 4,70 Euros

(frais de port éventuels : 4,60 Euros)

Le livre qui décrit la vie quotidienne des Celtes et des Gaulois dans l'Est de la France se veut aussi une initiation à l'archéologie. Il inclut une présentation chronologique, une carte et un glossaire.

Cette publication accompagne une exposition intitulée *La Vie quotidienne aux temps des Gaulois* présentée au musée d'archéologie du Jura du 22 mars au 1^{er} septembre 2002 ainsi qu'un cycle de conférences dédiées au même thème. À partir de 6 ans.

Le Petit Musée en déambulation : l'époque gallo-romaine

Illustrations de Pierre-Yves Videlier

Éditions du Centre Jurassien du Patrimoine

adresse : 25, rue de Richebourg — 39000 Lons-le-Saunier

Parution : mars 2002

28 p. 7,10 Euros

Après les Âges des métaux, le petit musée en déambulation s'intéresse à l'époque gallo-romaine. Le principe de l'album est le suivant : mieux faire connaître à partir d'un choix d'objets représentatifs, les conditions de vie quotidienne d'une époque.

romans

récits

nouvelles

Pandémonium

Johan Heliot

Éditions Le Bélial

Parution : février 2002

Diffusion/Distribution : Les Belles Lettres

180 p. 12 Euros

I.S.B.N. : 2-84344-038-6

Pour son troisième roman, Johan Heliot a choisi de bâtir son histoire en 1832. Cette fois, Vidocq et Vauban font partie du voyage, un voyage au bout de la nuit, vers les ténèbres, un voyage épique et ensorceleur. Ce roman populaire et fantastique met aussi en scène un jeune écrivain qui, pour ne pas vendre son âme au diable, va devoir, entre citadelles fortifiées et labyrinthes, faire preuve d'intuition et de sang froid pour déjouer les plans diaboliques du Prince et des buveurs de sang. (Christophe Grossi)

Johan Heliot a une trentaine d'années et vit à Baume-les-Dames, dans le Doubs. Nous avons présenté dans le numéro précédent cet auteur de science-fiction « tendance uchronique ». Il est l'auteur de deux autres romans : *La Lune seule le sait* et *Reconquérants* (Éditions Mnemos, 2000, 2001).

Napoléon, qui connaissait bien les hommes et leurs éternelles faiblesses, avait acquis sa renommée par deux méthodes éprouvées : en s'imposant aux petits, faciles à éblouir, par des exploits guerriers, et aux grands, faciles à acheter, par la gloire et l'argent.

Malet, lui, n'avait qu'une chose à proposer à ses partisans : la liberté. À l'époque où il tenta son coup d'État, cette idée était insuffisante pour mobiliser les esprits. Ceux-ci n'étaient pas mûrs pour cette généreuse utopie.

Mais le preux chevalier franc-comtois, malgré plusieurs tentatives d'ampleur croissante ne parvint pas à dérouter les chevaux de l'Histoire ; à épargner à ceux des soldats de l'Empire, la plaine de Waterloo. Le général Claude-François Malet, dolois, n'aura guère que deux privilèges : celui de commander lui-même sa propre exécution, et de devenir à titre posthume, le héros d'un livre d'André Besson.

Sur cette partition parfaitement classique qui donne à chaque personnage historique des pensées et des états d'âme univoques, qui ne concède aucune part d'ombre aux hommes et à l'Histoire, André Besson continue d'actionner sa machine parfaitement huilée et y glisse après Hugo (*Victor Hugo, passions, amours et gloire*, 2001) et quelques Comtois de l'armée napoléonienne (*Les Rouliers de la Bérézina*, 2001), ce général oublié. Comme toujours, de la confection pour les masses sans le moindre faux pli. Une trentaine d'ouvrages à partir du même immuable patron.

Figures à l'orée

Claude Louis-Combet (texte)

Dado (illustrations)

Éditions La Pierre d'Alun

Collection : *la Petite Pierre*

adresse : 81, rue de l'Hôtel des Monnaies

— 1060 Bruxelles

Parution : automne 2001

36 p.

La vie dans *ses violences de forme*, pour emprunter au lexique de l'homme de texte Claude Louis-Combet, fait exister des monstres qui ont au moins dans leur terrible impuissance à être, la force d'être inoubliables. Autour de quelques réminiscences d'enfant, qui tissent inlassablement leurs ponts de singe entre le monde du dehors et l'œuvre littéraire, l'auteur donne à entendre la résonance en lui de quelques estampes de Dado, reproduites dans ce petit ouvrage. Ce n'est d'ailleurs pas le premier ouvrage en compagnonnage avec le peintre, que publie Claude Louis-Combet. Ces *Figures à l'orée* font en effet suite à un livre d'artiste *Le Don de Langue* (Alain Controu éditeur, 1992), à un recueil de poésie, *Vacuoles*, (Brandes, 1987) ainsi qu'à deux essais consacrés à l'œuvre de Dado, *Dadomorphes et Dadopathes* (Deyrolle Éditeur, 1992) et *Dado, le Sacre du Dépotoir* (La Pierre d'Alun, 1996).

Voir aussi, concernant Claude-Louis Combet, la référence suivante et le chapitre *Les autres et autre(s) part(s)*.

Corpus Christi

Claude Louis-Combet (texte)

Henri Maccheroni (huiles et lavis)

Éditions Léo Scheer

Parution : janvier 2002

Diffusion/Distribution : Les Belles Lettres

96 p. 50 Euros

I.S.B.N. : 2-91417229-X

L'idée que le Messie pût être le Fils de la Femme était tellement intolérable à ceux qui avaient mission de définir la nature divine qu'ils se sont retournés contre moi, ils ont brassé le peuple dans la colère et dans la honte, ils m'ont empoigné, ils m'ont conduit au lieu des ronces et des orties. Ils m'ont attaché à la colonne, tous les tableaux le montrent, tous les chants d'église le proclament. Ils voulaient voir mes seins. Ils ont déchiré ma robe. Ils ont tenu ma poitrine entre leurs mains. Mais formes étaient pleines, le lait leur coulait sur les doigts. Une telle infamie appelait la danse des fouets. Ils ont cinglé, ils ont lacéré et broyé, jusqu'à ce que les seins de la femme se soient effacés du territoire velu de l'homme et se soient retirés dans leur tanière de songe d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

La série des « Christs » d'Henri Maccheroni reproduite dans ce livre date des années 1985-1995. Un texte à la première personne du singulier murmure autour de ces bustes lacérés. Absentes la tête, la croix. Seules la chair du Christ et la parole. La prose de l'écrivain bisontin accompagnait les photographies de sexe féminin d'Henri Maccheroni dans un ouvrage paru à l'automne 2000 aux Éditions José Corti (*Le Chemins des vanités d'Henri Maccheroni*, 2001).

L'Enfer à sa porte

Daniel Faivre

France Europe Éditions

Parution : décembre 2001

Diffusion/Distribution : CED/Alterna

322 p. 19,51 Euros

I.S.B.N. : 2-913197-45-0

L'enfer à sa porte pourrait se présenter comme un prétendant best-seller. L'éditeur n'aurait qu'à mettre en avant les trois axes qui font tourner les pages de ce roman : sexe, mort et amour. L'histoire avance pas à pas vers la pénombre (plus de sexe et moins d'amour) jusqu'à rencontrer la mort, bien sûr. Le début est un concentré de la vie du collègue, abondamment vernissé par le fantasme (une principale adjointe comme l'humanité masculine en rêve), avec des élèves illettrés, incivils ou cruels (ou les trois), des liaisons et des plaisanteries entre collègues, une inspectrice peau de vache... Après quelques expériences sexuelles, des altercations avec les élèves, des secrets mal gardés, le petit monde de Daniel Faivre sera mûr pour le thriller sordide.

Daniel Faivre habite dans le Doubs. Il est historien et enseignant. Il a déjà fait paraître trois ouvrages historiques aux éditions L'Harmattan : *L'idée de Dieu chez les Hébreux nomades*, *Vivre et mourir dans l'ancien Israël*, et *Précis d'anthropologie biblique*.

Achevez Cendrillon

Mario Absentes
Éditions Vauvenargues
Collection : *Faits divers*
Parution : février 2002
Diffusion/Distribution : Hachette
216 p. 5,49 Euros
I.S.B.N. : 2-7443-0761-0

Olivia Le Fanu est devenue la Baronne Laude-Bugatti puis rapidement la riche veuve du Baron. Elle passe l'essentiel de son temps en compagnie de son cancer dans un château relooké par des internautes et autres spécialistes de l'image et de son contrôle, collectionne les comportements dépressifs et névrotiques : alcoolisme, ennui, oisiveté, hyper-médicamentation, nymphomanie de principe, abstinence sexuelle avec fantasmes. À ces troubles presque tous naturels chez une femme du peuple devenue riche et belle baronne célibataire s'ajoute la voracité professionnelle d'une horde de requins dont la situation comme la fortune dépendent de la Cendrillon en question. C'est donc probablement son cadavre que l'on retrouvera, broyé et méconnaissable dans une grande forêt sombre et profonde. Les comptes de fées promettent des destins tragiques. Cendrillon aura fait sept testaments avant de mourir. Un pour chaque nain aurait-on dit pour Blanche-Neige... Mais au fait, le Prince Charmant ? On croit deux ou trois fois l'apercevoir dans cette histoire... Mais c'est chaque fois un méchant loup venu à son tour embrouiller la légende.

Mario Morisi alias Mario Absentes, signe là son troisième roman dans la collection *Fait divers* après *Mort à la mère* et *J'aurai ta peau, saxo* (cf. respectivement *Verrières* n° 4 et 6). Nous avons fait un portrait de l'auteur dans la précédente livraison de *Verrières*.

Quatre saisons pour un meurtre

Éric Bernier
Les Éditions de Haute-Saône
Collection : *un livre, un lieu, un auteur*
adresse : 1, rue de Franche-Comté — 70000 Vesoul
Parution : quatrième semestre 2001
182 p. 14 Euros
I.S.B.N. : 2-914425-01-5

Franck Lamblin est routier. Il a un jour perdu le contrôle de son véhicule et l'accident a coûté la vie à sa femme et à sa fille. Il possède chez lui un stradivarius, hérité d'un père soliste réputé. Il a un frère, disparu en mer vingt-huit ans auparavant. Une belle-sœur qui le hait et lui reproche d'être responsable de la disparition de sa nièce et de sa sœur. Cette dernière avait un amant alcoolique, amateur d'armes... Voilà de quoi tricoter du suspense et des fausses pistes. D'autres motifs viennent enrichir l'intrigue au fil des pages. La personnalité d'un livreur de pizzas sympathique et amoureux d'une jeune fille mystérieuse ; une vieille parente cleptomane. Les quatre saisons sont celles de Vivaldi. L'auteur, policier de profession, soigne la montée en intensité de son drame. Cela ressemble au volume d'une musique que l'on pousserait progressivement.

Te souviens-tu d'un dimanche à la campagne ?

Didier Tarin
Éditions Cêtre
Parution : janvier 2002
Diffusion/ Distribution : Maison du Livre de Franche-Comté
302 p. 19 Euros
I.S.B.N. : 2-87823-115-5

Dans un village franc-comtois, situé entre Baume-les-Dames et Villersexel, un petit réseau de résistance a été créé par l'instituteur. Ils sont huit dont Georges, un mécanicien, le boucher, le quincaillier... Le roman débute au moment du débarquement en Normandie. Trois des hommes du réseau ont récupéré des éléments parachutés par les alliés. Un container disparaît. Celui-ci contient de l'or et des billets de banque. Mais les forces ennemies ne sont pas seulement les armées. Deux femmes se disputent Georges. Lui aime Catherine, mais son père rêve pour sa fille mariage plus juteux. La rivale s'appelle Christine. Elle a un père qui aime bien Georges. Elle va s'employer à mettre à mal les espoirs de Catherine et plutôt bien y parvenir. Puis la grande Histoire va reprendre un temps le dessus sur les petites ; elle sacrifiera son lot de vies, dans les camps de concentration ou dans la nuit avant de s'apaiser avec la fin de la guerre. Et laisser les mariages se faire entre survivants.

Un roman appliqué et tenu du début à la fin avec beaucoup de rigueur. L'auteur est sous-officier de gendarmerie.

Periféria

Sao-Luis du Maranha-Brésil

Gilles Rondot (images), collectif (textes)
Parution : janvier 2002
Contact : Gilles Rondot, 63, Grande Rue — 25000 Besançon
Tél. : 03 81 82 15 22
23 Euros ; non paginé

Une mosaïque d'images pour une mosaïque de textes signés par les acteurs d'un voyage (avant tout pour ouvrir les yeux) et d'une tournée (après tout aussi pour montrer un spectacle) du groupe bisonin de Hip-Hop Accrorap. Les intervenants donnent des mots pour leurs impressions à tour de rôle puis ensemble sur :

- Le Brésil si beau si inégalitaire
- Le fait d'être un Européen et donc un riche
- La différence entre un breaker et un b-boy
- Ce que veut dire porter un tee-shirt Nike ici et là-bas
- Boire du coca-cola ici et là-bas
- Prendre du plaisir à être là-bas.

Ce n'était pas un voyage pour rien. Guy Boley, présenté dans notre cinquième livraison de *Verrières* en était.

Chef d'œuvre

La Clef d'Argent
Collection : *les aventures du club Diogène*
22, avenue G.Pompidou — 39100 Dole.
Tél. : 03-84-73-08-77
Mél : contact@clef-argent.org
Site Internet : <http://www.clef-argent.org>
Diffusion/Distribution : des librairies dont Les Sandales d'Empédocle à Besançon, Passerelle à Dole... Ainsi que toutes celles offrant des services en ligne comme Le Furet du Nord

(<http://www.furet.com/>), Le Chapitre (<http://www.chapitre.com/>) ou Alibabook (<http://www.alibabook.com/>)

Parution : février 2002

142 p. 12 Euros

I.S.B.N. : 2-908254-34-4

Un club de belles âmes encore aptes à jouir de bons mots pratique l'ironie et la joute verbale dans un salon privé ; quelquefois la chair prend le dessus sur la parole. Les membres que nous serons amenés à retrouver dans d'autres histoires sont de ceux pour qui la vie ne vaut que par ses énigmes, la saveur de quelques alcools, et les instants rougis ou rougeoyants du post-coïtum. Cette première enquête à faire l'objet d'une publication, puisqu'on s'en doute, il s'agit des aventures d'une race supérieure de « clan des sept » (souche Arsène Lupin), s'articule autour de la passion mi-mystique, mi-sensuelle d'un homme pour des têtes humaines qu'il réceptionne au pied des guillotines ou directement à la source, sur les épaules des passants.

Malagueña

Francisco Arcis

Éditions Humusaire

Le But, 61150 — Louge-sur-Maire

Parution : mars 2002

238 p. 15 Euros

I.S.B.N. : 2-913982-36-0

Pierre Royer est le fils d'un viticulteur français et d'une espagnole, venue un jour au domaine à l'époque des vendanges pour ne jamais plus les quitter (le viticulteur et donc le domaine). Cette appartenance à deux cultures pose problème au jeune Pierre et rend difficile les relations avec son père. Un jour, sa mère lui propose de partir quelque temps en Espagne, chez son oncle, le frère de celle-ci. Pierre Royer va s'appeler pour plusieurs mois Pedro Leon de Guevara. C'est avec ce nom qu'il apprivoisera une guitare et un ami. Sous ce nom aussi il aimera une jeune gitane mais là la danse (Malagueña) va tourner autour d'un drame.

Francisco Arcis a publié plusieurs romans policiers pour adolescents dont nous avons plusieurs fois souligné la qualité (*La Peur du loup* et surtout *Le Canon du diable*, tous deux parus aux Éditions Magnard). Nous avons également fait son portrait dans la troisième livraison de *Verrières* et dans notre plaquette *De la littérature Jeunesse en Franche-Comté*.

La Mort d'Héraclite

Jean-Luc Brisson

Les Éditions de l'Imprimeur

Parution : mars 2002

Diffusion/Distribution : Inextenso/Le Seuil

110 p. 23 Euros

I.S.B.N. : 2-910735-52-4

Un drôle de roman qui puise un lyrisme léger (comme on le dirait d'une brise) d'une errance dans la ville moderne et dans la magie de la dégradation naturelle, du recyclage, de la nature qui se passe des mains de l'homme pour pourrir et renaître. Sinon l'écriture (la deuxième couche) est toute blanche dans ce terreau imaginaire. Des photographies de l'auteur et des citations d'Héraclite sont semées un peu partout sur le chemin d'un couple héros. Ce roman calme se grise en errant parmi le

paysage d'aujourd'hui. Il nourrit une bleuette avec une insolite attention quotidienne tandis que sous ces jours d'harmonie, un romantisme écologique couve : celui de disparaître en rendant son corps au grand cycle naturel.

Jean-Luc Brisson est artiste et dirige le département des arts plastiques de l'École nationale supérieure du paysage de Versailles. Il est rédacteur en chef de la revue *Les Carnets du paysage* et a déjà fait paraître : *Aux peintres, sculpteurs sur grenouilles* (CREAA, Galerie Joliet Éditions, 1983), *La Vaisselle, La Fête à la grenouille* avec Gilbert Lascault (Éditions Brandes, 1985, 1991), *Les Érophanes*, Littéra, 1992, *L'Évaporation motrice*, Actes Sud, 1999, *Le Jardinier, l'Artiste et l'Ingénieur* (Les Éditions de l'Imprimeur, 2000).

Le rire interdit

Apogée et chute d'une utopie

Éditions Cabedita

Collection : *Espace et Horizon*

Parution : octobre 2001

Diffusion/Distribution (pour la France) : Maison du livre de Franche-Comté (Franche-Comté et Bourgogne), Didier Richard (région Sud-Est), Rando Diffusion (région Sud-Ouest), Coop Breizh (Bretagne), De Borée et Carthotèque. 174 p.

I.S.B.N. : 2-88295-333-X

Le drapeau de l'Érébie est noir et mauve. Le noir diminue progressivement. Le mauve est la couleur mythique. Elle est celle qui envahit les sommets à l'aube. Dans sa quête de perfection l'Érébie se promet d'être un jour en mesure de supprimer le noir qui représente les pulsions négatives. Elle aspire à être une nation mauve, pure, à établir une société parfaitement contrôlée. Il a fallu vingt-cinq ans pour supprimer le rire. *Il s'agissait de créer un homme nouveau, de forger une race capable de résister aux sollicitations de l'extérieur et d'atteindre à une cohésion sociale idéale*. L'Érébie est coupée du monde, embusquée dans sa montagne et ne tolère qu'une Ambassade qui représente le monde décadent. Le journal officiel s'appelle *Le Phare du Monde* et l'on peut entendre des chansons d'Oulm Kalsoum sur une des deux radios. *Tous les chantres des valeurs fondamentales de n'importe quelle culture sont admis en Érébie, parce que toutes ces valeurs se rejoignent. Ce que les Érébiens rejettent, c'est cette pseudo-civilisation planétaire, construite sur le néant, sur le vide béant de la satisfaction de besoins artificiels, d'aspirations purement égoïstes, de théories économiquement débiles*. Les contre-révolutionnaires furent emmurés. Tout est soit figé pour l'éternité, soit détruit comme « pour ne pas avoir existé ». L'art est figuratif et populaire parce que la grande majorité du peuple aime ce qui est figuratif. L'Érébie est conçu pour réprimer mais aussi pour plaire.

Alexandre Votyak, grâce à des ascendances illustres dans le système en place, est le seul étranger à être autorisé à passer quelques jours sur place. Il est flanqué d'une guide absolument charmante mais bien sûr rétive à toute empathie et sera témoin de l'effondrement du régime.

Ce roman en forme de parabole est le second que publie Raymond Bruckert après *Chronique d'un grand froid* paru chez le même éditeur.

La Retraite aux flambeaux

Bernard Clavel
Éditions Albin Michel
Parution : janvier 2002
Diffusion/Distribution : Hachette
180 p. 13,90 Euros
I.S.B.N. : 2-2261309-77

L'action se passe dans un village du Jura durant l'été 1944. La guerre va dans ses derniers mois entraîner un homme à commettre le meurtre d'un Allemand, pour une histoire de vol. L'homme est retraité et pacifiste. L'Allemand est un S.S. et presque un enfant.

Le Jurassien et nomade Bernard Clavel ne doit pas être loin de son quatre-vingt dixième roman.

Nouvelles

Marcel Aymé
Éditions Gallimard
Collection : *Quarto*
Parution : mars 2002
Diffusion/Distribution : C.D.E./Sodis
1366 p. 25 Euros
I.S.B.N. : 2-07-076373-0

L'intégralité des nouvelles et des contes de l'écrivain jurassien est ici publié avec les illustrations des albums originaux, signées Nathalie Altman, Madeleine Parry et Nathalie Parain. Cela représente cent cinq textes publiés en un seul volume et selon l'ordre chronologique.

Rappelons qu'il existe à Dole depuis 1981 *La société des amis de Marcel Aymé*, celle-ci est présidée depuis l'origine par Michel Lecureur (éditeur de l'œuvre de Marcel Aymé dans la collection *La Pleiade*). Elle publie régulièrement *Les Cahiers Marcel Aymé* et possède depuis quelques années un site Internet : <http://www.marcelayme.org>.

La Deuxième Mort de Toussaint Louverture

Fabienne Pasquet
Éditions Actes Sud
Collection : *Un endroit où aller*
Parution : novembre 2001
Diffusion/Distribution : U.D.
213 p. 16 Euros
I.S.B.N. : 2-7427-3438-4

Toussaint Louverture est mort au château de Joux en 1803 pour s'être opposé à Napoléon et avoir instauré à Saint-Domingue la première république noire indépendante. Heinrich von Kleist, jeune Prussien, déjà romantique et poète en devenir, y aura été incarcéré trois ans plus tard, par le même Bonaparte, pour espionnage militaire. Fabienne Pasquet, deux siècles après, par la magie de la littérature, fait se rencontrer dans une même cellule du même château le vieux politique nègre, chef de guerre et le jeune exalté blanc de peau. Un huis clos pour une réflexion sur le sens de la vie. Un roman avec pour toile de fond le thème de l'oubli ; l'oubli de Toussaint Louverture et de sa dimension historique

tranquillement occultée ; l'oubli également que derrière le politique se trouvait un esclave affranchi avec des appétits d'homme en santé, plus doué pour le bonheur que le très désincarné Kleist. La confrontation aussi de deux cultures ayant une relation à l'écrit radicalement différente. Les lettres pour le Noir marquaient sur sa peau sa condition de meuble. Elles sont, pour le poète, un prolongement de sa pensée. (Lionel Besnier)

Fabienne Pasquet a déjà fait paraître un livre dans la même collection. Elle y fouillait la passion nourrie par Baudelaire pour Jeanne Duval (*L'Ombre de Baudelaire*, 1996).

L'auteur sera en résidence dans le Jura à partir de décembre 2002.

***Le Grand variable* (aventures contemporaines)**

Christian Cottet-Emard
Éditions Éditinter
6, square Frédéric Chopin, B.P. 15 — 91450 Soisy-sur-Seine
Site Internet : www.editinter.net
Parution : mars 2002
95 p. 13 Euros
I.S.B.N. : 2-914227-57-4

À propos d'une fête : *J'étais moi-même de ces passagers clandestins sur le paquebot « Insolence » et j'appréciais de pouvoir ainsi, du seul fait de ma présence, apporter ma contribution, aussi modeste fût-elle, à la perplexité et au doute de la caste dominante.* Côté « Insolence », Christian Cottet-Emard pratique plutôt la pirouette discrète contre le mur du fond ou la sourde oreille au moment de l'appel général. Très rapidement on dirait que le monde l'énerve, mais nous nous rendons vite compte de notre erreur. Non, il adore ça le monde, les forêts, les bancs, la pluie, les rivières, même les gens, et surtout les cigares, les livres, l'autorail. C'est juste de participer à tout cela qui l'énerve, tant tout cela justement, s'attife parfois devant lui un peu comme une menace. *Que cette vie me paraîtrait belle si, au lieu de la vivre, je la regardais vivre* écrivait Jules Renard. Ce n'est donc pas dramatique et un pas en arrière fait souvent office de compromis acceptable. S'asseoir aussi peut suffire, surtout pendant les heures de pointe. Le détaché draine au bout de sa phrase un aphorisme mais peut très bien décider tout seul de se taire, las de lui-même ou soudainement satisfait de son immobilité triomphante. La posture n'est pas nouvelle, le héros ne sait rien faire que rêvasser (et écrire), se perd facilement, n'a pas d'argent, n'en veut pas au monde mais très franchement, ne lui trouve pas un charme fou. Alors il l'arrange. Les phrases même taquines, piquantes, on a beau s'en défier, ça arrange toujours le monde. Et dans le monde il y aussi Samia. Et les arbres, les livres, l'autorail... De l'humour et de l'élégance habillent ce livre. On choisit arbitrairement d'illustrer cette dernière :

Dehors, la nuit et la neige transforment le monde. On peut écarquiller les yeux, le regard bute contre le rideau de flocons. On peut crier, la voix s'enfonce dans les capitons de poudreuse. À mesure que je marche dans le soir au milieu de la rue sans voitures, je me retourne de temps à autres sur mes pas. Ceux des derniers passants sont déjà recouverts et les miens vont disparaître aussi. J'en éprouve un vif soulagement.

Christian Cottet-Emard vit dans le Jura. Il a créé les Éditions Orage-lagune express auxquelles il a confié quelques livres. Un autre est paru aux Éditions La Bartavelle (*Jean Tardieu, un passant, un passeur*, 1997).

biographies, essais

Le Nouveau Monde industriel et sociétaire **ou**

Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées

Charles Fourier

Éditions Les Presses du Réel

Collection : *L'Écart absolu*

Parution : janvier 2002

Diffusion/Distribution : Idea books

522 p. 23 Euros

I.S.B.N. : 2-84066-056-3

Il faut reconnaître à l'homme la nécessité d'éprouver jouissances et plaisirs et non pas orchestrer leur répression. Le travail peut participer de cette réalisation de chacun, à condition qu'il permette à la fois l'accomplissement des passions, mais également qu'il tienne compte du besoin de l'homme de varier ses plaisirs ou de les conjuguer. Fourier propose dans ce livre d'entreprendre le champ des passions humaines par un inventaire systématique. Ce tableau anthropométrique sert de base à « l'organisation du nouveau monde industriel et sociétaire ». Grâce à la prise en compte des profils particuliers de chaque individu, l'épanouissement de chacun ne s'opposera plus à l'intérêt général, mais sera à l'inverse un moteur pour le rayonnement de la communauté.

Ce volume est le quatrième tome des *Œuvres complètes* de Charles Fourier, que l'éditeur a choisi de publier littéralement. Charles Fourier est né à Besançon en 1772. Michel Giroud, grand ordonnateur de la collection *L'Écart absolu*, dans laquelle est publié cet ouvrage, enseigne à l'École des Beaux-Arts de Besançon.

Hugo, romantisme et révolution

Pierre Laforgue

Presses Universitaires Franc-Comtoises

Collection : *Littéraires*

Parution : décembre 2001

Diffusion/Distribution : Les Belles Lettres

272 p. 16 Euros

I.S.B.N. : 2-84627-040-6

Un ensemble d'études qui pointe l'interrogation historique et politique comme la préoccupation constante dans l'œuvre de Victor Hugo, quels que soient les genres littéraires entrepris. Cet ouvrage constitue le troisième livre de l'auteur consacré à Victor Hugo après *Gavroche. Études sur « Les Misérables »* (Sedes, 1994) et *Victor Hugo et « La Légende des siècles »* (Paradigme, 1997). Pierre Laforgue est professeur de littérature française à l'université de Franche-Comté. Il a également publié des ouvrages et des articles sur le thème du romantisme.

Pensées diverses écrites à un docteur de Sorbonne à l'occasion de la comète qui parut au mois de décembre 1680

Pierre Bayle

Éditions Cardinal

adresse : 3c, rue Xavier Marmier — 25000 Besançon

38 p.

I.S.B.N. : 2-9518-0400-8

Je vous defie avec toute votre subtilité d'en conclurre, que les Cometes ont été la cause ou le signe des malheurs qui ont suivi leur apparition. Ainsi les témoignages des Historiens se reduisent à prouver uniquement qu'il a paru des Cometes et qu'en suite il y a bien eu des desordres dans le monde ; ce qui est bien éloigné de prouver que l'une de ces deux choses est la cause ou le pronostic de l'autre, à moins qu'on ne veuille qu'il soit permis à une femme qui ne met jamais la tête à sa fenetre, à la rue Saint Honoré, sans voir passer des Carrosses, de s'imaginer qu'elle est la cause pourquoi ces Carrosses passent, ou du moins qu'elle doit être un presage à tout le quartier, en se montrant à sa fenetre, qu'il passera bien tôt des Carrosses.

Ainsi arguait le bisontin Pierre Bayle, en 1682, dans un livre publié anonymement à Rotterdam, réédité et augmenté l'année suivante, contre les obscurantistes pour qui, le passage des comètes était de mauvais augures. Ah ! La question de la cause et de l'effet.

Dictionnaire du savoir-rivre ou l'Art de paraître en société

Ghislain Coulon

Éditions Humusaire

Le But — 61150 Louge sur Maire

Parution : avril 2002

208 p. 14,94 Euros

I.S.B.N. : 2-913982-32-8

Trois colonnes de pirouettes (par page). Des exemples :

Consigne

On prend sa malle en patience

Méchant

Voit la vie en rosse

Racket

Sévices en argent

Narcissisme

Jeu de l'ego

Ghislain Coulon est documentaliste et bisontin

Opus incertum (1984-1986)

Roger Munier

Éditions Gallimard

Parution : mars 2002

Diffusion/Distribution : C.D.E./Sodis

144 p. 14,50 Euros

I.S.B.N. : 2-07076366-8

J'aime ce genre d'écriture sans contrainte. C'est un moyen, à la fin d'une vie, très librement, de revenir sur des thèmes qui ont hanté votre réflexion des années durant et sont toujours vivaces. Je ne tends pas à l'aphorisme. Je ne fais que noter des instants souvent très fugaces où la méditation tout naturellement se resserre, prend

forme brève. Je donne la parole à ces instants. Mon ambition est de les laisser parler, de faire qu'eux-mêmes se disent, que quelque chose de soi se dise à travers ce que je dis. Un effet de balancement, que je ne cherche pas, assez souvent en découle, dans la formulation. Ces textes sont plutôt denses. On ne peut guère les épuiser d'un coup. Il faut parfois les reprendre et, à ce moment-là, en leur faisant faire comme le chemin inverse, on retrouve la vérité circulaire. La vérité est toujours circulaire, alors que dans le temps elle se déploie de façon linéaire. C'est pourquoi je n'aime guère la lecture à haute voix qui ne permet pas ces retours. (In L'Animal, entretien de l'auteur avec Francis Pourkat. Voir une présentation de la revue dans la rubrique périodiques.)

C'est le troisième volume à paraître de ces *Opus Incertum*, carnets de notations brèves, après la parution en 1995 d'un volume chez Deyrolle Éditeur suivi, six ans après d'un second aux Éditions Fata Morgana.

La Ritournelle Une Anti-théorie

Christophe Fiat
Éditions Léo Scheer
Parution : avril 2002
Diffusion/Distribution :
Union Distribution
172 p. 13 Euros
I.S.B.N. : 2-914172-38-9

Christophe Fiat appelle ritournelle la répétition comme procédé. Il s'appuie en partie sur la réflexion menée par Deleuze et Guattari dans leur livre *Mille plateaux*. C'est cette répétition qui est à l'œuvre dans ses textes. La ritournelle est le lieu de la tension continue, de l'excitation durable qui nourrit par la répétition notre perception renouvelée, réinventée du monde. Elle est selon lui une force d'opposition à la volonté du capitalisme de réduire l'écriture à la signification et à sa fonction communicative. Face à la normalisation des comportements imposée par le système en place, on peut se libérer en inventant des objets étranges, incongrus, monstrueux, capables d'ouvrir dans le flux du capitalisme lui-même des brèches, des failles, des issues qui réorganisent la vie. De tous ces objets, la langue est la plus propulsante. Dans une première approche, la ritournelle semble être, toujours selon Christophe Fiat, à la langue ce que la danse est au corps. Elle convie l'autre et n'est pas prévisible. Comme la danse, elle ne tombe pas sous le coup de la signification sans pour autant renoncer au sens. La Ritournelle, une anti-théorie constitue un contre-poids aux poèmes de l'auteur destinés à ceux qui veraient dans cette forme répétitive une gratuité. Mais bien au-delà d'un processus d'auto-justification, le livre porte le désir d'une intervention sociale et politique et s'essaie en cheval de Troie d'une poésie désireuse de ne plus se voir comme beaucoup l'ont souhaité depuis une vingtaine d'années, en dehors ou au-dessus des enjeux de la Cité.

La question que l'on aurait envie de poser est la suivante : pourquoi les ritournelles de Christophe Fiat, qui donc, en tant que ritournelles, s'opposent au capitalisme, ne font tourner dans la langue que des icônes en carton pâte de ce même capitalisme (King Kong, Batman, Traci Lords, Laure Sinclair...) ? Voir également concernant l'auteur, la rubrique poésie.

Les gens d'usine, 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux

Nicolas Hatzfeld
Les Éditions de l'Atelier
Parution : avril 2002
Diffusion/Distribution : Sofédis /Sodis
ISBN : 2-70823-565-6
598 p. 38 Euros

Pour rendre compte des mutations d'usine au cours de son histoire, il faut ainsi tenir compte de la pluralité des définitions identitaires et des agencements de relations ; ne pas séparer le présent et les trajectoires de longue durée, ne pas opposer l'individuel au collectif ; se rappeler que l'implicite est un des aspects du lien social, comme la défection est une des formes de l'action.

Pour qui n'a pas eu la chance de côtoyer de près ou de loin une partie de la grande famille Peugeot, de vivre avec elle, de prendre ses congés payés grâce à elle, de se ravitailler ou de se vêtir chez elle ; pour qui ne s'est pas aimé sous son toit, n'a pas élevé les siens ou encore travaillé dans cette ville-usine ; pour qui a possédé, un jour, un véhicule Peugeot sans chercher à savoir comment il a pu être fabriqué ; pour qui voudrait connaître l'histoire de Peugeot, ses chaînes et maillons ; pour tous ceux-là qui veulent éviter la panne sèche, il reste une dernière roue de secours, le livre. Chronologique et thématique, très documenté et fouillé, cet ouvrage, écrit par un homme attentif et curieux, parvient même par moment à faire rugir le lion. Contrôles techniques et vidanges effectués. (Christophe Grossi).

photographie, beaux-arts

Tête à Tête

Nicolas Guilbert
avec des textes d'Alain Jouffroy et de Suzan F. Urier
Éditions La Manufacture des œillets
122 p.
I.S.B.N. : 2-9517754-0-7

Pour lever un voile sur les visages sans yeux de Nicolas Guilbert, un texte d'Alain Jouffroy qui sans pouvoir rendre compte, du propre aveu de l'auteur, de l'aporie du portrait, parle des portraits qui pour lui, tantôt ont voulu saisir ce qui bouge sans cesse dans un visage humain, tantôt ont accepté de ne ressembler à aucun visage humain pour mieux percer le mystère de ce qui se joue derrière la présence physique. Ceux-là tentent alors la réinvention du visage. Le travail de Nicolas Guilbert, peintre et collagiste a emprunté cette voie.

Alain Jouffroy a décrit ses attaches franc-comtoises dans la quatrième livraison de *Verrières*. Il est l'auteur de plus d'une centaine d'ouvrages, dont un certain nombre dialogue d'une manière ou d'une autre avec la peinture. Celle, par exemple, de Max Ernst, de Jean Hélion, de Marcel Duchamp, de Victor Brauner ou de Vladimir Velickovic, mais aussi de plasticiens plus contemporains (*Objecteurs, artmakers*, Joca seria, 2000).

Fred Deux et Cécile Reims, deux œuvres, une vie

Alain Jouffroy
Éditions Cercle d'Art
Collection : *Diagonales*

Parution : mars 2002
Diffusion/Distribution : Harmonia Mundi
160 p. 44 Euros
I.S.B.N. : 2-7022-0636-0

Fred Deux est dessinateur, graveur et peintre. Il est également l'auteur d'un roman volumineux *La Gana*, publié une première fois en 1958 chez Julliard par Maurice Nadeau et aujourd'hui disponible aux Éditions André Dimanche ainsi que d'une série de 24 CD, d'un autoportrait, *À Vif*, édité par le même André Dimanche. Cécile Reims est connue comme graveur. Ils sont nés tous les deux dans les années vingt et se sont rencontrés en 1952, à Paris.

Alain Jouffroy est cet inlassable arpenteur au briquet allumé, partout avisant dans le labyrinthe de l'art du vingtième siècle. Voir aussi pour ce qui le concerne, la rubrique *poésie*.

Terres d'Italie

Jack Varlet
Mél. : varlet@fc-net.fr
Tél. : 03 81 56 90 44
Imprimerie Simon
36 p. 8 Euros

Une suite de clichés photographiques noir et blanc dans les grandes villes italiennes avec un bref commentaire de l'auteur. Le dernier disant : *Si je pouvais exprimer avec des mots ce que je recherche précisément en Italie, je ne pourrais plus recevoir d'image comme celle-ci*. Une histoire de mots et d'images donc.

région

Clochers de Franche-Comté

(La renaissance des clochers à l'impériale)
Sylvie Debras et Samira Nezzar pour les textes, Jack Varlet et Denis Maraoux pour les photographies
Éditions Tigibus
Parution : mai 2002
Diffusion/Distribution : Maison du Livre de Franche-Comté
126 p. 39 Euros
I.S.B.N. : 2-914638-01-9

Le clocher appelé « comtois » est couvert d'une toiture « à l'impériale », c'est-à-dire d'un « toit de plan centré à versants continus ou à pans, galbé en doucine ou en talon renversé ». Pour les tenants d'un point de vue plus empirique, ce doit être le clocher que l'on voit en Franche-Comté, le toit souvent couvert de tuiles vernissées et parfois colorées. Une cinquantaine de photographies en couleur agrémentent cette flânerie sémantique et géographique, qui passe en revue les lieux, les symboles et l'histoire. Les églises se découpent la plupart du temps sur un ciel d'un bleu moins représentatif de la région que ne le sont leurs clochers.

Clochers de Franche-Comté est le deuxième livre publié par les Éditions Tigibus, dirigées par Jean-Claude Barbeaux. La couverture est cartonnée.

Luxeuil 1900-2000 Documents et sociétés Livre II

Fabrice Duchêne, Bernard Levain et Pascal Magnin
Les Éditions de Haute-Saône
adresse : 1, rue de Franche-Comté — 70000 Vesoul
Parution : quatrième semestre 2001
96 p. 19,82 Euros
I.S.B.N. : 2-914425-06-6

Un dicton populaire disait qu'*avec des si on mettrait Paris en bouteille* ; Pascal Magnin s'efforce jour après jour de mettre la Haute-Saône en livre. Il est en passe d'y parvenir. Comme toujours, beaucoup de documents et de photographies d'époque.

L'État-major F.F.I. en Haute-Saône Genèse, Historique, Réseaux, Actions Clichés du maquis

Pascal Collot
Les Éditions de Haute-Saône
adresse : 1, rue de Franche-Comté — 70000 Vesoul
Parution : quatrième semestre 2001
88 p. 19, 82 Euros
I.S.B.N. : 2-914425-02-3

Initialement conçu comme un travail universitaire, cet ouvrage parvient, du fait de la petitesse du territoire considéré, du faible nombre de destins qu'il ressuscite, du fait aussi des documents iconographiques qu'il réunit, à réellement *faire exister* des individus aux prises avec l'histoire. Une saignée dans l'intimité d'hommes et de femmes bousculés jusqu'à tomber dans le tourbillon de la guerre. Les noms propres, les ascendances de l'auteur, contribuent à cette épaisseur si palpable d'humanité.

Pascal Collot est également le co-auteur de *La Franche-Comté, de ses racines à nos jours*. Voir la présentation dans la même rubrique.

« Partir pour l'Allemagne ! » L'itinéraire de Lucien Berthel du Chérimont à Bergen-Belsen, 1944-1945

Alain Jacquot-Boileau
Les Éditions de Haute-Saône
adresse : 1, rue de Franche-Comté — 70000 Vesoul
Parution : quatrième semestre 2001
120 p. 19,06 Euros
I.S.B.N. : 2-914425-00-7

La vie d'un homme, cueilli à dix-sept ans par l'occupation, qui choisit le maquis et échappe au massacre de ses compagnons pour se retrouver dans l'enfer des camps d'extermination. Le Haut-saônois Lucien Berthel, en introduction de ce livre qui lui est consacré, rappelle toute la nécessité de témoigner, à l'aube d'un siècle si tenté par l'amnésie, ou manipulé parfois au point de devenir négateur. Le récit est ponctué d'extraits de textes signés Charlotte Delbo, de témoignages d'anonymes, de brèves citations de Germaine Tillon, de Paul Éluard...

Aimer la Franche-Comté

André Besson (texte), Hervé Hughes (photographies)
Éditions Ouest-France

Parution : février 2002

Diffusion/ Distribution : Rando diffusion (pour la Franche-Comté : Maison du Livre de Franche-Comté)

96 p. 11 Euros

I.S.B.N. : 2-7373-2888-8

Le livre est conçu comme un dépliant touristique avec ses nombreuses photographies et son texte simple. De la couleur, du soleil sur les villes et les champs, les toitures vernissées et les tuyés, où jambons et saucisses sont zébrés d'une lumière indiscreète. Rien probablement ne manque, surtout pas les superlatifs. Il est difficile de ne pas aimer la Franche-Comté, de ne pas aimer le monde entier quand on le regarde avec les yeux de Ouest-France.

Page 90, on trouve une petite « coquille » en bordure d'ailleurs d'une berge. Sans doute dit-elle à sa manière quelque chose de l'histoire de la région : ... Elle regroupe [la région] les trois départements du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône et du Territoire de Belfort...

Victor Hugo et les Franc-Comtois

Jean-Claude Dubos

Éditions Cabédita

Collection : *Archives vivantes*

Diffusion/Distribution (pour la France) : Maison du Livre de Franche-Comté (Franche-Comté et Bourgogne), Didier Richard (région Sud-Est), Rando Diffusion (région Sud-Ouest), Coop Breizh (Bretagne), De Borée et Carthotèque.

160 p. 22 Euros

I.S.B.N. : 2-88295-330-5

Victor Hugo est né à Besançon, mais ne vécut dans la cité comtoise que les six premières semaines de sa vie. Il possédait toutefois une grand-mère doloise et une marraine bisontine.

Le livre de Jean-Claude Dubos met en lumière les relations de Victor Hugo avec plusieurs Comtois célèbres parmi lesquels Charles Nodier, Louis Pasteur, Jules Grevy, Charles Fourier qui tenta vainement de le rallier à sa vision du monde, mais aussi Proudhon qu'il côtoya comme député, ainsi que Max Buchon ou Gustave Courbet qui le soutinèrent lors de son exil.

Écoles et Instituteurs dans le Jura

Jean-Louis Clade

Éditions Cabédita

Collection : *Archives vivantes*

Diffusion/Distribution (pour la France) :

Maison du Livre de Franche-Comté (Franche-Comté et Bourgogne), Didier Richard (région Sud-Est), Rando Diffusion (région Sud-Ouest), Coop Breizh (Bretagne), De Borée et Carthotèque.

200 p. 22 Euros

I.S.B.N. : 2-88295-350-X

Troisième volume d'une série de livres consacrés par l'historien à l'école primaire en Franche-Comté après les tomes consacrés au Doubs et à la Haute-Saône (voir *Verrières* n° 7), cet opus évoque longuement comme les précédents, les Écoles normales avec un traitement plus spécifique de la période précédant « les lois Jules Ferry ». La culture a toujours été tributaire d'autres dépenses ou de stratégies jugées plus vitales pour le pays. Sous Napoléon, la création d'Écoles normales, à l'ordre du jour en

1794, faillit aboutir par deux fois, mais l'empereur avait d'autres conquêtes en tête et le projet fut un temps récupéré par le clergé avant que la République ne s'en émeuve, et ouvre ses propres écoles dans les années 1830. Toutefois, la laïcité va longtemps guerroyer avec l'influence religieuse et ses prosélytes internes ou externes aux éta-blissements. Jean-Louis Clade tente une nouvelle fois dans cet ouvrage de nous faire prendre conscience des immenses difficultés, autant intellectuelles que matérielles, qui ont entravé depuis l'origine l'édification d'une école de la République qui obéirait aux préceptes humanistes et égalitaires de Jules Ferry. Manière de rappeler l'importance de la préservation et de l'amélioration de ce grand chantier démocratique.

Outre donc *Écoles et Instituteurs dans le Doubs et en Haute-Saône*, Jean-Louis Clade a écrit de nombreux livres consacrés à la Franche-Comté, parmi lesquels *Si la Comté m'était contée*, *Au cœur de la vallée de la Loue* (en collaboration avec l'écrivain Pierre Perrin), *Besançon 2000* et *La Vie des paysans franc-comtois dans les années 50*. Tous ces livres sont parus aux Éditions Cabédita.

Boire et manger en Franche-Comté : une histoire de l'alimentation

Paul Delsalle

Éditions Alan Sutton

21, avenue de la République — 37300 Joué-lès-Tours

Parution : mai 2002

158 p. 22 Euros

I.S.B.N. : 2-84253-722-X

Le livre de Paul Delsalle passe en revue les habitudes alimentaires régionales de la préhistoire à nos jours et justifie au passage l'origine et l'enracinement de quelques spécialités locales. L'auteur est universitaire et historien. Il a notamment fait paraître récemment *Lire et comprendre les archives du XVI^e et XVII^e siècles* et *La Franche-Comté au temps de Charles Quint* (Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2000, 2001).

Les Jobez

Maîtres de forges jurassiens au XIX^e siècle

Annie Gay

Éditions Cabédita

Collection : *Familles et traditions*

Diffusion/Distribution (pour la France) :

Maison du Livre de Franche-Comté (Franche-Comté et Bourgogne), Didier Richard (région Sud-Est), Rando Diffusion (région Sud-Ouest), Coop Breizh (Bretagne), De Borée et Carthotèque.

160 p. 22 Euros

I.S.B.N. : 2-88295-347-X

L'histoire d'une dynastie de maîtres de forges, emblématique du Jura durant le XVIII^e et le XIX^e siècles... Au fil des générations, ils achetèrent bois, fourneaux et forges, installèrent laminoirs et fonderies, fonderies et clouteries, moulins et scieries. Ils furent maires, conseillers généraux et députés, sous la Révolution, l'Empire et les Bourbons. Écrivains, philosophes, bibliophiles, poètes, inventeurs. Ils bâtirent écoles, chapelles et télégraphes. Ils édifièrent châteaux, rêves et la villa palladienne de Syam...

Ils furent hommes d'affaires redoutables et politiques habiles, bâtisseurs énergiques et précurseurs d'idées. Puis, de grands notables, rentiers utopistes sur le déclin...

Annie Gay a déjà fait paraître aux Éditions Cabédita, *Louise de Constant* (1997) et *Châteaux et Demeures du Jura* (1998)

1940, l'armistice trahison***Le Courage politique de Léonel de Moustier***

Henri de Moustier

Éditions Cêtre

Parution : mars 2002

376 p. 23 Euros

I.S.B.N. : 2-87823-114-7

Léonel de Moustier, descendant d'une dynastie qui pendant deux siècles participa au plus haut niveau de l'État à la vie militaire ou politique, fut à son tour un élu du peuple de droite et démo-crate, représentant de la circonscription de Baume-les-Dames (25) en 1928 jusqu'au gouvernement de Vichy. À ce moment-là, il fait partie des quatre-vingts députés qui vont refuser de donner les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Il sera le seul de son parti, prédira la condamnation à mort du maréchal mais mourra lui-même, en déportation au mois de mars 1945. Il était père de douze enfants. C'est le plus jeune de ceux-ci qui écrit ce livre dans lequel se mêlent des considérations historiques très vastes sur les relations franco-allemandes, un procès sans appel du maréchal Pétain, ainsi qu'une évocation de la personnalité de son père et de sa famille. Le livre a le mérite de rappeler *in extenso* le texte de l'armistice signé par la France et surtout, d'être un énième et toujours malheureusement indispensable témoignage, sur ce que furent sous le régime nazi, les conditions de vie et de mort de millions de déportés.

L'auteur fut lui-même résistant.

La Franche-Comté, de ses racines à nos jours***Terres d'eaux***

Denis-Prosper Marilly et Pascal Collot

Éditions Humusaire

Le But — 61150 Louge sur Maire

Parution : mars 2002

298 p. 30 Euros

I.S.B.N. : 2-87823-114-7

Un aperçu historico-géographique de la région saupoudré d'un message politique plutôt réactionnaire, mais somme toute peu agressif. La Franche-Comté, de la Séquanie à nos jours, avec au milieu ses paysages, ses cours d'eaux, ses grandes villes, son taux de suicide, ses données économiques, ses grands chantres, les caractères croqués de ses habitants et le regret ou l'inquiétude de la dilution de l'identité comtoise. Avec de nombreuses références au « vrai Comtois de souche ».

Nouvelles Comtoises

Guy-Louis Anguenot

Éditions du Sekoya

Parution : deuxième trimestre 2002

Diffusion/Distribution : Maison du Livre de Franche-Comté

192 p. 18 Euros

I.S.B.N. : 2-84751-005-2

L'horloge comtoise de la couverture marque deux heures trente. Sans doute est-elle arrêtée. C'est très bien comme ça. Le temps où elle fonctionnait était le bon temps. Les gens étaient heureux quand ils mourraient parce qu'il mouraient chez eux et ils riaient de bon cœur le dimanche parce qu'ils travaillaient dur la semaine. Mai 68 a pourri la relation avec le patron. L'auteur se veut le porte-voix des émotions de la France d'en

bas, pour reprendre une expression moderne, dont il perpétue la musique en les manipulant le moins possible ; Quelque chose comme *c'que j'te dis j'te l'écris comm'j'te cause*. (L'accent ici n'est pas garanti).

Guy-Louis Anguenot signe là son deuxième recueil de *Nouvelles Comtoises* (le premier tome est paru aux Éditions Cêtre).

témoignages

À 17 ans, seule avec les Indiens Kali'na

Stéphanie Cardinaux

Éditions du Sekoya

Collection : *graine d'auteur*

Parution : deuxième trimestre 2002

Diffusion/Distribution : Maison du Livre de Franche-Comté

96 p. 18 Euros

I.S.B.N. : 2-84751-004-4

L'auteur part à dix-sept ans vivre deux mois avec les Indiens Kali'na en Guyane Française. Un témoignage illustré de dessins.

Lettres à un fils disparu

Gillette Decosse

Éditions du Sekoya

Collection : *graine d'auteur*

Parution : deuxième trimestre 2002

Diffusion/Distribution : Maison du Livre de Franche-Comté

216 p. 21,50 Euros

I.S.B.N. : 2-84751-007-9

Jean-Michel, âgé de 35 ans, téléphone au Samu de son domicile et décrit une souffrance qui exprime tous les symptômes d'un infarctus. Parce qu'il a moins de 40 ans, le médecin qui recueille son appel ne prendra pas l'affaire assez au sérieux. Les secours arriveront une heure et demie plus tard. Trop tard. Le témoignage d'une mère sur la mort de son fils et sur la difficulté de survivre à un tel drame.

Ada, fille de Cagliostro ou le don de voir

Ada Oleï-Châtelain et Maud Lescoffit

Éditions du Sekoya

Collection : *graine d'auteur*

Parution : deuxième trimestre 2002

Diffusion/Distribution :

Maison du Livre de Franche-Comté

184 p. 21,50 Euros

I.S.B.N. : 2-84751-003-6

À peine née, Ada effraie ses parents. Elle n'a pas le visage qu'ils avaient imaginé pour leur petite fille. Elle est brune et son nez est écrasé. Un peu plus tard, c'est une femme qui pousse un hurlement en voyant l'enfant. Pas à cause des traits de son visage cette fois, non mais parce que celle-ci découvrirait en voyant l'enfant que l'homme qu'elle aimait ne l'avait pas attendue... Ada à ce moment-là ne mange plus et passe tout près de la mort. Ensuite il y a encore un serpent et surtout la guerre. Nous sommes en Italie. À la libération, c'est le temps de l'immigration en France où l'on a besoin de main-d'œuvre masculine. C'est donc aussi pour les Ritals le temps de la misère, de l'humiliation et du travail des enfants. La vie continuera à entreposer ses obstacles coupants, avec les maladies, les morts. Ada croit en des pouvoirs surnaturels et fait ainsi face au destin. C'est la fille spirituelle de Cagliostro. Voilà.

Ce huitième numéro de *Verrières*, paru au mois de juillet 2002, a été achevé d'imprimer par Néo-Typo, à Besançon.

Conception graphique : studio Totem
(Véronique Courroye)

Directeur de la publication : Dominique Bondu
Rédaction : Christophe Fourvel
Correction : Mireille Gerschwiler

La rédaction remercie tout particulièrement chacun des auteurs ayant contribué à ce numéro, ainsi que Lionel Besnier, Christophe Grossi et Éric Toulot.

**Adaptation graphique et création
du document électronique :** eDDy Mrasilévici
edi@soixante9.org

Le Centre Régional du Livre de Franche-Comté

2, avenue Gaulard – 25000 Besançon

Téléphone : 03 81 82 04 40

Télécopie : 03 81 83 24 82

Mél : crlfc@wanadoo.fr

Site Internet : <http://crlfranchecomte.free.fr>

Directeur : Dominique Bondu

Chargés de mission :

Christophe Fourvel

Géraldine Faivre

Secrétariat : Janine Grillier

Président :

François Migeot

Conseil d'administration :

Judith Alvarado-Migeot,

Michel Bergeret,

Anne-Marie Carlier,

Françoise Chambefort,

Jean Courtieu,

Dominique Dougoud,

Danielle Ducout,

Lucile Garbagnati,

Évelyne Geny,

Jean-Pierre Girardier,

Philippe Thieffaine.

I.S.B.N. : 2-913474-11-X

I.S.S.N. : 0183-1267



Je me demandais pourquoi je me retrouvais là à vaciller sous le poids de cette jeune fille tout en muscles, à la croupe nerveuse et aux jambes fuselées de championne de natation. Je me surprénais de surcroît, dans cette posture au printemps, saison que je redoutais en raison de cette nature qui semble atteinte, avec toutes ces fleurs, ces bourgeons et ces pollens, d'une gigantesque crise d'eczéma.

Cette pensée me provoqua une vive démangeaison à l'intérieur du haut de la cuisse gauche que je ne pouvais pas atteindre de mes mains occupées à soutenir Anna toute droite sur mes épaules.

— Ça me gratte horriblement la cuisse. Descendez ou je lâche !

Pour toute réponse, Anna fit glisser son pied droit. Sa chaussure vint rouler dans l'herbe piquetée de noyaux de cerises. Son pied nu s'appliquait maintenant à calmer la démangeaison mais il en déclencha une autre ; tout aussi soudaine que visible.

— Plus haut ou plus bas ? Et là, ça va mieux ? demanda Anna en soufflant avec bruit les noyaux dans l'air bourdonnant du verger.

— Merci, répondis-je dans un soupir, en essayant de penser à un match de football, le seul remède que je connaisse contre ce genre de démangeaison.

■ **Christian Cottet-Emard,**

Le Grand Variable, Éditions Editinter, 2002

*Fini, c'est fini, ça va finir,
ça va peut-être finir*

■ **Samuel Beckett, Fin de partie**